

MAIMIEUX, Jean de

ÉLOGE
PHILOSOPHIQUE
DE
L'IMPERTINENCE.

TOME Ier.

« Les idées hardies des philosophes..... *ont*
» *appris à penser.* Nous appelons exclusive-
» ment notre siècle un *siècle de lumières.* Les
» ouvrages philosophiques... *sont les délices*...
» *font l'instruction* de tous les peuples de
» l'Europe. Dans un poëme, dans une épître,
» dans une tragédie, dans un ÉLOGE, dans un
» voyage, dans un billet, il faut *de la philo-*
» *sophie*, il faut *éclairer le genre humain.* »

De la Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie.

PAR MADAME DE GENLIS.



ÉLOGE
PHILOSOPHIQUE
DE
L'IMPERTINENCE;

PAR M. DE LA BRACTÉOLE.

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE D'UNE JOLIE PLANCHE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ BERTRAND-POTTIER
ET FÉLIX BERTRAND, IMPR.-LIB.,
RUE DE LA PARCHEMINERIE, N°. 2, A L'ABEILLE.

M. DCCC. VI.

on conçoit aisément qu'il doit encore se trouver un certain nombre d'originaux de cette espèce.

Dans l'intention de complaire autant que possible à toutes les classes de lecteurs, j'ai voulu qu'on imprimât les expressions et les phrases soulignées en caractère italique. Ce que l'un blâmera, l'autre l'approuvera; du moins chacun le remarquera; et je leur aurai procuré cet objet d'observation sans rien changer au manuscrit. Quiconque lit et médite nos ouvrages modernes, n'a pas besoin qu'on lui prouve l'utilité du mélange des caractères: cette ingé-

nieuse bigarrure est aujourd'hui la partie de l'art précieux de la critique, la plus nécessaire, la plus difficile, la plus lumineuse, celle qui instruit le mieux en donnant le plus à penser.



PRÉFACE HISTORIQUE.

M. DE LA BRACTÉOLE, ce *penseur*, ce *génie*, dont il est fait une assez honorable mention dans une brochure intitulée : *Le Comte de Saint-Méran*, ou *les Nouveaux Egaremens du cœur et de l'esprit*, quoiqu'il y soit un peu tourné en ridicule (petit malheur auquel sont exposés la plupart de nos grands hommes) ; cet illustre *philosophe* a terminé sa glorieuse carrière à minuit, entre le mardi-gras et le jour des cendres, l'année 1788. Sa mort prématurée a été la fatale suite d'un excès de modestie. Jamais il ne fut plus utile de publier un si tragique événement.

Puisse le récit de cette scène horrible empêcher que la modestie ne s'immole d'autres victimes dans le nombre étonnant de littérateurs, de penseurs, de génies, de philosophes, qui montrent presque tous, comme on sait, les dispositions les plus marquées pour des excès si dangereux!

Une connaissance approfondie du néant des richesses, du vide qu'elles laissent dans les cœurs, et du vide qu'il trouvait dans sa bourse; le coup d'œil du génie porté sur les relations nécessaires entre la circulation du numéraire et la circulation d'un philosophe, l'avaient tenu éloigné des plaisirs bruyans du carnaval; et au lieu d'aller au bal de l'Opéra, il s'était mis à relire un ouvrage qui avait tou-

jours fait sur lui de fortes impressions ; c'est la relation de l'apothéose de l'incomparable docteur *Aristarchus Masso*, servant de suite au *Chef-d'œuvre d'un inconnu* de Saint-Hyacinte. Le lecteur instruit se rappellera sans doute avec intérêt l'opération si simple, si belle, qui fit passer tout l'esprit de *l'Histoire critique de la république des lettres*, dans le cerveau de l'*alter et idem* du fameux docteur, de son fantôme composé des *espèces* et des émanations de sa personne réfléchies en un centre commun de convergence par plusieurs miroirs arrangés suivant des règles aussi connues qu'elles sont évidentes.

Après que M. de la Bractéole eut examiné ce phénomène où l'art aide

si merveilleusement la nature; après qu'il s'en fut occupé pendant quelques heures au point d'en parler tout haut, ce qu'ont attesté deux jeunes peintres qui se masquaient dans un cabinet attenant à sa chambre; il lui a pris envie de tenter une pareille expérience sur lui-même, pour simplifier encore plus que nos professeurs modernes, les moyens par lesquels on devient savant et homme de génie. Son extrême humilité lui dérobant sa science immense, lui persuadait qu'il ignorait trop de choses, qu'il ne jugeait pas assez bien de beaucoup d'autres; et c'est cette funeste erreur qui l'a enlevé au monde.

Il roulait depuis long-tems le projet de cette opération dans les cavités de

son cerveau; il s'en était même ouvert à ses intimes amis ; et nous conviendrons que les raisonnemens qu'il faisait à cet égard, annonçaient la tête la mieux organisée. Si le simulacre du docteur *Aristarchus Masso* huma tant de savoir par ce tuyau qui fut scellé presque hermétiquement au bout de son nez ; le nez réel, effectif, substantiel, corporel, cartilagineux et très-philosophique de M. *de la Bractéole*, par le moyen des puissantes aspirations de poumons robustes où résidait la plus grande énergie de sa logique ; ce nez si bien servi, devait aspirer pour le moins autant d'esprit que le nez de l'*alter* et *idem* d'un docteur en *us*, sur-tout quand on aurait sagement choisi les ouvrages.

modernes destinés à cette nouvelle distillation chimico-métaphysique.

Si quelque lecteur superficiel ou obstiné mettait en question la possibilité d'une semblable expérience, voici la réponse que leur ferait pour nous le docteur *Chrysostôme Mathanasius :* « Il est vrai, dit-il avec » sa pénétration ordinaire, que la » manière d'infuser l'esprit dans le » corps, par un tuyau ajusté au cou » d'une cornue, paraîtra difficile à » croire. Mais si la matière peut pen- » ser, ainsi qu'on prétend que quel- » ques philosophes l'ont cru, et même » M. Locke, il est certain que les » chimistes peuvent trouver dans la » décomposition des corps un nou- » veau principe, qui sera l'*esprit pen-*

» *sant*, et que, s'ils ne l'ont pas fait
» jusques à présent, c'est qu'appa-
» remment ils n'y ont point pensé,
» ou qu'ils n'ont point encore inventé
» de récipient propre à le conserver. »
Plus on a de lumières philosophiques, et plus on doit sentir la force irrésistible de cet argument. Ajoutons seulement que M. *de la Bractéole* avait perfectionné les procédés, et qu'une dame très-savante lui prêtait souvent sa cornue.

Mais ce en quoi son zèle l'abusa, au moment de l'exécution, c'est qu'il crut pouvoir être à-la-fois et le sujet et l'opérateur. Il ne se l'imagina point par vanité : ceux qui l'ont connu lui rendront cette justice. Il ne fit que céder au desir de se suffire, et à la crainte

tout-à-fait honnête de compromettre, devant un témoin, la gloire si délicate des auteurs vivans dont les ouvrages pouvaient ne donner que du *caput mortuum*. La malheureuse idée d'opérer sans nécessité, et d'opérer seul, a tout dérangé, tout détruit, au grand dommage de la philosophie.

Les deux jeunes peintres étant sortis vers les onze heures, en *pouffant* de rire, et ayant mieux aimé aller danser qu'écouter encore à travers la cloison; nous sommes réduits ici à des conjectures, à des présomptions; mais elles sont si vraisemblables, qu'on peut en tirer une exposition fidèle des particularités de la mort du philosophe; on les sait comme si l'on y avait assisté.

Il s'est enfermé dans son appartement peu vaste et situé en bel air. Après avoir réuni les œuvres complètes et les opuscules de nos plus fameux *penseurs*, en beau papier vélin, ornés de leur portrait; les ayant légèrement macérés et mis dans la grande cornue qu'il avait empruntée, la veille, du laboratoire chimique et alchimique de madame la comtesse de Monpal sa protectrice, il a solidement ajusté au cou de cette cornue de savante, un long tuyau tortueux, et l'a scellé à son nez par l'autre bout. Un feu violent de réverbère a tout-à-coup porté une si copieuse abondance d'esprits hétérogènes dans la tête du cher homme, qu'il en aura eu des vertiges (on en a pour moins que cela). L'é-

quilibre ne subsistant plus entre l'esprit et la matière, le corps sera tombé suffoqué de génie, quoiqu'il en évaporât probablement de par-tout.

Sa chute a renversé la machine où l'on n'a trouvé que des cendres et du flegme; le feu a gagné les papiers, et en un instant il a consumé les meubles, une partie du plancher d'en-haut et la totalité du philosophe, avant que le propriétaire accouru n'ait éteint l'incendie, qui, de poutre en poutre, et en descendant, était déjà parvenu au cinquième étage.

On a sauvé la maison; mais, hélas! rien au monde, des siècles accumulés ne pourront réparer la perte des manuscrits impayables qui formaient l'opulence cachée de ce génie créa-

teur, universel, et trop humble pour être content de lui-même, lorsque toute la terre aurait pu l'admirer. Bornons là ses louanges, de peur de nous rendre suspects d'hyperbole.

Nous n'avons soustrait à la rapacité des flammes dévorantes, alimentées de tant d'ouvrages pleins d'esprit, qui n'avaient pu entrer dans la cornue, que cet *Eloge philosophique de l'Impertinence.* Ce manuscrit était, très-heureusement, placé entre deux volumes de *Dissertations économico-politiques* et de *Discours couronnés,* qui sont restés comme deux pièces de glace au milieu de la conflagration générale, et qui l'ont ainsi préservé de la destruction à la-

quelle cette ſuneste expérience a voué tant de chefs-d'œuvre.

Pour le corps du *penseur*.... ah! les ames sensibles ou *sentimentales* nous dispenseront d'entreprendre une description si affreuse, que les premiers mots nous feraient tomber la plume de la main! quel spectacle! Nos dramaturges le leur offriront peut-être un jour en action sur le théâtre : nous nous en remettons à leur imagination, à leur talent pour saisir et peindre la nature. Nous dirons simplement que le grand homme était méconnaissable. Son hôte, digne par la longueur de ses crédits, de posséder sous son toit un génie de cette sublimité, n'a pu que répéter, en

en contemplant ces restes déplorables, le peu de mots qu'un certain ânier dit si pathétiquement en donnant *une larme* philosophique à la mort de son âne : « ce que c'est que de nous ! »

L'ouvrage que nous publions ici n'ayant pas été retouché par l'auteur, attendu qu'il est mort, et l'auteur ayant eu le dessein de refaire *à neuf* cette production en corrigeant les épreuves, ainsi qu'il s'en était expliqué ; les lecteurs n'auront point cet Éloge tel qu'il le leur aurait présenté sans l'accident qui a rendu ses particules aux élémens et son génie à la *nature*. Du moins peuvent-ils être bien persuadés que nous leur en offrons le texte littéral, tel qu'il l'avait conçu et écrit, sans nous per-

mettre d'y ſaire aucun changement. Nous ne nous sommes pas même permis la plus légère correction grammaticale, quoique, au ſond, on sache bien qu'il n'y a rien de si innocent en littérature.

Par exemple, les mots *roué*, *très-excellente compagnie*, etc., pourraient être relevés par quelque savant; et ses remarques à ce sujet, vraisemblablement aussi importantes que judicieusés, ajouteraient aux obligations que le public eut de tout tems à cette classe d'hommes rares. Les motiſs qui nous ont empêchés d'altérer le manuscrit, sont le respect dû aux morts et à la propriété, le sentiment de notre incapacité, et certaine crainte de paraître avanta-

geux et de passer pour n'avoir pas assez senti que telle ou telle expression pouvait aussi convenir à l'*Eloge de l'Impertinence*, et caractériser le sérieux de feu M. *de la Bractéole*, à supposer qu'il eût voulu y mettre un peu d'ironie. Le défunt demeure donc seul responsable du style de son ouvrage, ainsi que de toutes les assertions qu'il y avance; comme à lui seul appartient exclusivement et sans partage la gloire qu'il s'en promettait en toute humilité.



INTRODUCTION.

QUE *l'estime et l'éloge sont bornés parmi nous!* s'écrie *philosophiquement*, dit le Mercure, le judicieux panégyriste de Fontenelle. On a tout lieu d'espérer que les Saumaises futurs, dociles élèves des disciples de nos grands hommes, vanteront, sur la foi de leurs maîtres, *la naïveté, la simplicité, le naturel* des églogues de l'ingénieux auteur de la Pluralité des Mondes; mais en voyant tant et de si longs éloges publiés et couronnés *parmi nous*, ces pauvres commentateurs ne seront-ils pas embarrassés s'ils veulent expliquer l'idée du panégyriste? ou ils feront comme d'autres, ils l'admireront sans l'entendre; ou ils auront le bon esprit de dire : « ce dont on ne » saurait jamais avoir assez, est toujours *bor-*

» *né* quoique l'abondance en paraisse ex-
» cessive. »

Malgré la désolante impossibilité où nous sommes d'*estimer* et de *louer* autant que nous le devrions, il faut pourtant convenir que nous ne laissons pas de nous y exercer passablement, que nous ne nous y épargnons guère depuis quelques années; et l'on aurait tort, ce semble, de nier que les ÉLOGES oratoires et philosophiques ne soient aujourd'hui le triomphe de la haute littérature. Notre siècle resplendissant de lumière éclairera les âges à venir; nos génies dictent à la postérité les jugemens qu'elle devra porter des talens que nous célébrons; et il est hors de doute que nous méritons et obtiendrons d'immortels éloges, nous qui en faisons infatigablement de toutes sortes, et qui regrettons encore si ingénument de ne pouvoir en faire davantage.

Sans prétendre ou méconnaître, ou di-

minuer la gloire qu'ont les académies dont l'Europe s'honore, de proposer d'excellens sujets aux éloges des orateurs et des philosophes spéculateurs qui savent apprécier une medaille, nous croyons pouvoir assurer qu'il n'est aucun de ces magnifiques sujets qui mérite autant de fixer l'attention des académies de l'*univers* et de la belle protectrice d'un philosophe, aucun qui soit digne d'une palme plus glorieuse, c'est-à-dire d'une médaille plus lourde et d'un plus long article dans tel journal, que celui que nous entreprenons ici d'exposer *au grand jour philosophique*. Puisqu'il n'y a encore ni programme lu au bas bout d'un tapis vert, ni invitation imprimée, ni somme d'argent promise, ni époque fixée pour la livraison d'un prix ou pour le renvoi de ce prix a telle année indiquée, ni espoir probable de l'un de ces fauteuils, de ces trônes où de puissans génies se reposent et règnent; l'Eloge annoncé s'attirera d'autant

plus la confiance des lecteurs, qu'il est gratuit, et que son véridique auteur pourrait, au besoin, jurer en conscience qu'il n'a cédé qu'à l'impulsion de la vérité et au desir désintéressé de lui rendre un pur hommage.

Ce motif seul relève tellement l'objet qu'on se propose de louer, que les gens même qui sont naturellement portés à ne concevoir d'abord que des préventions défavorables, avoueront que cette circonstance assez rare le place fort au-dessus de ces grands de la terre dont on vante les vertus pour mieux mettre à profit leurs vices, dont on exalte la sublimité en riant de leurs petitesses; au-dessus de l'opulent ignare et brutal à qui des parasites prouvent, en dînant chez lui, sa profonde sagesse, son érudition et son urbanité; au-dessus de ces héros qu'on érige en dieux parce qu'ils ont ordonné des meurtres; au-dessus de ces beaux esprits de qui l'on

prône les ouvrages dans l'espérance d'y être nommé.

Après ce qu'on vient de lire, il serait presque superflu d'articuler que c'est l'Eloge de l'Impertinence que nous allons composer, s'il n'était contre l'usage d'omettre le titre d'un livre et de s'en rapporter à la perspicacité du lecteur bénévole, clairvoyant, mais paresseux et distrait. L'impertinence se trouve si naturellement, on l'apperçoit si facilement et de si loin au faîte de la gloire, qu'on n'a aucun besoin de la montrer aux *personnes d'un vrai mérite*, aux *gens comme il faut*, à nos *génies*; elle frappe leurs yeux; elle s'attire toute leur admiration; et le fou qui leur dirait: la voilà, c'est elle, ressemblerait à celui qui allumait une bougie pour que son voisin vît plus distinctement le soleil en plein midi.

Comme le peuple, le vulgaire, ces *espèces* pour lesquelles il n'est pas *indécent*

de voir le soleil et dont il règle encore les travaux mécaniques, peuvent connaître de vue cet astre des *vilains*, et entendre avec utilité et agrément discourir sur sa place au centre du tourbillon, sur sa primauté parmi les étoiles, sur la régularité de son cours, sur la rapidité et sur la réfrangibilité de ses rayons, sur les effets étonnans ou salutaires de sa chaleur, sur les couleurs de l'iris, sur le prisme, sur les principes de Newton si victorieusement réfutés par nos modernes, etc.; de même la *très-bonne compagnie*, quelque familière qu'elle soit avec le sujet de cet éloge, ne dédaignera pas, nous nous le persuadons du moins par analogie, se fera peut-être un plaisir, un passe-tems de voir ce sujet de plus d'un côté; d'en observer sans effort les divers mérites rapprochés, comparés, placés dans un point de vue convenable, les principales qualités développées, l'utilité et l'importance aussi sensibles que manifestes.

Toujours de bonne foi, incapables d'user de surprise, nous n'avons garde de déguiser que cet Eloge sera un *ouvrage philosophique*. Pourquoi chercherions-nous à cacher que nous ne sommes pas organisés pour en produire d'autres? Quelques envieux prétendent que la philosophie commence à devenir un peu ridicule : cette calomnie ne fût-elle qu'une médisance, c'est au moment du danger que les cœurs généreux sentent redoubler leur courage.

Une académie de province vient de proposer, pour sujet d'un prix d'éloquence, la question : *l'esprit philosophique est-il utile ou nuisible aux lettres?* Eh! peut-on former un pareil doute! comment ose-t-on le témiogner? l'auteur de *Didon* et de *Poésies sacrées* si bien recommandées par la philosophie qui n'en raffole pas, M. *de Pompignan* si poliment encouragé par un philosophe, aurait-il suggéré à l'académie de Montauban une question si extraordi-

naire, si déplacée, et déjà résolue pour tout homme sans préjugés? on ne peut justifier cet air de pyrrhonisme qu'en supposant que le seul but de la proposition est de donner lieu à une démonstration affirmative et tranchante (telle que toutes celles de nos *penseurs*) qui ne laisse plus aucune ombre d'incertitude sur l'utilité de *l'esprit philosophique;* ouvrage absolument nécessaire à la prospérité de l'Europe, et pour lequel nous serions charmés que notre Eloge de l'Impertinence pût fournir quelques matériaux.

Il serait *donc* affreux, absurde, inconcevable, *criant, monstrueux*, qu'une production de l'anté-pénultième lustre du siècle des lumières et de la philosophie, ne fût pas un traité lumineux et philosophique, sur-tout quand le sujet qu'on y expose est à-la-fois le plus universellement dominant, le plus solide et le plus vaste en quelque sens qu'on le prenne, quelles

que

que soient celles de ses dimensions qu'on veuille mesurer et soumettre à l'examen réfléchi des philosophes, des boudoirs et des toilettes, des cercles de savans et de savantes du bel air, l'élite de la société, les enfans gâtés de la nature et du génie. Aussi en avons-nous pris acte dès le frontispice, pour éviter tout mal-entendu.

On voudra bien ne pas confondre cet Eloge avec certains jeux d'esprit, avec certaines débauches d'imagination, que quelques anciens ont appelés des éloges. Ils riaient ces anciens; c'était l'usage de leur tems; c'était un travers, une gaucherie, une faiblesse, excusables peut-être dans des siècles où l'on *pensait* beaucoup moins, incomparablement moins qu'à présent. De nos jours tout s'est perfectionné, civilisé; on ne rit plus. Tout *pense* maintenant et tout calcule, depuis nos marquis jusqu'aux figurantes de l'opéra; et quoiqu'on aime l'argent et l'or plus que

jamais, ce qui prouve les progrès de la raison, tel de nos plus aimables *élégans* ne rirait pas pour un million. Nos auteurs comiques même n'ont plus le mot pour rire, et déjà nos bouffons joignent, avec un prodigieux succès, les ressources infinies du genre larmoyant et des dissertations aux gravelures sans gaîté et aux *quolibets* substitués depuis long-tems à la plaisanterie.

Michel Psellus a fait, dit-on, l'éloge de la puce ; Lypse, celui du chien ; Jules-César Scaliger, l'éloge de l'oie ; Daniel Heinsius, celui de l'âne, où il aurait pu entrer tant de philosophie si c'en eût été le tems! Lucien et Pirckmeir ont fait l'éloge de la goutte; Favorin et Galissard, celui de la fièvre-quarte ; Carneade ou Glaucon, celui de l'injustice; Polycrate, réfuté par Isocrate, celui de Busyris ; Cardan, celui de Néron ; Alcidæmas, disciple de Gorgias, celui de la mort. Un nommé Jean Bruno prononça publiquement à Wittem-

berg l'éloge du diable; et plus de deux cents ans avant qu'un abbé composât l'éloge de rien, Erasme avait fait celui de la folie.

Il est évident que l'ouvrage de Daniel Heinsius, que nous n'avons pas lu, et la déclamation d'Erasme qu'on ne lit plus guère, pourraient seuls paraître avoir quelques rapports avec le sujet qui nous occupe : on verra bientôt qu'ils n'en ont que de très-indirects. Les ânes n'ayant pas été doués de la même perfectibilité que les philosophes, Heinsius est immanquablement en défaut, et son travail nous laisse trop loin du but. La supériorité de génies tels que les nôtres, n'étant point au nombre de ces choses qui se devinent deux siècles et demi d'avance, il était impossible à Erasme, à moins qu'il n'eût eu le don de prophétie, de prêter à sa *Moria* un caractère et des formes qui nous convinssent. Comment aurait-il pu concevoir, par *prévision*, la philosophie d'aujourd'hui, puisque nous, qui

avons l'inestimable bonheur de la posséder, nous n'osons pas toujours nous flatter de la comprendre? Mais disons quelques mots du docte badinage d'Erasme.

Cette tournure poétique, la *Folie*, fille de *Plutus* et de *Néotète* (la jeunesse), qui en faisant son propre éloge se loue du mérite de ses six suivantes, *Amour-propre*, *Adulation*, *Haine du travail*, *Volupté*, *Egarement d'esprit*, et une autre nommée *les Délices;* nymphes au milieu desquelles se voient le dieu *Comus* et le dieu *Bacchus;* toute cette mythologie ne serait certainement pas à présent *du bon genre*. Elle a pu amuser beaucoup *Thomas Morus;* mais de nos jours elle donnerait des vapeurs à une belle comtesse qui n'aime que les choses, qui cherche, qui veut partout des choses, et que rien au monde n'*excède* plus promptement que les êtres de raison. Le tems des symboles, des fictions, des chimères est passé; il nous faut

des réalités, du physique, du palpable. L'esprit ne se repaît plus de fantômes, d'illusions; on court au solide : et devenus philosophiquement moraux, nous voulons voir et toucher pour croire, pour nous intéresser; ou bien, il n'y a pas de milieu, nous planons, avec les ailes du génie, dans la région étincelante des relations intellectuelles que nos sots et grossiers aïeux appelaient, faute de bonnes lunettes, le galimatias.

La *Folie* dont Erasme publia l'éloge en 1501, sa MORIA dédiée à MORUS, espèce de calembour qui annonçait cependant quelque lueur du véritable esprit dans cet Erasme; sa MORIA, si nous la réduisons au simple, ainsi que nous en agissons familièrement à l'egard de toutes les abstractions métaphysiques, n'était au fond qu'une habitude du cerveau, ou je ne sais quel pli contracté par quelque fibre. Notre impertinence proprement dite et prise dans

le sens philosophique, est bien d'une autre importance que cette *Moria;* ses raisons d'être, son essence, ses qualités constitutives sont infiniment plus relevées, plus parfaites, plus multipliées, plus fortement prononcées en ce qu'elles sont; et supérieure par la nature de ses causes, elle l'est encore par leur coïncidence, leur simultanéité, par l'agrégation de ses effets...... Mais ceci n'est il pas trop philosophique pour être exposé, aventuré, perdu, ou si légèrement compromis dans une INTRODUCTION qui n'est, à le bien prendre, que l'antichambre de la vérité où *Leibnitz* prétendait que s'était arrêté *Descartes?*.... Reprenons haleine. Pour peu qu'on s'abandonne au génie, on va d'une vîtesse incroyable.

A la vue de ces grands rapports saisis et rendus sans la moindre peine, et de ces traits jetés en passant, le lecteur instruit et *penseur* (nous n'en souhaitons pas d'autres)

pressentira que nous n'épargnerons ni la sublimité, ni la profondeur, ni la science, lorsque notre sujet ou ses accessoires nous fourniront l'occasion d'en montrer ou d'en employer : nous n'en ferons pas la petite bouche. Cette expression triviale ne déplaira point à ceux qui savent qu'aujourd'hui tout, jusqu'aux rébus, est ennobli par la philosophie. Néanmoins, comme ce qu'il y a de meilleur a sa mesure, *est modus*, nous protestons ici que nous userons sobrement du droit de paraître savans, que nous citerons peu, suivant le goût régnant, et que nous tâcherons d'étayer nos preuves de quelques historiettes toujours amenées le plus à propos qu'il sera possible, dussions-nous, à l'exemple de nos maîtres, tordre quelquefois les idées pour faire naître l'à-propos.

Depuis qu'on s'est accoutumé à généraliser ses idées et à n'appuyer que mollement sur les conséquences, les discours et les

écrits sont si vagues, qu'il n'y a rien qui ne puisse s'y placer sans déranger le reste. « Je » connais, dit le comte de Chesterfield, un » homme qui sait une histoire où il s'agit de » fusils, qu'il croit très-plaisante et qu'il » débite, selon lui, très-agréablement. Il » tente tous les moyens possibles d'amener » la conversation sur les fusils, afin de ra- » conter son histoire. S'il n'y réussit pas, » il saute sur sa chaise et dit que c'est » un coup de fusil qu'il a entendu. On » lui proteste qu'il s'est trompé; il con- » vient que cela peut être; mais il ajoute : » — N'importe, puisque nous sommes sur » l'article des fusils. . . et voilà qu'il récite » sa fable en dépit de la compagnie (1). » Il n'y a pas un auteur de brochures à la mode qui ne pût actuellement parier d'insérer ce qu'on voudrait dans tel chapitre

(1) *Miscellaneous Vorks of the late Philip Dormer Stanhope, Earle of Chesterfield.*

de ses œuvres morales, politiques, ou littéraires, sans craindre de perdre la gageure. Nous nous piquons d'être de la bonne école, et nos philosophes et leurs lecteurs ont l'esprit plus *liant*, plus *coulant* que cette impitoyable compagnie qui mettait l'homme aux fusils à la torture.

Pour qu'il y ait de l'ordre dans cet ouvrage, soyons plus francs, pour qu'on puisse le prendre et le quitter à volonté, nous y ménagerons de fréquens repos ; nous le diviserons en quarante parties : le nombre de quarante est si propice au génie! Ces parties seront autant de chapitres de deux minutes de lecture. Nous aurons soin de donner un titre à chacun des chapitres; et de peur que, durant ce long espace de tems, on n'oublie de quoi il s'agit, le titre se répétera poliment au haut de chaque page, et soulagera la mémoire et l'attention: on sait combien l'attention est délicate à présent. Tant de

précautions pour l'exercer de manière à ne pas l'épuiser, nous assureront vraisemblablement la bienveillance des amis et des amies des lettres ; et l'invention de ce moyen aussi nouveau, aussi intéressant que simple, occupera, pour peu qu'on le prône, une place distinguée parmi les découvertes récentes qui feront enrager nos petits-neveux de n'avoir plus rien de grand, rien de beau, rien d'utile à imaginer.

La seule table des chapitres suffira pour faire pressentir que cet ÉLOGE est une production unique en son genre, beaucoup plus importante et plus admirable qu'il ne convient à l'auteur de l'annoncer, attendu qu'il ne suffit pas à un moderne d'être philosophe, homme de génie, et qu'il doit aussi être modeste, et même humble comme ses illustres modèles. Lorsque toutes les personnes de la première considération des quatre parties du monde connu, après avoir reçu l'exemplaire que

nous leur adresserons accompagné d'une dédicace, nous auront fait parvenir leur réponse honnête, nous enrichirons une seconde édition de ce que leurs complimens contiendront de plus honorable, afin de prouver aux détracteurs de la philosophie que si elle sème des louanges, elle recueille une gloire immortelle. Au reste, si nous avons contracté l'habitude de nous exprimer au pluriel en écrivant pour le public et pour la postérité, ce n'est point par orgueil, mais par un sentiment intime de respect que nous inspire l'auguste ministère philosophique.



ÉLOGE PHILOSOPHIQUE DE L'IMPERTINENCE.

CHAPITRE PREMIER.

L'Impertinence justifiée.

« SOT, *fat, impertinent,* ce sont là, dit
» un auteur grave, de ces mots que, dans
» toutes les langues, il est impossible de
» définir, parce qu'ils renferment une col-
» lection d'idées qui varient suivant les
» mœurs, dans chaque pays et dans chaque
» siècle, et qu'ils s'étendent encore sur
» les tons, les gestes et les manières. Il me

» paraît, en général, poursuit-il, que les » épithètes de *sot*, de *fat* et d'*impertinent*, » prises dans un sens aggravant, n'indi- » quent pas seulement un défaut, mais » portent en soi l'idée d'un vice de carac- » tère et d'éducation..... Ce n'est qu'avec » beaucoup de peine qu'on peut venir à » bout de corriger un impertinent (1). »

La Bruyère s'exprime ainsi : « Un *sot* » est celui qui n'a pas même ce qu'il faut » d'esprit pour être *fat*. Un *fat* est celui » que les sots croient un homme de mérite. » L'*impertinent* est un *fat* outré (2). »

Modérons-nous, et, s'il se peut, tâchons, quoique philosophes, d'avoir raison sans recourir aux injures. On ne nous accusera pas d'affaiblir les couleurs dont des gens, qui n'avaient que du bon sens et des pré-

---

(1) *Synonymes français*, de M. l'abbé Girard, édition de M. Beauzée.

(2) Chap. XII, *des Jugemens*.

jugés, n'ont point rougi de peindre, ou plutôt de défigurer l'impertinence. Qu'attendre d'exact, de vrai en morale, comme de *fait de génie* en littérature, d'un écrivain du dernier siècle, et d'un autre qui n'a qu'à peine apperçu les premiers rayons du crépuscule un peu tardif de ce siècle-ci?

Au surplus, on était alors *comme cela;* mais depuis leur mort, et particulièrement depuis vingt-cinq ou trente ans, tout a bien changé; nous avons couru à pas de géans dans la carrière de la vérité, du beau, de la nature et du génie. Il y a maintenant plus de lumière et de génie dans telle brochure qui ne ressemble à rien, en deux pages, ou même sur la couverture de tel journal où tel rédacteur loue, cette semaine, la philosophie de tel autre qui le lui rendra la semaine suivante; commerce de sincérité et de modestie aussi avantageux au public qu'aux lettres; tranchons le mot, il y a plus de génie dans un

almanach d'à-présent, que n'en ont jamais eu les Pascal, les Bossuet, les Corneille, les Racine, les La Rochefoucault, etc., dont quelques pédans ou des étrangers font encore retentir les noms à nos oreilles; mille et mille fois plus de verve, d'inspiration, de goût et de sentiment *raisonné*, que n'en offrent toutes les œuvres de ce fastidieux Boileau, qui ne s'est fait une réputation qu'à force de manége et d'intrigue, qui avait eu l'art perfide et abject de mettre dans sa cabale Louis XIV et tout son siècle, qui n'aurait pas été reçu de l'académie sans un ordre exprès du roi, et que nos suprêmes arbitres de l'opinion remettent enfin à sa place. Mais revenons à l'impertinence bien entendue; ou, pour mieux dire, nous prouverons, lorsqu'il sera question de l'analyser, que nous ne nous en étions pas écartés.

Ces *parleurs* qui, avant le règne des *penseurs*, berçaient nos faciles aïeux de tant

de vieilles sornettes, leur débitaient assez volontiers de la morale et de la logique en injures, et leur persuadaient que c'était le comble de la politesse, et un témoignage de la plus parfaite estime. La morale de nos jours est flatteuse, prévenante, officieuse ; notre logique est accommodante, indulgente, flexible ; les ouvrages moraux sont l'encourageante et naïve image de ce qu'on fait ; la conduite et le jugement seront bientôt les meilleurs amis du monde : admirable et douce harmonie qui ne pouvait être que l'heureux fruit d'une grande révolution dans les mœurs et dans les idées !

Rendons néanmoins justice aux deux antagonistes de l'impertinence que nous avons cités. La Bruyère et l'auteur des synonymes possédaient le germe du vrai ; mais l'exemple, des préventions, la timidité et la froideur de leur esprit les empêchèrent de féconder ce germe. La raison, la nation, l'humanité, n'étaient pas encore

mûres. Dire que le *sot* n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être un *fat*, et ajouter que l'*impertinent* est un *fat* outré, c'était déjà entrevoir une vérité dont chaque instant augmente pour nous l'évidence, que le *fat* doit avoir de l'esprit, et que l'*impertinent* doit en avoir beaucoup plus, qu'il lui en faut outre mesure.

Le ton injurieux et désapprobateur n'altère point ici le fond du raisonnement. Ne nous arrêtons point à l'air d'invective que donnent ou que voudraient donner des auteurs prévenus aux qualifications de *sot*, de *fat*, d'*impertinent* : on attache à ces mots le sens qu'on veut. *Sot* n'a-t-il pas souvent signifié *cocu?* *Cocu* ne se dit plus en bonne compagnie, parce qu'il n'avait d'autre emploi dans la langue que celui d'injure, et qu'il n'en est une que pour le bas peuple. *Sot* perd sensiblement de sa valeur originelle, et ne sera bientôt plus d'usage qu'à l'égard de l'histoire ancienne.

Depuis que la philosophie inocule l'esprit et le génie à tout le monde, on ne rencontre presque plus de *sots;* il ne se dit, ne se fait, ne s'écrit et ne s'imprime presque plus de *sottises.* Quant à l'*impertinence*, cessons d'être les dupes des motifs personnels qui portaient les moralistes des siècles précédens à la dénigrer.

On sait que le meilleur des hommes ne recommande ni ne loue en autrui les brillantes qualités qu'il n'a pas lui-même; il ne s'engoue point; il fait, au contraire, une censure continuelle des vertus, des talens, de tous les dons qui lui manquent. Tel était le cas des écrivains qui endoctrinaient nos pères. *Ils sont trop verts*, disait le renard en parlant des raisins qu'il ne pouvait atteindre; et tous les échos répétaient : *ils sont trop verts*; et la foule des badauds s'éloignait de la treille en déraisonnant sur l'âpreté du verjus. Si les beaux-esprits d'alors avaient pu avoir une *préno-*

tion des ouvrages que nous admirons, qu'on s'arrache, ils en auraient écrit des horreurs. Quelles abominations n'ont-ils pas répandues et même accréditées, jusqu'à un certain point, contre le génie épique et l'harmonie imitative, si bien imitée par nos modernes, de ce Chapelain à qui ils en voulaient tous parce qu'il avait de fortes pensions; contre le naturel et la fraîcheur des Cotins; contre la fécondité des Scudéri; contre la force et l'harmonie des Pradon; contre la profondeur des Richessource, des la Serre, etc.? Quel fanatisme d'intolérance littéraire troublerait la sérénité philosophique d'aujourd'hui, si les mœurs, les arts et les sciences étaient encore en proie à ces démagogues, et soumis à leur verge de fer!

Ils blâmaient ce qu'ils ignoraient, ce qui les contrariait, ce qui menaçait de leur faire ombrage; ils critiquaient l'impertinence, comme on a long-tems crié contre

les antipodes, contre la magie, l'alchimie, la saignée, l'ipécacuanha; comme des pagodes édentées mordent encore les inoculateurs, les Bletton, les Mesmer, les Calliostro, etc. La vérité n'est d'abord qu'un rocher battu par les vagues de l'océan fougueux des opinions contradictoires; une vigie, où des nochers hardis et maladroits viennent faire naufrage. Mais à l'époque déterminée par les innombrables chances du hasard qui balotte les humains entre l'absurdité et la philosophie, le génie créateur couvre ce rocher effrayant et stérile, des plus abondantes moissons, et d'un coup de sa baguette enchantée le change en un second jardin des Hespérides, dont les pommes d'or sont pour les philosophes.

En affirmant que les épithètes de *sot*, de *fat*, d'*impertinent*, prises dans un sens aggravant, indiquent un *défaut* et un *vice* de caractère et d'éducation, on convient tacitement qu'il y a plus d'un sens à donner

à ces épithètes. Pour les mots *défaut*, *vice*, on ne les entendait pas mieux au commencement de ce siècle, que les mots de *caractère* et d'*éducation*, abandonnés alors à la routine des élèves des universités : l'institution était à naître, ainsi que la morale proprement dite. Quel succès auraient à présent dans le monde un jeune homme ou une jeune dame, formés d'après les principes de ces tems de ténèbres? Comme on les *persiflerait!* comme on les *mystifierait!* ou plutôt les verrait-on? seraient-ils admis nulle part? ils n'oseraient se montrer. Avait-on encore imaginé des plans d'éducation romanesques, impraticables, charmans, qui excluent toute peine, toute étude, toute contention, toute religion, toute obéissance, où l'on s'instruit en jouant? Aurait-on su réunir, dans une brochure, toute l'institution des personnes des deux sexes, celle des bourgeois et celle des princes, et renvoyer sérieusement son lecteur,

pour le développement des grands principes de cette dernière, à une comédie composée sur ce sujet?

La parole est la couleur dont l'homme peint sa pensée, son idée, l'image que ses sens lui transmettent des objets. Un nouvel ordre d'êtres et de pensées demande ou d'autres couleurs ou de nouvelles teintes. Les vieux mots doivent inévitablement changer d'acception. C'est ainsi que ce qu'on nommait jadis *impertinence*, en y attachant le sens aggravant de *défaut*, de *vice*, peut, doit même se nommer aujourd'hui *impertinence*, dans une acception où soient comprises les notions élémentaires de *mérite*, *perfection*, *belle qualité*. Les vices, les défauts, les travers de l'ancien style, étaient des opinions, ou, si l'on veut, des réalités qui portaient à faux. Elles n'avaient pas alors leur centre de gravité; la philosophie a su le leur rendre : tout est bien.

Que les voyelles et les consonnes, que les syllabes, que le physique d'un mot ne fasse illusion ni aux yeux ni aux oreilles, au point d'alarmer, de choquer, de rebuter, de désorienter, de scandaliser la raison : un *penseur* se scandalise difficilement. *Impertinence* est le mot propre, le seul convenable. Nous pronostiquons avec assurance que l'usage et la réflexion lui feront perdre ce qu'une longue erreur lui imprima de défavorable, et l'anobliront. Ils en ont mis en crédit, ils en ont illustré tant d'autres! Ils en ont tant proscrit, déshonoré, qui étaient en possession immémoriale de la plus aveugle estime et d'un respect superstitieux! Ces deux effets attestent également le domaine absolu de l'opinion et de l'habitude sur les sons arbitraires qui ne correspondent aux opérations intellectuelles qu'en vertu d'une convention qu'il n'appartient qu'à la philosophie de ratifier.

Dans quel décri n'est pas tombé le mot

suranné

suranné de *pudeur!* Combien celui de *vénération* n'est-il pas devenu insignifiant! A quel point ceux d'*amour conjugal*, de *constance*, de *scrupule*, etc. sont ridicules! Ceux de *chasteté*, de *piété*, de *componction*, etc., seraient exclus de la langue, si l'ironie et le *persiflage* ne les y reproduisaient quelquefois en manière de caricatures. D'un autre côté, quelle fortune n'a point fait le mot jovial et pittoresque de *roué*, qui avait contre lui tant de préventions puériles? Le triomphe récent de ce mot assez mal famé jusqu'à nos jours, est d'un bon augure pour celui de l'*impertinence*, qui ne fut jamais traitée avec autant de barbarie. D'ailleurs, plus elle aurait enduré d'avanies, plus une ame généreuse devrait se sentir excitée à la défendre, à la venger; plus on acquerrait de gloire en lui faisant rendre une éclatante justice, et en fixant à perpétuité ses droits imprescriptibles à la considération publique.

Il est digne d'un philosophe de se déclarer le protecteur du mérite outragé, de l'innocence opprimée: à de pareils traits on reconnaît l'active bienfaisance de ce siècle.



CHAPITRE II.

Qu'est-ce que l'Impertinence?

PLAISANTE question! — Ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce qu'on lit, ce qu'on écrit, ce qu'on imprime, ce qu'on dessine tous les jours; ce qu'on applaudit, ce qu'on admire, ce qu'on prend de cercle en cercle: ce qui entre pour [illegible] vingtièmes dans la valeur [illegible] *agréables;* ce sans quoi [illegible] un rustre, une *espèce,* un plat [illegible] homme, une maussade créature; enfin ce qui distingue les gens *comme il faut, les roués,* les femmes adorables, du *grand genre* et du *meilleur ton;* le charme et les délices de la *très-excellente compagnie.*

L'impertinent de Théophraste n'était

qu'un *diseur de rien* (1). L'impertinent moderne est si perfectionné, que celui des Grecs ne serait qu'un pauvre débutant au milieu des nôtres. Nous l'avons appris même des pusillanimes raisonneurs qui, faute de mieux, passaient pour de grands hommes chez nos grands-pères. Un *impertinent* doit avoir de l'esprit, beaucoup d'esprit, plus d'esprit qu'un *fat;* mais quel esprit suppose ou exige l'impertinence qui est l'objet de cet éloge? on ne peut répondre à une semblable question : disons tout, on n'est dans le cas de la proposer, de la concevoir, que lorsque la civilisation est heureusement parvenue à un degré étonnant, incroyable. Quel esprit? celui qui réunit toute la finesse et l'agrément du quolibet, la subtilité et la solidité de la charade, la profon-

---

(1) *Les caractères de Théophraste, traduits du grec*, par *la Bruyère*, chapitre III. *De l'Impertinent ou du Diseur du rien.*

deur du logogriphe, l'intérêt et le naturel de la gravelure, la gaieté sémillante du calembour, la sensibilité machinale du drame, les ressources du ton affirmatif et de l'ironie, à l'imposante et majestueuse gravité d'une philosophie dont l'œil perçant sonde l'*abîme de l'être*..... Tout ceci se sent mieux qu'on ne saurait l'exprimer; les merveilles sont toujours mêlées de quelque mystère. Du moins nous flattons-nous que les sublimes génies nous entendront presque aussi bien que nous avons le bonheur de les entendre.

Pour se former une idée exacte de l'*impertinence* prise dans un sens favorable, philosophique, le seul vrai, comme se prend depuis quinze ans le mot *roué*, il suffit de dépouiller de bonne foi tout préjugé vulgaire, afin de bien apprécier les propos, la conduite et les ouvrages de ceux qui doivent à cette impertinence achevée, bien polie, *du dernier fini*, leur existence,

leur fortune, leur gloire et leurs plus douces jouissances. « *L'impertinent*, dit l'un des » auteurs que nous avons déjà cités, est un » *fat* qui pèche en même tems contre la » politesse et la bienséance. Ses propos » sont sans égard, sans considération, sans » respect; il confond l'honnête liberté avec » une familiarité excessive; il parle et agit » avec une hardiesse insolente. » Supprimons les injures qui ne sont plus des raisons que sur les bancs de l'école, aux halles, en poésie, et dans des écrits polémiques. Il reste que l'impertinent fait peu de cas de ce que M. l'abbé appelait *politesse*, *bienséance*, *égard*, *considération*, *respect;* que l'impertinent confond l'honnête liberté de l'homme aimable à qui tout sied, avec cette familiarité que nos bégueules de grand'mères trouvaient excessive ou excédante, et qu'il parle et agit avec une noble hardiesse que les esprits timides taxent d'insolence. Au style près, que dirait-on de

plus à la louange du caractère qu'on s'efforce ici de dénigrer? Le lecteur est prié de vouloir bien redoubler d'attention : il va voir qu'en notre qualité de philosophes, nous comptons autant sur son discernement que sur sa patience.

La *politesse* est toute autre depuis l'aurore du génie ; et la *bienséance* veut impérieusement qu'on soit poli comme le sont les gens polis. Ayez de l'honnêteté à l'ancienne mode, de la circonspection, de la retenue, un maintien réservé, la décence, la modestie, les belles manières d'autrefois : à quoi tout cela vous mènera-t-il? au ridicule. Vous ferez fort bien de rester seul, ou l'accueil que vous recevrez dans nos brillantes sociétés, vous convaincra de la nécessité de vous refondre entièrement. Vous y serez raillé, *persiflé*, *mystifié*, le plus poliment du monde ; vous n'y aurez pas le sens commun de peur d'en manquer ; à tout instant, vous ne pourrez, vous ne

saurez, vous n'oserez; ce qu'il y aurait de moins malheureux pour vous, ce serait d'être traité en homme sans conséquence. Si l'on vous recherche, il ne tiendra qu'à vous de jouer un personnage, celui d'une bête rare.

On a réformé les *égards*, comme étant d'un détail trop minutieux. Ces *misères*, ces *vétilles* si importantes aux yeux des sots, rapetissent l'esprit qui voit l'humanité et l'ordre social en grand, en masse, en bloc; et la *considération* extérieure est une singerie, une triste pantalonnade, incompatibles avec la franchise, l'indépendance et la dignité d'un *penseur :* ce que la considération a de réel, il le réserve pour lui-même. Sa suprématie étant une fois convenue, tous les autres hommes lui paraissent assez égaux; ce qu'il leur doit est si peu de chose, après qu'il s'est bien admiré, que, de quelque façon qu'il en agisse, ils ne peuvent qu'être enchantés de voir que

son génie daigne s'occuper d'eux. Il dit, il écrit *les femmes* pour *les dames : si vous aviez cette femme*, pour *si vous aviez le bonheur de plaire à madame* ****** ; il croit louer merveilleusement un grand, un ministre, un prélat, en répétant avec emphase dans un pamphlet : *voilà l'homme, voilà l'homme qu'ont formé les écrivains*, etc., etc. On sent que les *égards*, la *considération*, le *respect*, ne signifient plus rien, à moins qu'il ne soit question d'un philosophe, et que confondre l'*honnête liberté* et la *familiarité*, c'est se rapprocher de la nature.

De combien d'entraves ne sommes-nous pas délivrés! et comme on se les donnait volontairement autrefois, quelle bassesse ou quel aveuglement, quelle lâcheté ou quel abrutissement dans ces nombreuses générations qui nous les auraient transmises en héritage si le génie n'avait eu pitié de nous! La conduite, les propos,

les manières, tout participe aujourd'hui à l'indépendance de la pensée. Autrefois la liberté indéfinie d'un homme, d'une femme, d'un fils, d'une épouse, de sa fille, d'un citoyen, ne passait pas les bornes étroites du cerveau. La moindre idée, le plus faible desir voulaient-ils se manifester au dehors par des mouvemens de langue, de de bras, de pieds, de tout le corps? c'étaient des règles sans nombre qu'il fallait consulter; règles pour soi, pour les autres, pour le présent, pour l'éternité. Maintenant toute idée, tout desir se montre à sa fantaisie, meut à son gré tel ou tel membre, si les nerfs épuisés conservent encore la faculté de se mouvoir; et le code fort abrégé des règles à suivre est réduit à quelques maximes philosophiques: pour soi, jouir, abuser; pour les autres, on s'en moque, à charge de revanche; pour le présent, attrape qui peut; quant à l'éternité, la pensée n'en est pas d'un ordre

assez relevé, assez important pour occuper les loisirs de l'élève du génie.

Ce sont ces volontés indisciplinées, ces passions indépendantes qui font régner tant d'harmonie dans les ménages, dans les familles, dans les sociétés. Tous n'ayant qu'un même but, le plaisir du moment, on conçoit que de l'unité du principe il doit résulter le parfait accord des conséquences. Rien n'est blâmable que des mesures mal prises; rien n'est indécent que le mépris de l'occasion offerte; rien n'est illégitime de ce qui réussit; telles sont les trois bases philosophiques du savoir-vivre moderne, que nous nommerons *impertinence*, jusqu'à ce qu'on invente ou qu'on ressuscite, pour exprimer cette idée collective, un mot grec ou celtique, aussi utile que celui d'*odontalge* pour *dentiste*, aussi usuel que ceux de *pompe anti-méphitique*, pour la précieuse machine qui contribue tant à purifier l'air de nos cités.

En attendant qu'on rende ce service à la philosophie, *impertinence* viendra du latin, de *im*, qui, joint à certains mots, leur donne un sens négatif, comme dans *im*parfait, pour non-parfait; et de *pertinere*, appartenir, convenir, avoir rapport. Le fond de l'*impertinence* sera donc, étymologiquement parlant, la *non-appartenance*, la *non-convenance*, le *non-rapport*; et, en effet, tout cela s'y trouve au plus haut degré.

L'homme du jour dissipe gaiement ce qui appartient à ses créanciers, dépouille ses parens, frustre ses enfans de leur patrimoine, voudrait ruiner ses amis au jeu, brigue leurs places, convoite et séduit leur femme, abandonne la sienne à qui la veut; aussi a-t-il tous les droits possibles de se croire essentiellement *impertinent*, c'est-à-dire sectateur de la *non-appartenance*; car il proteste par le fait contre quiconque dit: ceci m'appartient.

Quant

Quant aux convenances, il est du bel air de ne faire aucun état des obligations qu'imposaient anciennement le rang, les formes antiques, les usages établis, le bon sens, une certaine uniformité de conduite. Aujourd'hui chaque individu tend à secouer toute espèce de joug, à briser ou relâcher tous ses liens, pour tendre à sa propre satisfaction par tous les moyens, non pas justes, non pas raisonnables, mais possibles ou même illusoires. Dans ce déchaînement des passions excitées, le cœur est une démocratie tumultueuse qui change à tout instant de magistrats. Ainsi plus de *convenances* d'un moment à l'autre, ni du particulier à la société. Les maximes qui embrassaient le bien général, ces *convenances* qui répondaient au plus grand nombre, aux peuples, à la famille des peuples, à l'humanité, sont méprisées, attaquées, ridiculisées. Elles gênent, elles blessent, elles ne peuvent plus être ob-

servées que par de bonnes gens, qui passeront pour des imbécilles, à l'égard de qui on les violera lestement, en se moquant d'eux comme on rit des dupes.

Ici rentre tout ce qu'on a dit, et tout ce qu'on pourra dire de l'oubli des égards, etc., pour démontrer d'autant plus elairement que la *non-convenance*, qui n'est que la confusion des anciens rapports, le *non-rapport*, fait une partie essentielle, élémentaire, de l'impertinence, dérivée de *im* et de *pertinere;* de cette eharmante impertinenee dont l'espèce humaine a bien eu de tems en tems quelques notions superfieielles et décousues; qu'elle a toujours beaucoup estimée dans la pratique, même en la calomniant dans la théorie; qu'entrevirent de très-près et qu'honorèrent assez publiquement eertains mortels privilégiés, mais qui n'a pu briller que de nos jours avec toute la plénitude de sa gloire.

CHAPITRE III.

Antiquité de l'Impertinence.

Les lumières du siècle du génie ont bien fait voir qu'au moral comme au physique, les vieilles choses ne valent pas les nouvelles : cette vérité saute aux yeux de tout le monde. Quelle douairière sera préférée à sa jeune nièce ? quel vieux tuteur n'est supplanté par son pupille ? quel homme de robe, encore mineur, n'en sait pas mille fois plus que des magistrats octogénaires ? quel enseigne adolescent ne donnerait pas des leçons à son général ? quel fils ne rit pas de l'ignorance, des préjugés et de la gaucherie de son père ? quelle fille n'est pas à seize ans aussi instruite et d'une science plus communicative que sa mère ? S'il y a quelques exceptions à faire, elles

sont si peu nombreuses, qu'elles confirment l'observation au lieu de la détruire.

Depuis la création, ou, pour parler plus exactement, plus philosophiquement, depuis que l'homme a cessé d'être plante, poisson ou quadrupède, a-t-il composé un livre qui vaille la plus futile de nos brochures? Aucun des palais qu'a dévorés ou respectés le tems, était-il aussi habitable, aussi commode que nos jolis *bijoux* d'architecture, ne fussent-ils que de bois ou de plâtre, avec leurs entre-sols, leurs dégagemens, des corridors en labyrinthe, des soupentes, des alcoves, des moitiés, des quarts de fenêtres, des plafonds de toile, des lambris et de riches bibliothèques en papier peint, des boudoirs voluptueux, etc.? Quelles statues, quels vieux tableaux plaisent autant que nos biscuits sous verre, nos pastels, nos estampes enluminées? Entouré de magots, de groupes lascifs, de têtes bouffonnes de nos graves *penseurs*, de mi-

nois lubriques qui leur sourient, de nudités exquises qui portent le plus doux désordre dans les sens, on aurait bonne grace de regretter ces lourds et froids morceaux d'histoire grecque ou romaine. L'érotique a éclipsé, remplacé l'héroïque; et une jouissance en miniature intéresse infiniment plus que toutes les campagnes du conquérant de l'Asie.

Pour nos étoffes, qui ne sont guère que des variétés de la même espèce, que des gazes diversement ouvragées, elles ont condamné ces damas, ces gros-de-tours, dont la solidité cuirassait nos inabordables aïeules, qui les habillaient pour la vie, et couvraient ensuite les meubles de famille achetés au quintal, que nos grand'mères pouvaient à peine traîner. Les bergères élastiques de nos jeunes savantes, leurs chaises longues à bascule, leurs lits de repos d'édredon, nos secrétaires-chiffonnières, nos *réveilleuses* en satin noir, au

ciel de glace....... Mais où nous a menés l'intention de prouver ce que personne n'ignore, que le vieux ne vaut pas le neuf, que les tems écoulés ne sont pas comparables au tems moderne? Il est cependant encore une classe de *raisonneurs à perte de vue*, qui ne prisent que les faits et les choses qui comptent des siècles, et auxquels on n'arrache une approbation que par des exemples tirés de l'antiquité; esprits timides, bizarres, ombrageux, qui n'avancent pas dans le sentier de la vérité, s'ils ne voient de côté et d'autre de profondes ornières. C'est à ceux-là qu'on doit montrer l'antiquité de l'*impertinence* telle que nous la concevons.

Quoi de plus ancien que Saturne, et de plus impertinent que sa famille, et presque tous les dieux d'Homère? Que d'absurdité dans le style des gens qui se croient plus sages lorsqu'ils ont de l'humeur! Examinez pourtant en détail les mœurs, les principes,

les idées, les inclinations, les discours, les continuelles *échappées* de la plupart de ces dieux et de ces déesses; et si vous avez quelque candeur, vous conviendrez que c'est notre civilisation perfectionnée. Vous y reconnaîtrez le fatalisme de nos *philosophes*, les charmantes perfidies de nos *roués*, leurs délicieuses noirceurs, qui ne peuvent indigner qu'un Platon, et dont il blâmerait nos cercles, comme il a eu la pédanterie d'en blâmer Homère; la liberté, la licence effrénée de nos *agréables* opulens; la facilité des maris d'aujourd'hui; la franchise de l'amour physique, le seul qu'on recherche à présent; les prérogatives des belles dames, et leurs fréquentes fantaisies; l'indocilité des fils, et la dérision des pères; les mauvaises plaisanteries, si nécessaires pour *tuer le tems*, etc.

Il nous manque, il est vrai, des forces inextinguibles, des attraits toujours nou-

veaux, des moyens proportionnés aux desirs. Aussi ne sommes-nous pas des dieux, et nos dames ne sont des déesses que dans un madrigal. Mais nous nous servons tous si bien de ce que nous avons, qu'on ajoute à notre gloire en songeant à ce qui nous manque.

Les forces pour la défense et pour l'attaque ne sont en nous ni celles des dieux, ni celles du dernier des héros d'Homère; mais le fusil atteint un homme de loin; le pistolet vous casse la tête aussi bien qu'une roche lancée par l'un des deux Ajax; le canon donne aux guerriers un air de Jupiter; l'épée ne demande que de l'adresse, et nous nous exposons à une grèle de coups sans la moindre armure. Quant aux forces nécessaires pour jouir, nous aspirons le plus tôt que nous pouvons à la gloire d'avoir prodigué les nôtres; et depuis qu'il est ignoble de posséder une

santé robuste, si nous avions le malheur de naître trop vigoureux, les mœurs corrigeraient bien vîte la nature.

Ces charmes toujours nouveaux, que rêvait le chantre des déesses de l'Olympe, se retrouvent, au pied de la lettre, sur la toilette des dames *comme il faut.* Nous parlions tout à l'heure de la nature ; c'est là qu'elle admire également et les services qu'on lui rend et les tours qu'on lui joue. Le rouge végétal, minéral, le blanc chimique et le bleu de veines, font rivaliser la belle de cinquante ans et celle qui n'en a que vingt-cinq ; les cheveux ne grisonnent jamais que pour le tems où personne ne les voit ; les dents sont toujours de la même beauté, on en a de rechange ; le sieur Mail fait disparaître ou prévient les rides ; et tel de ses vinaigres étonne et désoriente les amateurs de nouveautés et de difficultés vaincues.

Si c'est pour le moral qu'on nous com-

pare aux divinités d'Homère, nous ne pouvons que gagner à cette comparaison. Même art, même astuce dans l'intrigue, et peut-être les avons-nous poussés beaucoup plus loin ; même inconstance ; même ennui si l'on ne nous amuse ; même goût, même avidité pour le bruit, pour des spectacles, des combats, des siéges, des massacres, des drames bien affreux, des tragédies à grands coups de théâtre, vus d'une petite loge, ainsi que Jupiter voyait les Troyens et les Grecs du plus haut des sommets du mont Ida ; et nos dames *sentimentales* lorgnent tel ou tel acteur qu'elles affectionnent, aussi bien que Junon, Minerve et Vénus, des palais célestes bâtis par Vulcain. Enfin, aux proportions près, que regrettent beaucoup nos *érudites*, tout était alors comme chez nous. L'impertinence est donc de la première antiquité. En inventant la mythologie, on ne produisit que la figure de ce que présente en

réalité la bonne compagnie de nos jours. Cette figure fut gigantesque pour servir de modèle à tous les peuples, à tous les âges ; mais le bien rencontre tant d'obstacles!

On nous objectera sans doute, car notre siécle est si difficile lorsqu'il s'agit de croire, sur-tout aux êtres métaphysiques; on nous objectera que des fables, des chimères ne sauraient passer pour une manière d'être de l'homme; que, par conséquent, *l'impertinence* évidente des dieux, ne date point à l'avantage de celle des humains. Ce sophisme est spécieux; mais une seule réflexion le pulvérise : des fables révérées, des chimères adorées par tant de peuples, attestent quelle est la sorte de mérite et de perfection que les hommes sont naturellement portés à chérir, à estimer le plus: l'impertinence des mortels se retrouve donc implicitement dans celle que leur propre penchant leur fit attribuer aux divinités qu'ils imaginèrent.

D'ailleurs, en abandonnant les fables, en descendant du Gargare dans l'histoire, nous ne perdrons aucun de nos avantages : dès qu'il y eut deux frères, il y en eut un qui fut impertinent avec grossièreté, mais dans toute l'énergie du terme ; et notre urbanité, fruit tardif du génie appliqué de longue main au développement de la perfectibilité d'une population immense, n'a fait qu'émousser les aspérités, qu'adoucir les formes trop rudes de cette impertinence qui ne laissait pas d'être la bonne, et dont l'extérieur rebutant a choqué même jusqu'à nos pères, à peine imbus des premières rosées de la philosophie *régénérative* destinée à changer la face de nos sociétés.

Si l'histoire est le greffe de l'impertinence d'abord âpre et sauvage, comme les plantes agrestes, et de tems en tems mitigée et d'un usage plus agréable, comme les plantes un peu cultivées, n'oublions pas qu'il est telle peuplade dont un philosophe

losophe ne consulte jamais les annales qu'à contre-cœur. Quelqu'anciens que soient les Juifs, tout *penseur* de bonne foi doit avoir une invincible répugnance à trouver chez eux aucune des qualités morales qu'il se propose de louer: chacun a ses raisons d'état. Le patriarche de la philosophie n'a fait mention des Israélites que pour les vouer au mépris. Il affirme que la loi leur défendait de manger des Ixions et des Griffons, et qu'ils mangeaient le cheval et le cavalier; il s'est égayé en homme de goût, sur le *déjeûner* du prophète Ezéchiel, etc. En vain a-t-on répondu et prouvé que les *Ixions* et les *Griffons* ne sont pas dans les livres qu'il cite; que c'étaient les corbeaux et non les Juifs qui dévoraient l'homme et son cheval; que le pain et la confiture qu'il donne à déjeûner au prophète font partie d'un songe; qu'en plus d'un pays on fait encore cuire le pain sous de la fiente desséchée, etc.: les œuvres

de Voltaire n'en *instruiront* pas moins les races futures; et malgré le bon sens et la vérité, on ne doit plus, sous peine du ridicule, chercher un sujet de louange en Israël.

Le génie embrasse d'un clin d'œil le globe et tous les âges, à l'aide de quelques dictionnaires portatifs; l'Asie, l'Europe, l'Afrique et l'Amérique lui sont présentes à-la-fois, ainsi que toutes les époques de la nature humaine. Il voit en même tems et pèse au poids d'une impartiale justice, en y mesurant son estime, les impertinences d'un Remphis, celles d'un Xerxès; les impertinences si sublimes des Syriens; celles des Moabites et des Madianites; celles des philosophes toujours si féconds en bons exemples, même dans les siècles où l'on jugea trop légèrement de leur mérite; celles des conquérans, monstrueuse exagération de la conduite tout aimable d'un galant moderne, d'un *roué* à la mode, qui at-

taque et triomphe de côté et d'autre, dont le seul nom subjugue, qui prend, quitte, reprend, vainqueur ou vaincu, montre toujours autant de désintéressement que de courage; celles des médecins, à commencer par Hyppocrate, qui conseillait de courir en rond lorsqu'on avait vu, en dormant, une éclipse de lune, jusqu'aux docteurs qui guérissent nos dames avec le bout du doigt et de la crême de tartre, etc. etc. Ajoutons que le génie en voit bien plus que nous ne pourrions en indiquer.



CHAPITRE IV.

Anecdote de quelques siècles.

« Eh! s'écriera *certaine dame honnête et* » *savante et profonde*, ne nous donnerez- » vous ici ni petit conte, ni anecdote pour » confirmer ce que vous avancez, et pour » augmenter la solidité philosophique de » votre ouvrage? » — On vous avait prévenu, lumineuse comtesse, sublime marquise, etc. Ces divers noms, jetés comme à l'aventure dans l'énumération incomplète que nous venons de faire sans prétention, sont les étiquettes de *souvenirs* que nous allons redemander pour vous à notre mémoire écrite. Vous verrez aisément qu'il ne nous coûterait ici que le tems de copier, si nous voulions ou si nous osions vous en offrir davantage. Ordonnez ; autant et aussi

peu que vous voudrez ; vos desirs sont nos seules lois, et vos suffrages notre couronne.

Le trait de Remphis est d'une telle force, d'une si rare beauté d'impertinence pour des tems si reculés, si peu éclairés, que l'historien moderne, après s'être donné la peine, certainement très-méritoire, de le raconter avec toutes ses circonstances, n'a pas la hardiesse de prendre sur lui de le garantir. Voici ce que c'est en substance. On ne sait pas au juste le nom du principal personnage de cette nouvelle ou de ce conte moral. A quoi s'occupaient donc les historiographes de l'Egypte ? ces anciens étaient d'une futilité, d'une étourderie qui ferait perdre patience si l'on ne prenait le meilleur parti, celui de ne pas les lire.

Remphis ou Rampsinitus, dit l'Histoire universelle, traduite de l'anglais par une société de gens de lettres, accumula un grand trésor, et son avarice y consacra

un bâtiment. L'architecte, nous abrégeons, y laissa une pierre qui n'était pas scellée, et mourut avant d'avoir pu faire le vol qu'il méditait. Il en instruisit ses fils, qui entrèrent dans ce bâtiment, volèrent et replacèrent la pierre sans être soupçonnés. Remphis fit entourer de piéges les vases où était son or. L'un des deux frères y fut pris, et conjura l'autre de lui couper la tête; l'autre la lui coupa et sortit en replaçant encore la pierre; puis arrivant bientôt après avec un chariot chargé d'outres de vin, il en perce une, se lamente; les gardes accourent, s'enivrent, le jour baisse, et ce frère emporte le corps mort de son frère. Le roi, surpris de tant de ruse qui lui dérobait le voleur, ordonna à sa fille de se prostituer dans l'un des appartemens du palais, et d'exiger pour prix de ses faveurs que chacun des concurrens lui confiât le tour le plus ingénieux qu'il aurait su faire, et la plus mauvaise action qu'il aurait commise.

Notre voleur arrive, raconte le sort de son frère, ne dit mot de la pierre, parle du tour de l'outre de vin percée pour enivrer la garde, se vante des vols et du meurtre de ce frère. La princesse crie, veut l'arrêter ; mais il fuit et laisse dans les mains qui tâchaient de le retenir, un bras fraîchement coupé à un mort, bras qu'il avait sous son manteau. Remphis émerveillé publie qu'il fait grace au voleur ; celui-ci vient, le roi lui donne sa fille en mariage, et le comble de biens et d'honneurs.

Il faut respirer un peu avant d'être en état d'ajouter quelques réflexions au récit de cette étonnante aventure.



CHAPITRE V.

Réflexions et rapprochement.

Ce qu'il y a d'étonnant, d'incroyable en toute cette histoire singulièrement intéressante, instructive, dramatique et *sentimentale*, ce sont les progrès qu'elle suppose que ce Remphis, cette princesse et le peuple ont déjà faits dans la philosophie qui, suivant toutes les *données* physiques et cosmographiques, ne devait acquérir de la consistance que vers le milieu du dix-huitième siècle de l'ère où nous avons le bonheur de vivre.

Le trésor, à la vérité, n'est pas dans les principes de cette économie politique dont le plus cher objet est une circulation utilement accélérée : l'or, au lieu de s'accumuler, doit vivifier toutes les branches de

l'industrie. Nos *agréables*, pénétrés de ces importantes maximes, ne sont pas gens à laisser dormir leur or. Que de moyens pour eux de l'employer! le creps, le lansquenet, le brelan, vingt autres jeux, les gageures, l'agiotage, le luxe, les filles entretenues, etc., etc.

Mais quel esprit supérieur aux ressources d'une police ordinaire, quel juge du cœur humain, que ce Remphis qui prostitue sa fille, sans doute unique, puisqu'on ne dit pas l'une de ses filles; et cela pour apprendre quelques ruses de voleurs qu'il est toujours bon de savoir, et pour découvrir un secret dont il devait bien être certain d'attirer l'aveu par l'appât de plaisirs si délicats, si réels, si honorables! Convenons que le père et la fille avaient secoué beaucoup de préjugés: celle-ci sur-tout se montre dégagée de mille craintes, de scrupules, de répugnances d'opinion qui arrêteraient, qui du moins feraient hésiter nos plus déter-

minées philosophes, même nos épicuriennes atomistes et anatomistes; car la plupart ont encore plus de babil que de pratique, et peu d'énergie de caractère, malgré l'air mâle et aguerri qu'elles se donnent.

Elles savent, elles ont appris dans nos meilleures brochures, qui leur plaisent tant, que la propriété est une convention, un mot, une équivoque; le voleur, le filou, l'escroc, un homme adroit qui redresse un mal-entendu, en rappelant l'époque où tout était au premier occupant; que la pudeur est un enfantillage, la décence une sottise ou un prétexte, la vertu un mot vide, l'amour une périphrase, une circonlocution; le plaisir l'ouvrage des sens émus; cette émotion, l'effet naturel et momentané de tout objet physique et organisé pour la produire; et la sagesse, l'art de ne perdre aucun plaisir. Quoique familiarisées à tous les détails de cette science

fondamentale, au point de former des élèves, elles n'embrassent pas encore toutes l'ensemble des résultats; et s'il en est de si universellement expertes que rien ne les étonne, ne les retient, on ne sait quelle inconséquence borne l'essor du plus grand nombre.

Oh! pourquoi ce Remphis n'a-t-il pas, dans ses loisirs, composé un traité sur sa manière d'élever les jeunes personnes? dix pages de maximes puisées dans la nature, un petit livre élémentaire à l'usage des maîtresses de pension et des gouvernantes, l'aurait plus illustré que dix pyramides. Ce manuel, rempli d'idées originales, étayées d'une expérience qui avait si heureusement réussi, serait à présent d'une utilité plus directe que nos volumineux romans d'éducation négative. La philosophie à la mode, en dénouant l'un après l'autre tous les liens du devoir, n'en efface que lentement les empreintes, souvent gènantes, et quel-

quefois douloureuses pour les cœurs enchantés, mais peu dignes d'être libres. Ses ciseaux tranchans coupent tous les barreaux de la cage de l'oiseau dans sa mue; mais ils ne le préservent pas d'une première peur de tomber en essayant ses ailes.

D'essai en essai, de conséquence en conséquence, nos jeunes gens des deux sexes parviennent assez tôt à un degré de civilisation. Tous les jours à présent, une femme se promet et tient parole, pour découvrir un secret; un mari cède à sa femme; une mère tire parti de sa fille pour avoir des bijoux, des pierreries, des chevaux, des valets; que de bonnes amies se livrent généreusement afin que leurs amis paraissent avec quelque honneur dans le monde! mais la fille de Remphis est plus philosophe, plus sublime que tout cela. Nous sommes donc de l'avis de l'historien aussi grave, aussi prudent qu'édifiant dans le choix des anecdotes qu'il rapporte, et qui,

après

après avoir raconté celle-ci à ses lecteurs, a l'honnêteté de les avertir qu'il n'en garantit pas l'authenticité. Il suffit cependant que le fait soit instructif et moral, pour le citer aux *penseurs* et aux *penseuses* qui aiment éperdument à s'instruire et qui raffolent de morale.

A peine pourrait-on l'affirmer, si l'on avait été le favori de Remphis ou la dame de confiance de cette auguste princesse; mais combien de faits nos philosophes n'avancent-ils pas dans leurs brochures, qui ne sont ni plus authentiques ni plus vraisemblables que celui-là! chacun d'eux prend dans les relations ce qu'il croit propre à soutenir son système; l'essentiel est de prouver ses paradoxes: qu'importent ensuite la source, la vérité historique, etc.? L'opinion est la reine du monde, et les écrivassiers modernes sont à-la-fois et les mignons et le conseil de cette vieille reine douairière.

CHAPITRE VI.

Autre anecdote sans indiscrétion.

On lit dans Hérodote, et sans beaucoup d'érudition dans le *Chevræana*, que Phéron, roi d'Egypte, fils de Sésostris, ayant été aveugle pendant dix ans pour un sacrilége, fut averti par un oracle, oculiste d'une singulière espèce, qu'il recouvrerait la vue, s'il lavait ses yeux de l'eau d'une femme qui n'aurait eu commerce qu'avec son mari. L'aveugle commença par son épouse et continua par d'autres, qui ne lui furent d'aucun secours; enfin une jardinière le guérit. Quand il eut recouvré la vue, il assembla toutes les femmes qui lui avaient été inutiles, malgré leur belle réputation de fidélité, les fit toutes brûler, elles et la ville où elles étaient, et épousa la jardinière.

Ce Phéron avait du caractère, et on distingue dans son étrange conduite, de fortes nuances de la précieuse qualité sociale qui est l'objet de nos méditations et de cet éloge philosophique: mais à quoi peuvent mener d'excellentes dispositions dénaturées par un excès de crédulité et de férocité? s'adresser d'abord à sa femme, quelle gaucherie! où avait-il vécu? dans quelle barbarie était donc encore plongée cette Egypte, la pépinière des sages? Pauvre humanité! tu présentes un mélange inexplicable et désespérant de bien et de mal, de grandeur et de petitesse, lorsque toutes tes pensées et tes inclinations ne sont pas épurées au creuset du génie! Quoi, pousser la philosophie jusqu'au sacrilége, et en avoir assez peu pour compter sur la fidélité de sa femme, pour lui faire un crime de ne pas rendre la vue à son mari, pour troubler la paix de tant de ménages, pour donner un odieux exemple de jalousie

très-déplacée puisque le *decorum* était si bien gardé ; pour ruiner tant de familles respectables dont l'inutile honneur conjugal fondait tout l'espoir, et qui en faisaient une honnête ressource, etc. etc. !

La civilisation n'était pas plus avancée alors que l'art de l'oculiste. Brûler tant de femmes! Cette opération dut ruiner la plupart des fabriques du pays. S'il n'eût brûlé que les laides, passe encore ; mais les autres ! quelle horreur! on les séduit, on les achète, on les a, on les quitte, on les dénigre, on les persifle, on les chansonne, on imprime leurs billets, on les diffame, si l'on peut, et on les reprend pour les mieux punir..... Voilà maintenant la seule vengeance que doive se permettre un galant homme. Incendier toute une ville, pour n'avoir pas d'abord trouvé ce qu'on cherchait! Ce forcené mettrait aujourd'hui le feu aux quatre coins de l'Europe. Paris est fort heureux que les quinze-vingts ne

soient pas des Phéron, que le baron de Wenzel trouve plus expédient de bien opérer que de rendre des oracles, et que l'eau des bégueules ait cessé d'être un collyre.

En louant ici, comme il est juste, la partie vraiment philosophique du caractère du fils de Sésostris; son premier goût pour la *liberté de penser;* son égoïsme; le mépris des convenances, quoique mal appliqué; l'opinion qu'il avait de son droit de disposer de toutes les femmes sans consulter les maris, opinion qu'il aurait accréditée s'il eût préféré le flambeau de l'amour aux torches des incendiaires; blâmons ses moyens qui dûrent priver, pendant tout son règne, les poètes de l'Egypte du bonheur de parler de *feux* et de *flammes* à leurs maîtresses anonymes, ce qui jeta sûrement beaucoup de froideur dans leurs madrigaux; reconnaissons de bonne foi qu'il avait encore la berlue, malgré le spé-

cifique de la nymphe potagère, puisqu'il l'épousa. Il aurait pu, par reconnaissance, lui donner un état, un rang, des *honneurs*, des richesses, à la charge de s'ennuyer de tems en tems avec lui, et de s'en consoler avec quelque page.

Xerxès nous dédommagera d'une si triste connaissance.



CHAPITRE VII.

Grand secret de la cour de Perse.

Ce roi de Perse, ce roi des rois, leva, comme on sait, une armée de trois cent mille hommes, coupa des montagnes, tarit des rivières, combla la mer, uniquement, disent les nouvelles à la main de ce tems-là, parce qu'un médecin grec attaché à la femme de Xerxès, ayant envie de revoir le port de Pyrée, et de manger des figues de l'Attique, mit cette fantaisie de guerre dans la tete de la princesse, qui sut bien y résoudre son mari. On tombe des nues lorsqu'on songe que ce sont des anciens qui mêlaient déjà tant de philosophie à leur politique. Tout ce que nous avons entrepris de louer, se trouve réuni dans un pareil trait d'histoire, à un point qu'on ne

saurait trop admirer pour des tems si reculés. Le vrai, le beau moral et le génie se montrent, brillent de loin en loin, et tracent des sillons de lumière sur le fond ténébreux de l'ignorante antiquité.

L'Aristippe de Balzac observe que ce galant homme, ce docteur Perse aurait pu faire son voyage à moins de frais, en plus petite compagnie, et manger des figues sans tant de préparatifs; mais l'exiguité du motif relève infiniment la sublimité du projet et la gloire de l'expédition, à laquelle il ne manquait, s'il faut tout dire, que d'avoir été suggérée par le médecin magnétiseur d'une favorite : car lès *non-appartenances*, les *non-convenances*, et la confusion volontaire des rapports, sont dans la définition de l'essence, comme dans l'étymologie du mot propre de l'objet important de ce faible éloge.

Au reste, l'exportation des figues de l'Attique était défendue sous peine de

mort; et le docteur, naturellement homme d'état, tenait pour le grand et lumineux axiome: *liberté, cherté, concurrence.* Ainsi le droit politique, le droit des gens et la *science économique* dirigeaient le conseil de Xerxès; et les hardis travaux de sa formidable armée, en annonçant ce qu'il aurait tenté pour autre chose que pour des figues, prouvèrent dès-lors l'utile vérité découverte par un moderne, que le génie « opère sur les cerveaux et sur le globe. »



CHAPITRE VIII.

Application très-honorable.

Aujourd'hui qu'une femme charmante ruine son mari pour payer les faveurs enviées, et doubler l'opulence d'un histrion, ou pour enlever à ses rivales un insatiable et *délicieux* chevalier d'industrie; qu'un marquis vende, consume, dévore châteaux, bois de haute-futaie, terres, contrats, les successions qu'il attend; qu'il emprunte; soyons plus exacts, qu'il dérobe des sommes qu'il lui sera impossible de rendre; qu'il se porte à ces extrémités où nos pères auraient perdu la tête; qu'il s'y précipite en faisant des jaloux; qu'il affame gaiement vingt, trente, cent familles laborieuses, et cela pour disputer à des *roués* comme lui, une che-

nille, une araignée, un sapajou, un monstre, une *fille*, décidément et scandaleusement *fille*, bien sotte, bien méchante, bien insolente, bien gâtée, quelque sens qu'on donne à ce mot, et qui, en se moquant du marquis le jour même qu'il s'en charge, rit dans les bras du laquais de la prodigue nullité du maître. . . . . voilà des impertinences pommées, achevées, parfaites, du dernier goût, du bon genre, dont la multiplicité honore le siècle de lumières.

De semblables procédés deviennent tous les jours plus communs et plus faciles à toute personne, suivant ses moyens et dans sa classe. Cette gloire est à la portée de chaque femme, que l'essor de ses idées élève au-dessus des préjugés de son état; parmi les bourgeois même, toute femme aussi raisonnable a sa coterie qui l'exalte, ses philosophes qui la dirigent et l'encouragent, ses poètes qui raillent ingénieu-

sement sa patrone le jour de sa fête, et forcent les vertus à rendre hommage aux vices. D'autres succès aussi flatteurs sont également sous la main de tout homme qui veut se faire un nom dans nos sociétés. On pousse à tout, on prône, on s'arrache les jeunes gens *comme il faut*, qui singent le mieux qu'ils peuvent, les intéressans coryphées de la *rouerie*, seuls modèles dont l'imitation servile tire un particulier de la lie du peuple.

L'exemple de Xerxès ne pouvait être suivi que de fort peu de personnes (nous prions nos lecteurs de méditer, pendant quelques secondes, ce rapprochement très-philosophique); mais ce qu'il y a de moral, de bon, de vraie sociabilité, de génie enfin dans cet exemple, se reproduit tous les jours à la gloire des plus minces de nos *agréables* à la mode, qui le perfectionnent tellement, qu'il n'y a qu'un *penseur* exercé qui puisse le reconnaître.

On

On avait l'honneur de combattre, de se faire écharper pour Xerxès, pour son médecin, pour des figues; le bourgeois se ruine, s'épuise, se ronge, met ses hardes au mont-de-piété, pour avoir l'honneur de fournir ou son travail, le fruit de ses sueurs, de ses veilles, ou sa marchandise à crédit, à un *élégant* qui nourrit des chiens, des chevaux, des valets et des catins. Là les blessés mourraient dans quelque hôpital militaire, s'il y en avait d'établis; ici les ruinés vont mourir à l'hôtel-dieu, ou sur la paille, dans un coin de prison, loin des yeux de l'homme du monde, à qui l'on n'en dit rien, pour ménager son extrême sensibilité. Ce que le fait moderne a de meilleur, c'est qu'il se renouvelle journellement; au lieu qu'on n'a pas souvent l'occasion et la faculté de fatiguer ou d'exterminer trois cent mille hommes, pour satisfaire à la fantaisie d'un médecin. Il est bon, au surplus, d'être *grec* ici comme en Perse.

CHAPITRE IX.

Monumens syriens.

L'IMPERTINENCE des Syriens est la plus manifestement ancienne de toutes celles qu'on peut nommer publiques et nationales, si l'on en juge d'après la nature de leurs monumens, et d'après l'influence, ou plutôt l'ascendant qu'elle eut sur la morale et sur la raison de tous les tems. Dans le parvis, ou dans l'une des cours du temple d'Héliopolis, la ville sainte, temple de la déesse Syrienne, étaient élevés, dit l'Histoire universelle (1), des *phalli* hauts de trois cents brasses. Est-il possible, s'écrieront les savantes qui n'i-

(1) *Histoire universelle, traduite de l'anglais, par une société de gens de lettres, in 8°. Paris et Liége, 1780.*

gnorent pas ce que c'est que des *phalli!* Quelques auteurs ne leur donnent que trois cents coudées. Réduits à cette mesure, ces monumens nous paraissent d'une grandeur honnête.

Dans leur fervente dévotion pour la divinité du lieu, les pélerins venaient se hucher sur ces *phalli*; ils y faisaient des neuvaines, durant lesquelles ils ne dormaient pas, et vivaient là des dons qu'on attachait à une chaîne qu'ils laissaient pendre. De pareils symboles, érigés dans le parvis du temple d'une déesse, ne seraient-ils point l'emblême de l'impertinence déployant toute sa majesté?

Cette antiquité, nous ne pouvons en disconvenir, ni nous abstenir de le répéter en terminant ce chapitre, offre des *coups de lumière* qui étonnent même l'observateur le plus ébloui des perfections modernes.

CHAPITRE X.

Béel-Péor.

Pour les Moabites et les Madianites, ils adoraient une idole nommée Béel-Péor, Baal-Peor, Baal-Phlégor, ou Bel-Phégor. Nous rapportons tous ces noms, pour que le lecteur puisse choisir celui qui lui plaira. Cette idole avait toujours la bouche ouverte; et les fidèles venaient en toute dévotion y déposer immédiatement le résidu des alimens que la digestion n'appropriait pas à leur substance.

Salomon Jarchi s'exprime en latin plus philosophiquement que nous n'oserions nous le permettre en français, tant le goût du vrai, du simple, du naturel se propage et gagne avec lenteur, malgré les progrès que fait l'urbanité dans les conversations

et dans les brochures, où l'on a le bon esprit de raisonner ou de badiner assez librement de tout. *Eo quod*, dit-il, *distendebant, coram illo foramen podicis et stercus offerebant* (1).

Qui ne voit dans ce culte souverainement impertinent, une figure mystérieuse alors, une image expressive aujourd'hui du philosophisme adorant sa nature tout à-la-fois inerte, impassible, physique et active, sensible, intelligente; sa nature qui, selon lui, produit tout et absorbe tout? Qui ne reconnaîtrait dans cet emblême nos esprits forts, portant leur tribut d'hommage et une offrande caractéristique à cette force expansive et aveugle qui, suivant leurs systêmes, vivifie tout et se nourrit de destruction; à ce hasard éternel qui préside si sagement, sans voir,

(1) *Salomon Jarchi*, sur le verset 3 du chapitre V des *Nombres*.

sans connaître, sans rien faire, sans existence même, à la dissémination et à la conglomération *fortuite et raisonnée* des atomes inanimés et des molécules organiques dont se composent indifféremment un arbre, un poisson, un zèbre ou un *penseur?*

Combien de brochures, de pamphlets ou de gros volumes, imprimés à l'honneur de ces idoles du philosophisme, sont dignes d'être assimilés pour ce qu'ils contiennent, aux offrandes des Madianites et des Moabites à leur seigneur Péor!

Ce colosse à la bouche béante, qu'on remplit de si bonnes choses sans le rassasier, ne serait-ce point aussi le public repu de philosophie, de matérialisme, etc. etc.? La ressemblance est frappante; et plus on y réfléchira, plus on sera persuadé que l'impertinence acquiert à tout moment un nouveau degré de vénération: en exerçant ses droits elle les augmente.

CHAPITRE XI.

Philosophes de tous les tems.

NE nous engageons pas à énumérer toutes les impertinences des philosophes anciens. N'était-ce point en eux que brillait tout ce que l'espèce humaine possédait alors de génie et de raison acquise? Ces hommes extraordinaires doivent être considérés comme une sorte de pressentiment, qu'avait l'antiquité, du siècle auquel il était réservé d'éclipser les plus beaux siècles; ils offraient le trait au crayon d'un tableau exécuté de nos jours avec de merveilleuses couleurs. En envisageant les *penseurs* des différens âges sous ce point de vue, on apprend à les estimer sans jalousie, à les admirer même par un mouvement d'intérêt personnel, et à ne plus témoigner de sur-

prise lorsqu'ils font ou disent quelque impertinence.

Marcus T. Varro, que Cicéron appelle *le seul romain* de son tems, ce célèbre philologue, qui semblait faire oublier que l'esprit de l'homme eût des bornes, auteur de satires dont il ne nous reste que des fragmens, Varro a dit en vers latins: « Un » malade en délire ne peut rêver aucune » absurdité que quelque philosophe ne » l'ait gravement soutenue. » On apperçoit aisément que c'était un de ces auteurs caustiques, de ces censeurs impitoyables qu'on n'aime plus à présent, et pour cause; car l'indulgence philosophique a des motifs connus, et ce n'est pas sans de fortes raisons qu'on applaudit aujourd'hui à tant de charmantes platitudes, à tant de sublimes absurdités.

Le dangereux, ou bien plutôt le méprisable succès des critiques de profession tient à presque rien, et l'on connaît leurs

petites ruses. Un mot pour un autre, le sens d'un mot un peu détourné, telles furent toujours leurs plus terribles batteries. Dès qu'on ose regarder leur canon, on cesse de le craindre ; dès qu'on le touche, on le tourne contre eux-mêmes ou on l'encloue. Par exemple, à l'expression choquante d'*absurdité*, substituez le mot *impertinence*, pris dans le sens que nous revendiquons pour ce mot si longtems calomnié, pris dans cette acception juste et favorable qui fait parmi nous la fortune méritée des mots *roué*, *noirceur*, etc. etc.; vous verrez qu'à sa manie près de dénigrer, commune à tous les satiriques, Marcus T. Varro justifiait l'éloge de Cicéron, et appréciait exactement les philosophes anciens qui n'étaient pas dignes de lustrer l'escarpin de peau de chèvre des nôtres: car la philosophie a fièrement avancé, depuis quelques années sur-tout, soit dit sans nuire au mérite des anciens.

Aristote soutient qu'il n'y a rien à espérer ni à craindre après la mort (1). L'un des principes de l'école de Zénon était, que l'ame et le corps meurent ensemble; et les Stoïciens l'ont enseigné (2). Peut-être ne sentira-t-on pas assez combien cette impertinence de théorie est féconde en impertinences pratiques: c'est pourtant le germe de la plupart de celles qui pullulent de tout côté sous mille formes diverses. Lorsque Aristote dit que *l'ame est une substance qui subsiste par sa forme* (3), il a beau avancer ce que les écrivains satiriques et malveillans nomment crûment une *absurdité*, il n'en donne pas moins le principe fondamental du *Système de la Nature*, de ce livre qui a tant fait de

---

(1) *Eth. ad Nicom. Lib. III*, *cap. VI.*

(2) *Plutarq. de Placitis Philosophorum. Lib. IV*, *cap. VII.*

(3) *Lib. II. de Anim. cap. I et II.*

bruit, et d'un nombre infini d'ouvrages qui n'en font guère, mais dont les courageux auteurs ne laissent pas d'être les illustres champions de la vérité contre les *préjugés*, contre la *superstition*, le *fanatisme*, et contre tant d'autres monstres, assommés par la massue de ces nouveaux Hercules.

A côté de cette impertinence-mère, si l'on peut parler ainsi, figurent à peine celles du chef des cyniques, des philosophes *chiens* ou des chiens de philosophes, à traduire littéralement le mot *cynique*: d'Antisthène qui voulait qu'on mît bas toute honte; de Cratès qui consomma son mariage au milieu du *Stoa* ou portique; de Diogène, que la Laïs de son tems, plus zélée que les nôtres pour la philosophie, recevait *gratis*, comme les médecins traitent les pauvres, observe Bayle; de Lucippe, copié depuis par Epicure, qui ne s'en vanta pas plus que nos

inventeurs de monades et de molécules organiques ne se vantent de les avoir empruntées de Lucippe ou de ces Orientaux que le fameux Maimonides appelait *les parlans*, peut-être, en arabe, *les hableurs.* Lucippe et ces *parlans* enseignaient aux oisifs que chaque atome des corps vivans est vivant, que chaque atome des corps sensibles est sensible, et que l'entendement réside dans un atome.

Nos lecteurs connaissent, sans-doute, ou peuvent faire semblant de connaître les impertinences de cet Epicure qui mit finement l'honnêteté dans le plaisir, pour que tout le monde s'empressât d'être honnête, et qui fabriqua l'ame humaine d'atomes libres qui se penchent; celles des créateurs de l'*époque* et de l'*acatalepsie* (1), qui sont si visiblement les deux clefs de toutes les

(1) De l'*Incertitude* et de l'*Incompréhensibilité*.

sciences;

sciences: celles de Xénophane de Colophon, qui disait que Dieu était rond comme une boule, et que Dieu voyait tout sans respirer; celles de Zénon, qui niait la possibilité du mouvement, en se promenant avec les dociles admirateurs de sa logique; celles de Démocrite, qui différa si poliment de quelques jours sa mort naturelle, pour que son deuil n'empêchât pas sa sœur d'assister aux fêtes de Cérès; celles d'Héraclite, le prototype du beau larmoyant; celles de Pythagore, qui se souvenait si nettement d'avoir été quatre ou cinq personnes, et d'être mort autant de fois pour revivre, preuves de sa métempsycose auxquelles il n'y avait rien à répliquer.

Rappellerons-nous celles de Carnéade, qui se brouilla avec son disciple Mentor, parce que celui-ci fut surpris dans le lit de la servante et maîtresse du philosophe, seul article au sujet duquel Carnéade ne voulut pas douter de ce qu'il voyait; celles de

Chrysippe, qui trouvait singulier qu'on ne mangeât pas des cadavres, qui approuvait la communauté des femmes comme Lycurgue permettait aux vieillards de prêter la leur ; de Chrysippe, qui ordonnait qu'on choisît des nourrices savantes, excellente idée qu'une de nos dames a conçue elle-même, en conversant avec un *penseur*, et qu'elle a mise supérieurement en œuvre ; car elle s'est abonnée au Lycée quelques semaines avant d'accoucher, et elle donne à présent le sein à son enfant au milieu des lectures *priées* qu'on fait chez elle? Les amis de l'humanité ouvriront bientôt une souscription pour un bureau de nourrices savantes, nos dames savantes n'ayant que fort peu de lait et pas un instant de loisir.

A tant d'impertinences, qui forment le fond de nos bibliothèques, et qu'on nous pardonnera de n'indiquer que de loin et si rapidement, ajouterons-nous celles du ténébreux Plotin, presqu'aussi inintelli-

gibles que nos *Interprétations de la Nature* et notre *Ordre essentiel*, etc. et qui crut qu'il n'était pas de la dignité d'un philosophe de recevoir un lavement; celles du médecin Paracelse, qui mourut dans la vigueur de l'âge, pour n'avoir pu se décider bien positivement sur le terme précis auquel il lui convenait de prolonger sa vie au moyen de son élixir dont l'effet infaillible eût été, selon lui, de le faire vivre autant qu'il aurait voulu, même pendant plusieurs siècles, etc., etc., etc.?

Toutes ces diverses opinions, où des yeux fascinés ne voient que des extravagances, étaient l'ébauche d'une philosophie que la nature, qui essayait alors sa *vertu plastique*, devait achever pour notre bonheur et pour notre gloire incomparables.

CHAPITRE XII.

Supériorité des modernes.

Ces atomes, qui se donnent volontairement des airs penchés, ont-ils, quoique très-ingénieux, la millième partie de la sagacité et de l'adresse que doivent avoir les molécules organiques moulées dans chaque membre des père et mère, qui vont chacune à sa place, et sans confusion, composer les membres de l'enfant, de manière que les molécules moulées en portion de grand nez, se donnent un rendez-vous pour former une portion de petit nez, leur moule répondant à-la-fois aux deux mesures? Si ces molécules n'étaient pleines de génie, elles ne se tireraient jamais d'affaire; il en résulterait d'éternelles cacophonies; elles auraient beaucoup plus de peine à s'arranger ainsi à tâtons, que le philo-

sophe n'en eut à inventer son systême. Aussi les atomes inclinés, vivans ou sensibles, font-ils un sot personnage auprès des monades jetées au moule.

L'*époque* et l'*acatalepsie* se bornaient à certaines formules de raisonnement captieuses et particulières à ceux qui philosophaient ainsi. Dire, *je ne suis pas convaincu, je n'entends pas, j'ignore*, ce n'était point dire : *il n'y a rien, telle chose n'a jamais existé.* Nos modernes sont assurés de tout, comprennent tout, savent tout ; il ne s'agit avec eux que d'encyclopédie. Ils affirment pour prouver, nient pour réfuter ; leurs assertions ont l'infaillibilité des oracles ; leur persiflage est un glaive, un foudre : nous n'avons plus qu'à les adorer. Ce sont bien d'autres hommes que les raisonneurs de l'antiquité.

Que Dieu soit rond ou quadrangulaire, qu'il respire ou non, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il ne récompense ni ne

punisse. Or, cette alternative est l'écueil, l'épouvantail de la philosophie sensuelle. Nos sages ont pris leur parti. Démontrez tant qu'il vous plaira, ils ne croient qu'au hasard, à ses chances qui amènent tout moyennant plus ou moins de zéros; à la nature avec laquelle on fait ce qu'on veut, à l'organisation dont on fait ce qu'on peut. La différence essentielle qu'ils ont enfin découverte entre un *penseur* et un cheval, c'est que le *penseur* a cinq doigts à chaque main et se coupe les ongles, au lieu que le cheval n'a que des sabots qui l'empêchent d'être philosophe (1). Mais revenons à la métaphysique et à la morale qu'on a trouvé le secret d'enrichir de toutes leurs pertes: ce paradoxe est la *silique* d'une vérité du premier ordre; car on ne pense tant et si bien, que dans la louable intention de se mieux conduire.

---

(1) L'ouvrage intitulé: *de l'Esprit*.

Diagoras l'athée fit un ouvrage intitulé: *Discours qui renversent les tours*, ou *qui précipitent du haut des tours*; son titre annonçait d'avance le dessein de décoïffer Cybèle, la mère des dieux; mais il ne composa pas, comme tel de nos auteurs, une suite non interrompue de ces petites brochures de poche que chaque jour voit éclore par milliers, qui harcèlent le bon sens et la piété dans presque tous les momens de la vie et dans tous les coins d'une ville; qui répandent le sarcasme et la dérision sur les objets jadis les plus sacrés, et qu'on lit aujourd'hui jusqu'autour du poïle des antichambres : tant le génie bienfaisant et ricaneur se proportionne à la capacité de tout le monde! Un Diagoras n'eut vraisemblablement que peu de disciples; tout *pense* à présent, même la livrée.

Si quelques anciens ont préféré la communauté des femmes au mariage, nos moralistes à la mode ne sont nullement en

reste avec eux à cet égard, quoiqu'ils soient conduits par des maximes et des vues différentes. Ceux-ci détruisent tout sans scrupule, relâchent ou rompent tous les nœuds, flattent tous les goûts, toutes les fantaisies; font de l'adultère la ressource du célibat philosophique; ne voient dans les liens du sang que des relations de besoin qui n'excluent moralement aucune espèce de volupté possible; et s'ils laissent encore subsister une distinction entre crime et vertu, ils n'en jugent que par l'intérêt personnel, règle flexible, maniable, commode, qui dispense de consulter des lois, des devoirs, ou des casuistes.

Cratès se livrait en cynique, sous les yeux des Athéniens, aux transports d'amour que lui inspirait sa femme; nos *élégans* rougiraient de se montrer en public avec la leur: ne serait-ce point deux conséquences du même principe, du mépris de ce que nos aïeux appelaient les mœurs?

et pour un Cratès que l'histoire cite, combien de maris ne citerions-nous pas! ou plutôt, convenons que ceux qui ont le front de témoigner de la tendresse à leur femme dans la société, sont très-rares, et que nos *merveilleux* en font bonne et prompte justice.

Lycurgue, en mettant sur le compte du législateur l'impertinence civile dont ce génie entrevoyait la nécessité, voulut que les jeunes filles portassent une robe assez fendue pour qu'on leur vît la cuisse, et que tout vieillard prêtât sa femme. A Sparte la loi prévenait les inclinations; chez nous les inclinations transgressent les lois. Nous lorgnons des actrices qui jouent des pantomimes en beau et fin caleçon bien tendu, de couleur de chair; des danseuses dont le jupon court s'élève en tournoyant presqu'au niveau des hanches; des dames décentes qui étalent leur gorge à la toilette ou dans un cercle, et qui montrent un peu

plus qu'une jarretière, en escaladant lestement à la hauteur d'un wiski; nos vieillards n'ont que faire de prêter ce qu'on a depuis si long-tems en se moquant d'eux; et nos estampes, nos peintures de boudoirs, nos conversations, nos lectures et nos têtes-à-têtes nous blasent si bien, que les nudités ne sont plus dangereuses.

Quelle distance n'y a-t-il point des cyniques anciens aux nôtres? toute celle qui se trouve entre le mot *chien* et le mot *roué*. En effet, les marches du *Stoa* n'étaient pas celles d'un temple; et la savante Hipparchia ne mêlait à ses plaisirs ni l'adultère ni le sacrilége. Les vers, la prose, les gravures de nos modernes, enseignent publiquement l'un et l'autre, et portent même les derniers excès de la débauche jusqu'au pied des autels. Pour ce qui est du respect humain, de la décence politique, des prostituées sans nombre circulent ou se tiennent en embuscade dans toutes les rues de

nos grandes villes, y sollicitent tout haut, y provoquent la lubricité des passans sous les fenêtres du bourgeois qui rançonne ces nymphes, et dont la fille sera plutôt instruite que nubile.

Ces anciens qui fréquentaient, qui estimaient si philosophiquement les courtisannes, car il faut être juste, conçurent-ils jamais le projet d'en instituer, d'en fonder des séminaires? imaginèrent-ils un *pornographe* et des *parthénions*, des maisons, des communautés de prostitution, à des prix fixes et raisonnables, où les femmes publiques rempliraient avec honneur les devoirs de leur état, formeraient des élèves, admettraient parmi elles, pour une ou plusieurs séances, la femme honnête qui voudrait concourir au bien public en gardant l'anonyme, et qui, à la fin de leur glorieuse carrière, pourraient compter sur une retraite digne des services qu'elles auraient rendus à la nation? Un si beau projet ne

devait éclore que dans le siècle des lumières.

En parcourant les annales de l'impertinence, en recherchant soigneusement quel fut le sort qu'elle éprouva d'âge en âge, de contrée en contrée, nous verrions partout un vigoureux sauvageon, qui pousse des jets, de folles tiges que la pédagogie mutile; à qui les soins de l'ancienne philosophie font produire des bourgeons de la plus riante espérance qu'un essaim de préjugés dévore, et qui, destiné à ne prospérer que dans les serres chaudes de la philosophie moderne, s'y enorgueillit de rameaux superbes chargés de feuilles, de fleurs et de fruits.



CHAPITRE XIII.

Hommes et peuples.

QU'ON ne croie pas que la qualité ou la faculté intellectuelle et morale, qui est le sujet de cet éloge, n'ait été de tout tems que le partage obscur de quelques individus clair-semés sur le globe et *dans la durée ;* qu'elle doive son origine à une innovation, à un changement artificiel des habitudes originelles de l'espèce humaine, en qui ce ne serait plus dès-lors qu'une disposition factice et acquise. Point du tout. L'homme apporte en naissant les plus heureuses inclinations naturelles pour l'impertinence, une prédilection marquée et presque innée pour la non-appartenance, les non-convenances et la confusion des rapports, soit logiques, soit moraux. Des

familles, des sectes, des peuplades, des villes, des empires en sont susceptibles, à leur manière, autant que tel ou tel particulier; et s'ils n'en ont saisi que certains côtés, s'ils n'y ont pas atteint cet ensemble qui peut seul en exclure la barbarie, il ne faut s'en prendre qu'aux circonstances où ils étaient, qu'à ces obstacles que tout ce qui est bon, vrai, beau, sage, devait éprouver jusqu'à l'avénement du génie philosophique.

Nous avons assez cité l'Egypte et la Grèce, les deux berceaux de la sagesse, berceaux où elle ne fit que bégayer, puisqu'il est prouvé qu'elle n'a véritablement parlé que parmi nous et depuis que nous l'avons tirée des langes d'une si longue enfance. On connaît de réputation Babylone, Sybaris, etc. Rome fut si souvent louée, que ce n'est guère la peine d'y revenir. Tarquin s'y fit un nom; mais on ne raffolait pas encore des *roués;* et Lucrèce, en

se tuant, prouva que les dames concouraient alors de fort mauvaise grace aux progrès de la civilisation.

La façon dont Rome traita toutes les nations, les vaincre, les soumettre pour s'agrandir au point de devoir s'écrouler, se dissoudre sous son propre poids, *nec se Roma ferens;* voilà, sans contredit, une héroïque impertinence de peuple. S. P. Q. R., tel fut le chiffre respecté du plus grand impertinent collectif qu'ait vu le monde étonné. Un géant nerveux au large estomac, vole, brise, saccage, engloutit, jusqu'à ce qu'il en crève surchargé d'humeurs viciées; c'est, en peu de mots, l'histoire de la république; et quelques empereurs, Tibère, Caligula, Néron, Vitellius, Héliogabale, renchérirent depuis, pour leur personne et pour leur cour, sur tout ce qu'avait promis Rome par une conduite si raisonnable et si honnête.

Mais tous ces grands phénomènes, si

parfaits en eux-mêmes, ne pouvaient exister que seuls, ne formaient que des masses isolées; et le sublime de l'impertinence sociale, du savoir-vivre d'à-présent, est de se mesurer aux moyens de chaque individu, pour se communiquer sans effort et de proche en proche à toutes les classes. Ne comptons donc ici ni les entreprises ni les jouissances, les voluptés et la gloire, qui demandaient une puissance absolue, ou les dépouilles de tout le monde connu; ni les guerres commencées par caprice, et soutenues par entêtement, quoiqu'elles offrent à l'œil observateur l'élément radical de nos intrigues domestiques et de coterie; quoique le fer et le libelle, le meurtre et la calomnie, le pillage et nos *jeux d'enfer*, les escarmouches et le persiflage, cet ancien droit des gens, et nos charmantes *noirceurs*, aient de singulières analogies.

Restreignons-nous, pour le moment, aux non-appartenances, aux non-conve-

nances, à ce mépris de tout rapport, que les peuples comme les individus, les doctes et les ignorans affectèrent toujours si volontiers, non-seulement dans leur conduite, mais aussi dans leurs spéculations vides, dans leurs théories creuses, qui n'ont aucune affinité avec leurs besoins moraux ou physiques. Plus cette sorte d'impertinence tiendra par ses racines à l'origine des sociétés, plus les effets en seront gratuits, plus nous aurons de motifs de la croire naturelle et universelle, quelqu'imparfaite qu'elle soit lorsque le génie ne l'a pas encore cultivée. S'il en est par-tout de cette espèce, concluons que celles qui ont pour base l'intérêt et l'orgueil, pour stimulans tous les genres de cupidité, auront pullulé par-tout en abondance, jusqu'à ce qu'enfin la philosophie sensuelle, en ayant mitigé la rudesse primitive, en n'en prenant que l'esprit, le baume, le parfum, en

ait fait de nos jours et dans nos capitales, l'art, le mérite et le bonheur suprême de la vie, les trois dons inestimables d'oser tout, de railler de tout et d'abuser de tout.



CHAPITRE XIV.

Docteurs Japonais.

De tous tems, en tous lieux, les hommes se sont beaucoup moins soucié de bien savoir ce qu'ils devaient faire, que de deviner comment avait été créé et peuplé le monde. On retrouve sous tous les climats notre ingénieuse manie de *métaphysiquer* physiquement, au lieu d'examiner ce qui nous est le plus indispensable; cette manie d'expliquer au lieu d'entendre, de savoir avant d'étudier, et de savoir ainsi pour raconter, pour babiller, et non pour se mieux connaître. Il était difficile, peut-être impossible, de donner à la science humaine une direction qui bouleversât un plus grand nombre de rapports, et qui menât, par conséquent, plus sûrement à

de nombreuses et fécondes impertinences. Si nos *penseurs* modernes étaient les premiers des hommes, ils ne débuteraient pas plus philosophiquement.

Les Sintoïstes, docteurs japonais, expliquent ainsi l'origine du monde d'après le *Sinto* ou Kamisnitzi, première tradition du pays : « Au commencement de l'ouver-
» ture de toutes choses, disent-ils avec la
» gravité requise, un chaos était flottant
» comme les poissons qui nagent dans l'eau
» pour leur plaisir. De ce chaos sortit une
» chose faite comme une épine, qui pou-
» vait se mouvoir et se transformer. Cela
» devint un esprit qui s'appelle *Kunitoko-*
» *datsno-Mikotto* (1). » *Mikotto* signifie vraisemblablement *esprit*. Les Japonais se

(1) *The History of Japan, London, in-fol.* 1727. Traduction faite sur le manuscrit allemand d'*Engelbertus Kœmpfer*, par M. G. *Scheuchzer*.

croient issus de ces esprits devenus corporels ou revêtus de corps par gradation.

Isanagi-no-Mikotto, le septième des esprits purs, et sa chaste compagne, esprit pur aussi, mais du genre féminin, nommée *Isanami-no-Mikotto*, virent un jour l'oiseau *Isitataki* s'accouplant avec sa femelle: quel spectacle pour des *Mikotto* qui, jusque-là, soit innocence, soit maladresse, ne s'étaient sans doute multipliés que de bouture ou par étranglement à la manière des polypes! De l'expérience métaphysique, qu'à l'exemple des deux *Isitataki* les deux esprits tentèrent en cédant à un mouvement fort louable, et qui montrait peu d'opiniâtreté dans les anciens usages, de cette expérience hasardée naquirent des demi-*Mikotto*, qui donnèrent naissance à la dynastie qui règne sur le Japon.

Cette explication, où l'on voit si clairement *le comment* de chaque chose, *comme les poissons*, *comme une épine*, *comme un*

oiseau, joint à son exactitude descriptive le ton d'assurance et d'affirmation qui fait, en grande partie, la force des preuves de la philosophie à la mode.

Si les *Sintoïstes* vivaient parmi nous, s'ils avaient des pensions, des titres littéraires, quelques journaux à leurs ordres, il y aurait du bon, du lumineux dans leur doctrine; sur-tout s'ils parvenaient à capter les suffrages du sexe enchanteur formé pour consoler, diriger, éclairer, illustrer, et couronner l'autre; les suffrages de nos savantes protectrices, arbitres de tout, et à qui les docteurs et les oiseaux n'ont plus rien à enseigner. Mais les Iroquois, on ne s'en douterait pas, sont plus mûrs au génie que les Japonais.



CHAPITRE XV.

Docteurs Iroquois.

VOICI ce que les Iroquois racontent aux curieux sur l'origine de la terre et sur leur origine. Nous sommes forcés de convenir que leur systême n'est pas si iroquois, ou que d'autres qu'on vante pourraient bien l'être tout autant. Au reste, en nous accrochant ici à de la cosmogonie, nous tâchons de prendre notre sujet à la source et dans toute son étendue : le lecteur descendra, s'il veut, de cette hauteur de pensées, au détail de ce qui l'entoure journellement; il y parviendra sans accident, suivant les meilleurs renseignemens philosophiques, en glissant le long de cette chaîne d'or ou de diamant qui tient au trône de la nature, unit tous les

êtres, entoure l'espace et touche par l'autre extrémité au fond de l'abîme. . . . . . . Revenons aux Iroquois de l'Amérique.

« Dans le commencement, il y avait, » disent-ils aussi sérieusement qu'on nous » parle aujourd'hui de choc de comète, » de disque ébréché, de fragmens de globe » élancés dans l'éther, arrondis on ne sait » comment, et auxquels il faut ni plus » ni moins de tant de milliers de siècles » pour se refroidir et pour passer de l'état » de vitrification à l'état de planète végé- » tante et habitée. . . . Aux Iroquois dont » nous voulions parler.

« Dans le commencement, disent-ils, » il y avait six hommes. » Ce fait n'est pas plus difficile à croire que l'éternité de la matière : d'ailleurs, les peuples du Pérou et du Brésil sont tous d'accord sur le nombre de six. D'où étaient venus les hommes du commencement, c'est ce que tous avouent qu'ils ignorent. Ils montrent

en cela leur peu de philosophie; car un philosophe, fût-il iroquois, ne doit rien ignorer. Mais voici de quoi compenser cette ignorance.

« Il n'y avait point encore de terre; » ces six hommes erraient au gré des » vents. » Probablement ces patriarches ballons avaient beaucoup de gaz dans la tête; c'est ainsi que les découvertes modernes portent la lumière jusque dans les systêmes des Iroquois. Leurs six hommes, n'ayant pas de femmes, previrent bien que leur race périrait avec eux, s'ils n'y mettaient ordre; ces célibataires raisonnaient solidement, quoique toujours en l'air, comme les nôtres; et l'on verra bientôt qu'ils s'occupèrent de séduction, ce qui complète la ressemblance.

Enfin, ils apprirent, on ne dit pas où, qu'il existait une femme dans le ciel. Décidés à tenter l'aventure par députation, ils tinrent conseil, une espèce de *club* vo-

lant, et il fut résolu, par une motion unanime, que le plus beau et le plus spirituel d'entr'eux, nommé *Hagouaho*, c'est-à-dire *loup* (on n'avait encore pu imaginer le mot euphonique de *roué*), se transporterait auprès de la belle. Ignorant qu'il fallait jeter du lest pour monter, et perdre du gaz pour descendre, l'aréonaute aurait été fort embarrassé, si les oiseaux, de concert, ne l'avaient élevé jusque-là, en lui faisant de leurs corps rapprochés un bon lit de repos et de voyage.

Quand *Hagouaho* fut arrivé, il attendit à l'ombre, au pied d'un arbre, que la jeune personne sortît, à son ordinaire, pour aller remplir sa cruche à une fontaine voisinè du lieu où il s'était arrêté. Elle ne manqua pas d'y venir; n'eût-elle eu aucun besoin d'eau, elle y serait venue, tant le hasard se complaît à faciliter certaines rencontres; on est d'ailleurs bien aise de voir de près un lit d'oiseaux. *Hagouaho* lia fort civilement

une engageante conversation avec cette beauté céleste, et il lui fit...... oserons-nous l'écrire? nos dames vont en être révoltées; il lui fit un présent de graisse d'ours. C'était de la pommade? Eh! point du tout; une sorte de bonbon iroquois, que les jeunes femmes du ciel aimaient éperdûment, et dont les hommes volans avaient toujours une bonbonnière toute pleine, avant qu'il y eût ni ours, ni forêts, ni terre; ce qu'il y a de bien sûr, dans l'histoire, c'est que la friande en goûta.

« Femme curieuse, qui aime à causer » et qui reçoit des présens, ne dispute pas » long-tems la victoire, » observe à ce sujet un auteur impartial, un savant jésuite qui s'est proposé de nous montrer toutes nos vérités à travers les coutumes et les opinions des sauvages (1). Cette

(1) *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers tems*, par le R. P. *Lafitau*, *in-4º.*, tome I.

causeuse fut faible dans le ciel même, et se laissa séduire, ce qui fâcha tellement le maître ou le seigneur de l'endroit, qu'il la précipita du haut en bas; mais elle tomba sur le dos d'une tortue. Quelques poissons puisèrent de l'argile au fond des eaux qui coulaient sur rien ou dans l'air, puisque la terre n'existait pas encore; et ils formèrent *ainsi* une île qui s'accrut peu à peu: cette île où la femme de *Loup* eut des enfans qui se battirent et en firent qui déraisonnèrent, devint la terre que nous voyons et que nous habitons aujourd'hui.



CHAPITRE XVI.

Il y en a bien d'autres.

C'EST incontestablement ici le cas, ou jamais il ne se présentera, de s'écrier : quelle impertinente histoire!

Quelle non-appartenance d'un effet à sa cause! quelle non-convenance de chaque partie à toutes, de toutes à chacune! quelle incohérence de notions vagues et superficielles! quel chaos! quel oubli de tous les rapports! Reconnaissons avec franchise que l'instinct des hordes sauvages est l'intéressant prélude du génie philosophique. Elles ont, pour user de l'heureuse expression de l'un de nos plus profonds *penseurs*, un *sentiment obtus* de ce que les peuples policés et mûrs auront, éprouveront, croiront, seront, admireront au grand jour des lumières,

Tant d'assertions hardies, dépourvues de raisons suffisantes, cette conviction sur parole, ces explications de l'impossible, le célibat de ces six hommes aux têtes-ballons, leur légèreté, leur mobilité, leur vie errante ; ce *roué*, ce *loup-homme*, cet *Hagouaho*, dont le nom est si bien prononcé par l'animal auquel on compara jadis les cyniques ; ce petit-maître qui railla, sans doute avec tout l'esprit possible, la belle du jardin, sur le ton de réserve, sur les airs de pudeur qu'elle dut se donner d'abord, et sur son ridicule dévouement au vieux propriétaire ; ce présent de graisse d'ours, le doux tiré de l'atroce, énigme morale, don figuratif, digne d'exercer la pénétration de nos Œdipe ; cette curieuse si promptement éprise d'un beau parleur qui avait vu le monde, ce premier père des *élégans*, qui vont depuis soufflant par-tout les femmes d'autrui ; cette tortue devenue la console de la terre, pour avoir

rendu service à une coquette qui, sans son secours, suivrait encore la même ligne dans l'immensité; ces poissons fretillans, si galamment officieux (1), qui s'empressent à l'envi de former, en barbotant dans la fange, un établissement à la beauté perfide, à une femme perdue..... ce tissu allégorique de paradoxes iroquois ne nous offre-t-il pas les premiers linéamens, les traits naissans mais caractérisés de nos usages actuels, de nos mœurs civilisées, de nos opinions flottantes et bizarres, des impertinences modernes, en un mot, du savoir-vivre par excellence?...........

(*Il y a ici dans le manuscrit une page entièrement effacée.*)

---

(1) Peut-être de l'espèce de ceux que Pline appelle *Scomber*, *Scombri*, fort communs et fort estimés dans nos parages. On n'entendra bien ceci qu'à l'aide d'un dictionnaire latin et français.

CHAPITRE XVII.

Universalité des bons principes.

Les esprits hargneux, qui s'obstineront à ne voir dans ces origines et explications japonaises et iroquoises, comme dans beaucoup d'autres, que de l'absurdité, de la démence, car il est des gens à qui les injures ne coûtent rien et qui croient faire parade de supériorité de jugement en les prodiguant, sont invités à comparer ce qu'ils censurent si indiscrètement, à la théogonie d'Hésiode, au chaos d'Ovide, à l'eau mère de tout, au feu père de tout dans le systême de tel rêve-creux de l'antiquité; à la mythologie ou *mykottologie* des Grecs adoptée par les Romains, depuis Cybèle ou la Terre, jusqu'à Cerbère que son immortalité place au rang des dieux.

Qu'ils comparent cette manière de peupler le monde, au larcin d'un Prométhée qui dérobe le feu du ciel, et qui en brûle le toupet de son homme pétri de boue, afin de lui donner une ame; à l'expédient de Deucalion et de Pyrrha qui font des hommes en ramassant des pierres et en se les jetant par-dessus l'épaule, moyen aussi immanquable de population que les tableaux et les zéros des adeptes de *la science économique;* aux androgynes d'un ancien philosophe; aux hommes-plantes, poissons, quadrupèdes, singes ou machines de nos *penseurs*.

En quoi la tortue des Iroquois serait-elle plus absurde que l'Atlas, qui porte les cieux et tous les mondes sur ses épaules? Des *Mikotto* successivement revêtus de couches plus fortes de cet élément matériel qui tend à devenir un corps humain, ne sont-ils pas aussi plausibles qu'un Jupiter métamorphosé en cygne ou en taureau,

qu'une Junon aux yeux de bœuf, qu'une Vénus qui naît comme une huître, etc.? Des hommes volans sont-ils plus étonnans que des cyclopes, des centaures, des satyres aux pieds de bouc; que des peuples acéphales ou sans tête, cynocéphales ou à tête de chien, sciopodes, ou n'ayant qu'une seule jambe, etc.? tels qu'en supposent Pline, Solin, Pomponius Mela, etc.

En écartant toute prévention, en domptant toute mauvaise humeur, on ne peut disconvenir qu'ici et là ce ne soient également les jeux de l'enfance du génie, qui n'a atteint que de nos jours, mais presque tout à-la-fois, sa puberté, sa virilité, sa maturité. S'il continue d'aller ce train, il arrivera bientôt à la caducité: tant pis pour nos enfans. Aussi n'en faisons-nous que le moins que nous pouvons. Au cas qu'ils doivent renoncer à inventer et à perfectionner, puissent-ils avoir la capacité de nous admirer et de jouir de nos décou-

vertes! il y a grande apparence qu'ils s'en tiendront là.

Qu'imaginer, en effet, après les molécules intelligentes et moulées, et le noyau de verre qui se refroidit, se couvre d'eau, de terre, d'herbes, d'arbres, d'animaux et de *penseurs ;* après la panacée impalpable et invisible qui guérit tant de maux incurables ; après le magnétisme animal ; après tout ce que nous apprennent nos somnambules si ignorans lorsqu'ils veillent ; après le moyen si utile de mettre une personne magnétisée *en rapport* avec un somnambule ; après le secret si constamment secret, de découvrir des flottes ennemies à deux cent cinquante lieues ; après les démonstrations et les raisons physiques de la faculté qu'ont certains yeux de voir ou des trésors ou des courans d'eau à travers plusieurs toises de terre ; après l'art si précieux de neutraliser les fosses d'aisance avec quelques gouttes ou quelques ton-

neaux de vinaigre; après les sabots élastiques pour marcher sur l'eau, etc.? Mais revenons à notre sujet; c'est comme un océan de vérités, où, des sommets nébuleux de la philosophie, se rendent, par mille détours, tous les fleuves de la pensée.

Sans parcourir toutes les diverses parties du monde connu, en notant les impertinences informes qui attestent le penchant inné de l'humanité vers ce degré de civilisation et de sagesse pratique où commence à poindre ce que nous nommons l'impertinence parfaite; sans rappeler ici tant d'opinions accréditées, de coutumes perpétuées, tant d'actions momentanées qui dérivent du même principe; les nez aplatis exprès pour qu'ils soient plus beaux; les dents peintes en noir, les ongles peints en jaune, les joues et le front tatoués par un raffinement de bonne grace; les têtes pétries en pointe ou en cube, les oreilles allongées, percées d'un trou

à

à passer le bras, ou festonnées par esprit national ou par coquetterie; les anneaux, les petits bâtons ou les paquets de plumes enfilés dans l'entre-deux des narines, par vanité; les anneaux plus lourds que les bonzes et les fakirs s'attachent ailleurs qu'au bout du nez, par dévotion; l'incroyable régime et les habitudes si surprenantes de quelques talapoins; l'opération que doit subir un Hottentot qui veut se marier; la palatine de boyaux de bœuf qu'il porte jusqu'à ce qu'elle tombe en lambeaux, lorsqu'il a eu l'honneur d'être celui sur qui s'est reposé un hanneton, etc.; on se persuade aisément que l'inconséquence raisonnée fut toujours, et en tout lieu, ce qui distingua l'homme de la brute, et la même inconséquence perfectionnée, ce qui distingue le philosophe moderne du commun des hommes.

L'indépendance des idées est aussi naturelle que l'indépendance des volontés,

Pourquoi mes idées s'enchaîneraient-elles l'une à l'autre comme des forçats qu'on mène aux galères? chacune en particulier ne pourra-t-elle déployer toute son activité, toute son énergie sans en tenir l'ordre, sans en recevoir la mesure de telle autre qui n'est pas plus qu'elle? ne seront-elles pas plus libres et plus fortes, si aucune loi despotique ne les condamne à se traîner servilement sur la même ligne, si leur plus grand nombre est dispensé de l'humiliant, de l'avilissant devoir de n'avancer qu'autant et aussi peu que celle dont on veut n'en faire que des conséquences? Toute espèce d'esclavage ne produisit jamais que du mal: dans le cœur, il tue la vertu; dans la tête, il tue le génie.

C'est l'émancipation des idées, des volontés et des passions, qui constitue essentiellement la philosophie d'aujourd'hui, cette philosophie sublime, qui dit tout, juge de tout, ne respecte et ne ménage

rien; attaque les vieilles maximes, sape, confond, pulvérise tout ce qui la retarde ou la gêne; brise le double joug de la logique et de la conscience; avec cet air impératif qui ne sied bien qu'à la fille du génie, à sa fille chérie, née toute grande, qui ne connut pas comme lui le bégaiement, les vagissemens et les infirmités d'une longue enfance; fille toute sage, que son discernement exquis a portée à rechercher, à protéger, à naturaliser dans la bonne compagnie, à prôner, illustrer, adopter, s'associer l'impertinence, la plus digne et la plus reconnaissante de ses favorites. Mais livrons-nous un peu moins à notre enthousiasme, quelque raisonnable et philosophique qu'il soit, et tâchons de nous exprimer sans figure.

CHAPITRE XVIII.

Causes actuelles.

Il suffira de se rendre compte des causes de l'impertinence proprement dite et prise dans la seule acception raisonnable, de celle enfin qui est le savoir-vivre des gens *du bon ton*, pour apprécier avec quelque justesse les nations et les individus qui en reçurent et en conservèrent les semences, chez qui quelques grains en germèrent; semences que nous avons vu lever si prodigieusement et tout-à-coup sous le fumier fécondant de notre morale moderne.

Les sources bien connues de l'une des qualités dominantes de nos *agréables du haut genre*, serviront à juger sainement de la nature, de l'étendue, de la force, et de la plupart des effets de cette qualité. Celles de l'impertinence sont:

Le manque absolu d'attention.

L'ignorance volontaire.

L'extrême et continuelle mobilité.

L'acrimonie des sucs nerveux.

La débilité des fibres, leur atonie habituelle.

Leurs irritations, crispations, et déterminations accidentelles.

Les distractions perpétuelles.

Le cercle d'occupations qui renferme une journée, un mois, une année, toute la vie.

Le besoin irrésistible et subjuguant de faire de l'esprit.

Les lectures morcelées, fugitives, et les ouvrages qu'on lit.

L'empire des dames et les facilités qu'elles mettent à présent dans l'exercice de cet empire, si différent de ce qu'il était jadis.

La promptitude avec laquelle tel mot, ou même tel concours fortuit de syllabes insignifiantes, réveille dans toutes les têtes.

des idées ridicules ou lascives, dont l'esprit toujours affamé, quoique toujours dégoûté, le cœur vide et criblé rêvent qu'ils se repaissent.

La manie générale de paraître plus riche qu'on n'est.

Et l'ennui, ce premier mobile et ce dernier résultat de presque tout maintenant.

Examinons, à vue de génie et toujours en petits chapitres, ces causes du plus heureux effet, du plus intéressant phénomène dans l'ordre social, que jamais les annales du monde aient eu à transmettre aux siècles émerveillés, si notre mérite et notre amabilité, notre futilité *pensée* et nos charmantes *roueries* parviennent jamais à ces pauvres siècles futurs qui ne peuvent guère, à vrai dire, que s'abîmer, s'anéantir dans les torrens de gloire qui couvrent et submergent celui-ci.

CHAPITRE XIX.

Inutilité de l'attention.

De l'attention! qui en a? qui peut en avoir aujourd'hui? quelque provincial, quelque vieillard, quelque original, quelque *espèce;* un Allemand, un Suisse, un Anglais; et encore ceux qui voyagent, n'ont-ils communément besoin que de cinq ou six mois pour se corriger, se refondre, se former. Croit-on que ce soient des câbles que les fibres du cerveau d'un homme ou d'une femme *comme il faut?* D'ailleurs, l'attention exige une dépense, une prodigalité d'esprits vitaux qui nous sont si nécessaires à tant d'autres usages, vraiment que pour réfléchir, pour méditer, l'estomac d'une autruche ne suffirait pas à la fabrication, à la consommation d'esprits à laquelle on devrait se condamner,

si l'on voulait en destiner étourdiment une si énorme quantité à la tête seule. Et le reste donc? Nous courons au plus pressé. Des êtres, qui n'auraient pour tout organe qu'un cerveau, n'ayant pas de plus douce jouissance que la méditation, réfléchiraient sans cesse, et seraient dans leur classe aussi sages que nous qui avons mieux à faire.

Nous nous qualifions de *penseurs;* tout est *pensé* actuellement, depuis l'histoire jusqu'au madrigal, depuis les articles de certain journal jusqu'aux enseignes de quelques boutiques. Qu'on ne croie pas que nous démentions par-là ce qu'on vient de dire de l'extrême difficulté, de la rareté et de l'inutilité de l'attention. Lisez, écoutez, et vous serez bientôt convaincu par vous-même que rien n'est moins contradictoire que ces deux propositions: nous sommes en tout de profonds et de lumineux *penseurs,* et nous ne pouvons ni ne voulons réfléchir le moins du monde, ni

à nos lectures, ni à ce que nous écrivons, ni à notre conduite : nous parlons ici au général.

L'opposition apparente qui se trouve entre ces deux vérités, cessera pour le lecteur dès qu'il saura que nous possédons l'art singulier de *penser* en cinq minutes, autant et même infiniment plus qu'on ne *pensait* autrefois dans toute une année. Un homme leste, ingambe et libre, va bien autrement que celui qui marche avec des fers aux pieds. Notre air de frivolité peut faire une sorte d'illusion à l'égard de la profondeur et de la solidité de nos *pensées* ; mais au fond, un beau vernis n'affaiblit nullement ce qui est solide ; un papillon parcourt une maison, une montagne du haut en bas, sans le moindre effort. Nos admirateurs nous rendent justice.

Ce secret de *penser* vîte (qui n'en est presque plus un, tant notre exemple le communique) tient à des procédés fort

simples, et qu'une figure expliquerait à ravir, moyennant seulement sept ou huit pages d'algèbre. Tàchons cependant d'être intelligibles pour les personnes qui n'en sont pas venues à aimer l'algèbre, pour celles que ce mot effarouche, qui ne conçoivent point encore combien la géométrie, les mathématiques et les calculs, ou les figures algébriques ont répandu de bon goût dans les ouvrages de littérature et dans les conversations de l'*excellente compagnie*.

Supposez une surface plane, couverte de divers objets. Les rayons qui partent de tous les points visibles de ces divers objets, forment plusieurs pyramides de lumière, une infinité de petites qui en composent un moindre nombre de plus grandes. Il est indubitable que plus vous vous éleverez, plus vous verrez d'objets. Eh bien! nous avons tout uniquement guindé l'instrument observateur, mesureur et raisonneur au

bout de la plus haute pyramide, au haut de celle dont la base est égale à la base de toutes les autres; notre œil, ou même la glande pinéale, en occupe la pointe; car il serait superflu de prouver qu'il s'agit autant de lumière intellectuelle que de rayons physiques. Voilà tout le mystère.

Vous comprenez que si nous sommes incapables d'attention, l'heureuse position que nous savons nous donner nous en dispense. Que voulions-nous? Voir, bien voir; nous voyons tout du premier regard, nous voyons on ne peut pas mieux. Aussi la célérité de nos conceptions désoriente, impatiente, culbute le timide sens-commun, qui se traîne, avec son microscope, de difficultés en difficultés. Le génie est l'esprit en *Wiski;* il éclabousse, il estropie d'humbles piétons; mais son horizon s'agrandit, il voit de loin et il arrive, à moins qu'il ne verse. En tout cela, de quoi pourrait servir l'attention?

CHAPITRE XX.

Ignorance volontaire.

On entend ici par ignorance volontaire, le don d'écarter de ses études, de son instruction, ce que les sciences, les arts ou l'histoire des sciences et des arts eurent toujours de fatigant, de rebutant, de pénible, d'ennuyeux, de minutieux, de pédanterie; de n'en prendre que la fleur, le duvet, les étamines, le parfum, quelques mots sonores qu'on se réserve encore la faculté très-commode, le droit très-légitime assurément, puisqu'on se les approprie, d'appliquer à sa guise, même en les défigurant, soit par écrit, soit dans le discours.

La dame savante qui demandait dernièrement à un jeune lieutenant de vaisseau, où il avait fait son cours d'*hydrophobie*, n'avait

n'avait-elle pas mis dans ce mot tout ce qu'elle savait d'*hydrographie?* Le beau marquis, si renommé pour ses grandes vues de législation, et qui réfute si victorieusement, au dire de sa coterie, Montesquieu, Mably, tant d'autres; n'a-t-il pas montré, sans affectation et sans jactance, toute son érudition de législateur, en répondant à la docte comtesse qui lui demandait ce que c'était que la loi des douze Tables: « Madame, c'était une loi somp-
» tuaire assez sottement promulguée à
» Rome, à l'instigation de quelque ennemi
» de Lucullus et d'Apicius dont les festins
» coûtaient des sommes immenses. » Ce grave politique, si bien instruit des intérêts de tous les peuples, qui annonçait sérieusement dès le mois de septembre que les Turcs allaient déployer l'*oriflamme de Mahomet*, n'a-t-il pas manifesté la justesse de son esprit et l'exactitude de ses connaissances historiques?

Ces cercles délicieux, où l'on entend, à propos de modes, d'intrigues, de farces, d'histrions ou de chevaux, parler d'esprit *exalté*, d'*abstraction*, d'*analogie*, d'*analyse*, de *corrélation*, d'*hypothèse*, d'*axiome*, d'*aphorisme*, etc.; où cent mots plus scientifiques encore se mêlent à tout instant avec les mots *éduqué*, *costumé*, *décor*, *prix conséquent*, *préciser*, *apitoyer*, etc.; tout cela prouve que le savoir est devenu très-commun, son acquisition très-facile, et qu'on a eu le bon esprit de se délivrer de la gêne d'une dialectique rigoureuse, et des règles du langage qui ne pouvaient qu'être importunes pour des *penseurs* amis zélés de l'indépendance.

Nos citations vagues et fort éloignées de toute personnalité, ne sont néanmoins ni des exagérations, ni des exemples rares. On n'a qu'à observer, écouter, pour avoir bientôt les matériaux d'une collection volumineuse. Pourquoi les conversations où

l'on glisse si légèrement sur tout, seraient-elles plus asservies à la raison et aux antiques principes, que nos brochures à la mode? Pourquoi nos *agréables* y seraient-ils plus pédans, plus réfléchis, plus exacts, plus vétilleux et moins libres, que les coryphées des philosophes ne le sont dans les *in-folio* destinés à l'*illumination* du genre humain? Le grand et premier dépôt universel du génie, l'A B C, et l'O *mega* de tous les arts et de toutes les sciences, rédigé, compilé, composé, *pensé*, créé par deux grands hommes s'il en fut jamais; ce livre qu'ils voulaient modestement substituer à toutes les bibliothèques, n'a-t-il pas mis l'Afrique dans la Tartarie, à propos d'*Altin;* les Indes dans la Turcomanie, à propos d'*Astamar?* n'a-t-il pas transformé des montagnes en peuples, à propos d'*Ambohistmènes;* un bras de mer en ville, au mot *Galata?* n'a-t-il pas fait un chevalier novennaire de la chronique novennaire de

Victor Palma Cayet, au mot *défi d'armes?* n'a-t-il pas changé *Bahr-Nagah* (gouverneur de la mer) en *Barnagasse*, et ce titre d'honneur en un royaume d'Afrique? n'a-t-il pas métamorphosé le mois Elaphe-boli en montagne? n'a-t-il pas affirmé que la maison des Flamines Diales était un asile pour les prisonniers, en ajoutant, ce qui en faisait un singulier asile, qu'on les y jetait *du toit dans la rue?* quoique Plutarque et le bon sens eussent dit qu'on ne jetait ainsi que les fers dont on les délivrait, etc.

C'est avec cette profusion généreuse, au point d'en être aveugle, avec ce geste aisé, de l'opulent qui ne compte ni n'examine ce qu'il donne, qu'on verse la science et les émanations du génie sur les peuples comme dans la plus petite société.

Les pédans, les savantasses, les gens à grosse perruque; car il en est encore malgré les progrès de la philosophie à la mode;

ces infatigables travailleurs qu'on a si élégamment nommés des *culs-de-plomb*, accusent nos *penseurs* de futilité, les traitent eux et leurs élèves d'esprits superficiels, de babillards ignares, d'extravagans présomptueux, de freluquets suffisans; mais le beau monde et la jeunesse enthousiaste, les amateurs et les connaisseurs vengent bien ceux-ci de tant de gratuites injures, qui deviennent même des éloges par la seule bonne manière de les interpréter. Il résulte de tout cela que cette ignorance volontaire, cette ignorance *pensée*, est le fin de la science, et qu'on apprend tout aujourd'hui sans étude; phénomène auquel nous assignerons dans le chapitre suivant deux causes, entr'autres, si évidentes, qu'elles seront quasi palpables.

CHAPITRE XXI.

Mobilité continuelle.

L'HISTOIRE naturelle vient ici à l'appui de nos observations. Pourquoi les *agréables* n'apprennent-ils rien méthodiquement? par la même raison qui empêche qu'on n'enseigne rien de suivi à un singe. « Qu'ap- » prendre en effet » dit M. Vic-d'Azyr dans son Discours sur l'Anatomie, en parlant de l'inquiétude continuelle de cet animal; « qu'apprendre à celui qui se meut » toujours, puisqu'il n'est pas d'étude sans » réflexion, et que réfléchir c'est s'arrêter? »

Nous pourrions opposer à cette assertion trop étendue l'exemple de tant de singes savans, et en particulier les connaissances si multipliées du fameux *général Jako*, incomparablement mieux instruit que le *cochon savant* de la même école, malgré le

flegme doctoral et l'air de méditation de ce dernier. Mais nous n'avons pas besoin de tous nos avantages.

Convenons que l'esprit et le corps d'un *élégant* pirouettent perpétuellement, l'un sur un mot, sur un *quolibet*, sur un *calembour*, l'autre sur la pointe du pied ou sur l'un des coudes, en s'étalant dans un fauteuil, ou en se roulant sur les coussins d'une ottomane. Sa pensée papillonne d'un objet à l'autre, comme il voltige de rue en rue, de fille en fille, de brocanteurs en faiseurs d'affaires, de cercle en cercle, de spectacle en spectacle. Et si nous accordons qu'on ne peut guère apprendre à un singe que des gambades et des cabrioles ou d'autres actes peu réfléchis, ce ne sera que pour remarquer avec joie combien il était important pour notre aimable jeunesse de pouvoir s'instruire sans étudier, sans réflexion; de pouvoir, on va crier au paradoxe, concilier par des moyens faciles,

simples, analogues au genre de vie qu'elle mène, l'ignorance très-réelle et volontaire dont il a été question dans le chapitre précédent, au *savoir d'occasion*, à ce phénomène que nous avons promis d'expliquer dans ce chapitre-ci.

D'abord en courant çà et là, en circulant sans cesse au milieu des gens qui disent franchement tout ce qu'ils savent, on attrape à la volée tout ce que chacun sait. Certain abbé nous a dérobé cette idée; nous ne répéterons ni ne discuterons ici les commentaires ironiques et désobligeans qu'on s'est permis d'imprimer sur une partie de nos débats à ce sujet. Si le public était mis dans la confidence du reste, peut-être les rieurs ne seraient-ils pas tous du côté de nos adversaires. Mais laissons murmurer l'envie. Le moyen le plus sûr de lui déplaire, c'est de faire quelque découverte intéressante.

En second lieu, dans un cours public,

dans ces auditoires *scientifians* (qu'on nous passe un mot neuf en faveur d'idées si nouvelles), on apprend sans écouter, et même sans entendre. Nous en avons exposé les raisons chez une illustre protectrice, et M. le chevalier d'Orbeuge fut tout stupéfait de *ce coup de lumière ;* telles sont les expressions que la force de la vérité et la juste crainte de se voir démenti, ont arrachées à l'auteur *du Comte de Saint-Méran ou les Nouveaux Egaremens du cœur et de l'esprit.* Voici notre pensée épurée, émondée des inutilités que la malveillance y a jointes pour l'accommoder à son persiflage.

On vous invite à un concert en vous prévenant que vous y entendrez les plus belles voix et les plus habiles joueurs d'instrumens. En entrant dans la salle remplie d'amateurs et de virtuoses, qui vous promettent avec enthousiasme que vous serez enchanté de cette musique, ne sentez-vous

pas d'avance une impression indéfinissable, plus ou moins *intense*, suivant le plus ou le moins de goût naturel que vous avez pour l'harmonie? Qu'un événement quelconque, une fée[1], si vous voulez, vous transporte doucement dans votre lit avant que la musique commence; si le sommeil appesantit vos paupières, ne sera-t-il point possible que vous assistiez à un concert plus beau, plus ravissant que celui dont vous n'aurez pu entendre une seule note? les *impressions scientifères* sont aussi des *vibrations harmoniques*; elles se propagent les unes comme les autres, par l'effet de l'*unisson*, par *prénotion*, par *sympathie*, par *substitution* de telle ou telle différente et meilleure, suivant les dispositions analogiques préexistantes dans les fibres, les nerfs, les esprits, tous les sens..... Que le lecteur n'aille pas prendre gauchement de si sublimes *pensées* pour du galimatias. Ce serait sa faute.

L'expérience de tous les jours confirme cette théorie lumineuse. Nous connaissons une dame très-respectable incontestablement (car elle a huit ou dix chevaux, autant de valets, dépense soixante mille francs par an, et doit plus de deux cent mille écus) qui, pendant une semaine, eut un violent desir d'apprendre la physique ; c'était ce qu'on appelle vulgairement une envie de femme grosse, elle ne rêvait que cela. Eh bien! elle parle depuis cette époque de machine pneumatique, d'électricité positive et négative, de raréfaction et de condensation, d'air changé en eau, d'eau changée en air, d'acide, d'alkali, de phlogistique, etc., aussi pertinemment que ceux de sa société qui en sont à leur troisième cours parachevé.

Quelque railleur se croira fort ingénieux, s'il rit de notre découverte. En vrais philosophes résignés aux inconvéniens du génie, nous consentons volontiers qu'autour

de nous on se moque un peu de nos *vastes apperçus* et de cette digression qui paraîtra peut-être un amphigouri ; le tout n'en existera pas moins. Nous nous estimerons trop heureux si les lignes que nous jetons ici en désordre, à la manière des *penseurs*, plongent un seul jeune homme sensible et sensé, un bon provincial épris de la véritable gloire, dans ces rêveries philosophiques, où l'on voit tout ce qu'on veut, et au milieu desquelles on est si bien disposé à recevoir les révélations du génie ; si ces lignes sont un appât qui l'attire vers la capitale, et l'y font jouir comme tant d'autres de l'avantage de tout apprendre sans étude, de juger de tout avant d'avoir rien médité, de parcourir en un clin d'œil la sphère des sciences, et de pouvoir un jour endoctriner humblement les peuples et les empires, en cousant des phrases à des phrases sans la moindre nécessité, par pure surabondance d'humanité et de lumières.

Cette

Cette ignorance volontaire, lucide, scintillante, interrompt tous les rapports de simple logique bourgeoise ou de collége; anéantit, détruit jusqu'à l'ombre de ces antiques convenances de routine et de méthode; entasse, lie, assimile des choses ou des notions qui n'ont entr'elles aucune *appartenance* quelconque, et concourt par-là d'autant mieux à former ou entretenir la précieuse qualité intellectuelle et morale que nous avons assez proprement nommée impertinence civile. Chaque cours susceptible de quelque vogue, ne pouvant être donné que par un homme entièrement occupé de son objet et du soin d'étendre ou de soutenir sa réputation, et l'auditeur dissipé qui circule sans cesse étant dans le cas d'effleurer plusieurs cours et d'écrémer tout le savoir de vingt coteries; il en résulte, qu'après quelques jours de circulation et quelques nuits passées à digérer ces connaissances en dormant, ou

en jouant, vous vous levez un beau matin, vers midi, non-seulement très-savant, mais même appréciateur, Mécène de cinq ou six professeurs qui pourraient confesser sans flatterie, s'ils n'avaient leurs honoraires à conserver, qu'ils n'en savent pas plus que vous, tant vous êtes instruit et profond.



CHAPITRE XXII.

Sucs nerveux et fibres.

C'EST aussi de la nature des sucs nerveux que dérive cette inconséquence charmante qu'on peut regarder comme le fond sur lequel est pour ainsi dire brodée l'espèce d'impertinence que nous célébrons. Des mets variés, non moins bizarres que nos goûts, nos fantaisies, nos idées; des mets apprêtés par des cuisiniers experts dans l'art de mêler des poisons aux comestibles; des jus, des coulis, des brûlots, des épices, des liqueurs spiritueuses, un suc gastrique appauvri, un estomac débilité par les veilles, ruiné par mille excès; des miasmes pompés par tous les sens; de fréquentes irritations de nerfs excitées par des souvenirs, des images ou des actes lubriques : tout cela nécessite des digestions

mal-faites, des sécrétions putrides, des fermentations outrées, une effervescence factice, un chyle, un sang, une lymphe, qui sont corrosifs au lieu d'être nourrissans, corrupteurs au lieu d'être vivifians et balsamiques. Alors l'esprit est valétudinaire avec le corps, et l'on passe tout aux malades.

A peine fixez-vous votre pensée sur un objet, qu'un mal-aise, produit par des tiraillemens ou des picotemens intérieurs, plus insupportables que douloureux, qui déterminent et fatiguent la sensibilité même quand l'intelligence les ignore, trouble votre attention, l'interrompt et détourne vos yeux de cet objet pour ne les fixer que plus *passagèrement* encore sur tout autre. Vous êtes donc réduit à vous borner à ce que peuvent procurer de science un mot, un fait, un résumé pris à la dérobée : la plus légère application engendrerait l'ennui, donnerait des vapeurs, écraserait

le systême délicat d'une constitution cacochyme. Heureusement ce mot, ce fait, ce résumé très-succinct suffisent et rendent si savant, qu'ils ne laissent ni desir, ni moyen de le devenir davantage.

Quant aux fibres et à leur atonie habituelle, la vérité n'est presque pas vraisemblable. Si l'un des bons médecins de l'autre siècle revenait au monde, à la vue de la plupart des gens *comme il faut*, il demanderait : « Les femmes n'accouchent-elles » plus à terme ? » Nos *agréables* se prodiguent tant et si jeunes; nos dames philosophes s'empressent tellement à les former; ces institutrices obligeantes et tout humaines sont aujourd'hui si nombreuses, si zélées; les mères ont à remplir tant de devoirs plus essentiels et plus nobles que celui de veiller à la santé et aux mœurs de leurs enfans; les bonnes se montrent si bonnes, les gouverneurs si complaisans, qu'il est impossible qu'un petit-fils ait à

présent la force de tête et la vigueur de tempérament dont ses grossiers aïeux n'avaient pas même l'honnêteté de rougir.

Jamais les liaisons de plaisir ne furent si multipliées, et n'absorbèrent ou n'éparpillèrent si vîte l'existence physique d'un homme. Jamais l'essai de ce que peut la jeunesse, ne fut si précoce, si fréquent, et ne finit par être si innocent. Quelle espèce de tenue attendrait-on d'enfans faits par distraction, et livrés aux distractions dès qu'ils ont un sentiment ou une idée; d'enfans destinés avant leur naissance à n'avoir plus le droit d'être pères lorsqu'ils seront majeurs, et qui le sacrifieront encore aux voluptés d'une adolescence prématurée?

Les largesses banales de la lubricité mettent tant d'économie en tout tribut ou en tout dédommagement offert à l'hymen, que les enfans légitimes et ceux qui les suppléent, ne sont guère pour le plus grand nombre, chez les gens du bel air sur-tout,

que des embryons qui ont fatigué leur mère pendant neuf mois, lui ont causé des nausées; ont empêché mille parties charmantes de jeu, de veille, de course; ont suspendu ou gêné les amusemens du boudoir, et abrégé fort sottement les soupers de la petite maison. Il naît enfin cet héritier que l'avarice et l'orgueil extorquent à la sensualité; sa mère en est délivrée, et va recommencer sa brillante et bruyante carrière, en le confiant à des mercenaires qui établiront leur fortune sur l'art de le flatter et de hâter le développement de toutes ses passions adroitement excitées.

Cet être ainsi économisé même dès sa conception, ne sera certainement ni un Alcide, ni un Archimède, ni un Locke. S'il atteint sa vingtième année, en jouant ou se traînant sur des myrtes et des pavots effeuillés, son nom, son or et ses protectrices en feront un grand homme; où voudriez-vous qu'il prît de l'émulation? Son

activité pétulante et à courts accès, s'évaporera en intrigues; il écartera l'ennui par des folies, la monotonie par des caprices; il payera pour savoir tout : or, qu'y a-t-il de plus incontestablement acquis que ce qu'on paye? S'il ne lit pas beaucoup de livres, il donnera souvent à dîner à leurs auteurs; et, selon eux, cela revient au même. Il parlera de philologie au manège, et d'amble et d'encolure au Lycée; rien de perdu. Qu'il écoute ou non, qu'importe? il n'entendrait pas mieux et n'applaudira pas moins; la propagation des lumières n'en est nullement interrompue; au contraire, sa présence seule, n'eût-il fait que bâiller, n'aura-t-elle pas encouragé et substanté le génie?

Tous les arts sont de son ressort et lui auront les mêmes obligations; c'est-à-dire qu'à leur tour ils lui décerneront chacun des palmes et des couronnes immortelles. Il raisonnera de musique aux Français, ou

chez Nicolet ou au Salon; de poésie et de drame à l'Opéra; de tragédie, de Sophocle, d'Euripide, de Shakespéar à l'Ambigu ou à la Foire; de Ménandre, de Térence, de Plaute, de Molière, de *vis comica* aux Fantoccini; de poëme épique chez Astley; d'éloquence au Panthéon; de peinture au concert spirituel; de mathématiques chez Rosalie, et de coiffure au palais.

L'atonie, la faiblesse et le relâchement des solides exigeant de lui qu'il varie à tout instant ses occupations ou son désœuvrement pour donner une tension momentanée à des fibres mollasses, il répand, en roulant, la même influence régénérative sur toutes les sortes de talens. Faites-en votre Mécène, vous serez un Horace; nommez-le Auguste, et vous êtes Virgile. La dame aux yeux doux, qui l'adore dans de petits vers achetés de l'argent qu'elle lui gagne, est une quatrième Grace et une dixième Muse.

Que cet homme si utile, si savant, si justement recherché, admiré, ait tout-à-coup d'autres sucs nerveux, d'autres fibres; tous ces importans qu'il exaltait de si bon cœur, ne seront plus que des parasites, des fripons ou des sots; il devra étudier, etc. Quel dommage ne serait-ce pas? il n'y aurait plus qu'un vide affreux et de la honte, que ténèbres, privations et travaux, où rayonnaient paisiblement la science, les arts, le génie, cette estime de soi-même, pour tout dire, en un mot, cette impertinence qu'on ne peut trop recommander, et dont les causes bien connues doivent rassurer les *penseurs*, leur inspirer une confiance entière et les plus riantes espérances.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ÉLOGE PHILOSOPHIQUE DE L'IMPERTINENCE.

TOME II.

« Les idées hardies des philosophes..... *ont*
» *appris à penser*. Nous appelons exclusive-
» ment notre siècle un *siècle de lumières*. Les
» ouvrages philosophiques.. *sont les délices*....
» *font l'instruction* de tous les peuples de
» l'Europe. Dans un poëme, dans une épître,
» dans une tragédie, dans un ÉLOGE, dans un
» voyage, dans un billet, il faut *de la philo-*
» *sophie*, il faut *éclairer le genre humain*. »

De la Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie.

PAR MADAME DE GENLIS.

ÉLOGE PHILOSOPHIQUE DE L'IMPERTINENCE;

PAR M. DE LA BRACTÉOLE.

NOUVELLE EDITION,

ORNÉE D'UNE JOLIE PLANCHE.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ BERTRAND-POTTIER
ET FELIX BERTRAND, IMPR.-LIB.,
RUE DE LA PARCHEMINERIE, N°. 2, A L'ABEILLE.

M. DCCC. VI.

ÉLOGE PHILOSOPHIQUE DE L'IMPERTINENCE.

CHAPITRE XXIII.

Déterminations accidentelles.

Nos *élégans*, nos gens du grand ton, ne tiennent-ils pas un peu de la nature des corps célestes? Comme les astres, ils ne portent sur rien, ne s'appesantissent sur rien, roulent toujours, jettent à grands flots la lumière, élèvent des vapeurs, enflamment des météores, réchauffent les individus engourdis, opèrent une sorte de

flux et de reflux, servent de guides aux nautonniers indécis ou égarés, etc. Mais ces corps errans, astres, planètes ou phosphores, sont plus près de tout et les uns des autres ; ils se rencontrent fréquemment dans la société. De là naissent une infinité d'incidens, de reflets, de jeux de lumière ; des impressions diverses qui se succèdent ou se modifient en se confondant ; un désordre enchanteur, délicieux ; des déterminations subites, accidentelles ; un enchaînement de phénomènes imprévus qui ne laissent aucun intervalle à la réflexion.

Vous demandez, en voyant un homme ou une dame *du meilleur ton :* Que fait-il ? que fait-elle ? que projette-t-il ? où court-elle ? Suivez-les, ne les perdez pas de vue, si vous voulez le savoir ; encore y serez-vous fort peu avancé. Ils ne soupçonnent pas eux-mêmes une minute, une seconde d'avance ce qu'ils feront, ce qu'ils diront, et ils ne se souviennent plus de ce qu'ils

avaient intention de faire, dès qu'ils ont achevé de le dire. Mais toute leur science et la variété, l'instabilité de leurs goûts, ne les engageassent-elles qu'à battre le pavé, ils seront constamment utiles aux arts, à l'industrie, au génie, à l'état, à l'Europe, aux quatre parties du monde.

Si vous en doutez, tâchez de profiter, pour redresser vos idées, de la scène instructive que nous allons vous exposer d'après le récit ingénu des personnages. Comme elle n'a rien d'extraordinaire, et qui n'arrive tous les jours sous d'autres formes ou d'autres prétextes, soit en totalité, soit en partie, vous nous permettrez de taire des noms auxquels votre imagination n'aura besoin d'aucun effort pour en substituer que vous connaissiez.

Le chevalier se lève, bien résolu d'aller au Lycée; la comtesse lui écrit, passe, l'enlève; ils vont ensemble à un cours d'anatomie; mais, à moitié chemin, ils ren-

contrent la marquise qui veut absolument les consulter sur la chose la plus essentielle, ne leur demande qu'un demi-quart d'heure, et les mène chez sa marchande de modes.

Ils en étaient à trois portes, lorsque le baron les apperçoit, détache son chasseur (de ville) qui aborde leur voiture retardée par celle d'une femme sans rouge, dont ils rient aux éclats. Le maître impatient suit le chasseur, et, tout essoufflé du bonheur qu'il a de *tenir* ces dames, et de l'importance de la proposition qu'il va leur faire, les invite à voir de nouvelles expériences sur l'air inflammable. — « Ah! oui, je n'aime rien » tant. — Et moi j'en raffole. — Mais vous » me garantissez qu'il n'y aura point de » détonation! j'en ai une peur.... — Je » me plais beaucoup à les attendre, je les » sens venir. — Montez, baron. Où est-» ce? — J'indiquerai la maison au cocher... » rue de la Pépinière. » On parla *très-savamment* d'air inflammable.

« Nous y voici, dit la comtesse à la com-
» pagnie; je vous laisse; il est tard, et je
» manquerais mon cours de... — De quoi?
» — Bon Dieu! j'en ai le mot au bout de
» la langue... de... de statique. — De tac-
» tique peut-être, ma chère amie? — Non,
» marquise, de statique; vous pensez bien
» que je le sais, puisque j'ai souscrit. Le
» professeur dîna hier chez moi, nous lui
» promîmes tous; il faut que je m'y montre.
» — La statique, madame, est la science
» de l'équilibre. — Oh! je ne la perds que
» quand je veux; mais je n'en suis pas
» moins curieuse d'avoir une idée de cette
» science, dit la marquise; j'ai la tête à
» l'escarpolette. — Chevalier, serez-vous
» des nôtres? En douteriez-vous? — Adieu,
» monsieur... Près de l'Arsenal... Germain,
» voici l'adresse imprimée. »

En passant, la marquise voit de loin de jolies perruches; on doit s'arrêter, les regarder, leur parler, les acheter. « Madame,

» lui dit le marchand, si vous daigniez vous
» donner la peine d'entrer un instant dans
» ma boutique, j'aurais l'honneur de vous
» présenter un perroquet superbe qui parle
» comme un ange. Il jure un peu haut, et
» n'a guère appris que des polissonneries
» qui attireraient une foule de badauds au-
» tour de la voiture... — Oh! descendons,
» ma chère, nous nous amuserons *comme*
» *des dieux*. Quelle trouvaille!... En effet,
» il dit les choses crûment; mais il y donne
» un air d'intelligence... Combien? — Vingt
» louis, en conscience. — Je l'enverrai
» chercher, lorsqu'on lui aura fait une
» cage... L'aimable animal! ne croirait-on
» pas que cela a de l'esprit? pourvu qu'il
» n'aille pas oublier tout avec mes gens,
» avec mes femmes; les domestiques sont
» si bêtes!

» Qui vient à nous? dit la comtesse en
» sortant; le comte de ***; c'est lui. Un
» mot; où courez-vous? — Bonjour, mes

» belles dames; je vais voir l'imprimerie » des aveugles. — Des aveugles!... Unique, » charmant, délicieux, admirable! allons- » y tous. Ma voiture nous suivra. Il n'y a » point de cours auquel je ne renonce pour » quelque chose de si rare. — Il était ainsi » réservé à monsieur le comte de vous faire » perdre l'équilibre. — Très-gai, très-plai- » sant. — Comte, est-ce la même berline » que vous aviez le jour où nous allâmes » examiner à loisir ce chef-d'œuvre de » peinture?... Non, mon cher; je l'avais » depuis six mois, elle m'ennuyait à périr. » — Quel était ce chef-d'œuvre, mes- » sieurs? — Le tableau du jeune Douais. » — Je sais, je sais; on me l'a beaucoup » vanté : c'est *Ramius*..... — *Manlius*..... » — Non; *Marius*... — Eh! oui, *Marius*, » assassiné par un soldat romain. — Ce » soldat n'est pas romain. — L'aspect du » héros l'empêche de consommer l'assassi- » nat. — Ah! vous me faites un plaisir...

» je brûle de pouvoir dire que je l'ai vu.
» — Et moi aussi, marquise; j'ai la manie
» des arts. — Vous avez bien raison; les
» arts sont l'une des sources de la gloire
» nationale. Je vais vous contenter, mes-
» dames; les aveugles imprimeront encore
» long-tems, et le tableau peut disparaître
» à toute heure... Rue Saint-Nicaise. » Ici de profonds raisonnemens sur l'histoire romaine et sur la peinture.

« Le chevalier se mêle aussi de peindre,
» dit la comtesse. — Comment! artiste,
» s'écria la marquise; je n'y résiste pas. De
» grace, allons voir les ouvrages du che-
» valier. — Madame veut rire. Des baga-
» telles copiées à la chambre obscure.
» — Modestie, subterfuge, qui excitent
» notre curiosité. Jouons-lui le tour de
» monter au moment même chez lui; il
» n'aura le tems de rien cacher. — A mer-
» veille! *supérieurement* imaginé! son
» extrême embarras me réjouit *au possible.*

» Je vous prie... le cordon... A la Barrière-» Blanche. » Et mille saillies non moins spirituelles, sur un porte-feuille en désordre, sur le génie pris en flagrant délit, sur des portraits de femmes qu'on devine déjà, etc. Ils parviennent ainsi à la chaussée d'Antin, du coin de la rue Saint-Nicaise.

« Cette idée est impayable, observe le » comte. — Ma chère, reprend la mar-» quise, ce qu'on prétend que le chevalier » saisit, peint à ravir, ce sont les boutons » de fleurs... — Eh! bon Dieu! à propos » de fleurs, on est venu me dire ce matin » que le grand cierge serpentaire du jardin » du Roi est fleuri, ce qui n'aura lieu que » dans vingt, trente, quarante ou cin-» quante ans peut-être; et si c'était le der-» nier moment de sa floraison, nous l'au-» rions manquée pour la vie... — Mes-» dames, la nature... — Une plante exo-» tique... Ah! j'aurai bien soin d'y envoyer » tous les jours. — Un étranger qui a la

» galanterie de se parer pour ses hôtes...
» Volons, volons... au jardin du roi. » Le chevalier fut au comble de la joie, et il pérora *sublimement*, la botanique ayant toujours été son fort après les enluminures et les silhouettes.

« Par où nous mène-t-il donc? interrompit le comte en parlant du cocher.
» Des décombres, des échafaudages, des
» pierres de taille de tout côté! jamais on
» n'a tant bâti. — L'architecture est, à la
» vérité... — Oui, certainement, cet art
» est... — Oh! il est sûr que sans l'archi-
» tecture... — J'aime passionnément l'ar-
» chitecture, sur-tout les modèles. — En
» effet, un beau modèle où le goût, l'in-
» vention, le génie... — On parcourt un
» modèle sans se fatiguer; on embrasse
» d'un coup d'œil toutes les parties; ce sont
» des jouissances complètes; au lieu que
» l'édifice une fois achevé, n'est réelle-
» ment bien vu que par les hirondelles.

» — Je fus invité hier à voir chez un ama-
» teur le modèle d'un *stoa...* — *Stoa!* l'idée
» est majestueuse. Qu'est-ce qu'un *stoa?*
» — De *stoa* dérive *stoïcien;* c'était le fa-
» meux portique où Zénon enseignait sa
» philosophie. — Qu'il me tarde!... où
» loge votre amateur? — Au Marais. —
» Sera t-il chez lui? — Précisément son
» heure... Rue des Douze-Portes,

» Ne nous en esquisserez-vous pas le
» plan? vous nous instruiriez en chemin...
» — Imaginez une espèce de bourse à
» l'usage des philosophes, telle que la
» bourse où se rendent les négocians, les
» agens de change... L'auteur m'a tout
» expliqué. Au milieu, il y aura des salles
» destinées à des bateleurs... pour attirer
» la bonne compagnie; la philosophie ira
» son train dans les péristyles. Les quatre
» pavillons des angles seront de petites
» maisons; vous comprenez, qui se loue-
» ront à l'année. Tout le premier étage

» sera un parthénion avec les dégagemens
» nécessaires, et les mansardes feront un
» magnifique musée. Chaque partie con-
» courra si heureusement au maintien et à
» la prospérité de toutes, qu'il n'est pas
» douteux qu'un semblable établissement
» se soutiendrait malgré notre inconstance
» *élémentaire.*

» Cet homme aurait-il assez de goût,
» demanda la marquise, pour me détermi-
» ner sur le choix d'une tapisserie?... —
» Un cabinet? — Non, ma salle à manger,
» que j'ai juré de ne pas boiser. — Du stuc,
» madame. — Ah! vous me tirez d'une
» peine!..... mais le tems me presse si
» cruellement! j'aurai toute la ville la se-
» maine prochaine. Le stuçateur du boule-
» vard de l'opéra est très-expéditif... (au
» cocher) vis-à-vis l'Opéra. — Du stuc,
» ma chère amie! vous ne jouirez de plus
» d'un mois. L'ouvrage est bientôt fini,
» mais cela ne sèche d'un siècle; et puis

l'humidité

» l'humidité que gardent les murs, qu'ils » transmettent au reste de l'appartement, » les rhumatismes, les fluxions... Croyez-» moi, prenez de beau papier, à grandes » *pensées*, du genre noble: on vous en fera » tout exprès pour le local; et Réveillon... » — Oh! combien je vous ai d'obligation! » —. C'est du choc des opinions que jaillit » l'étincelle de la vérité... Chez Réveillon, » faubourg Saint-Antoine. » Et de charmantes dissertations en phrases morcelées sur les progrès de l'industrie.

« Mais, quelle heure est-il donc? dit le » comte après quelques *vues* toutes neuves » de politique au sujet de la Bastille: comme » le tems s'écoule! nous menons une vie... » N'avoir pas même un instant pour se » nourrir! Où dînez-vous? — J'ai promis » à tant d'endroits! — Et moi... — Et » moi... — Et moi... — Personne de nous » n'est coiffé, n'est vêtu... Si vous approu-» viez l'idée, nous irions... — J'en suis.

» — Nous en sommes. — Prendre un » morceau chez le restaurateur du Palais-» Royal... Au Palais-Royal, par la rue » Saint-Honoré... En passant j'acheterai » des brochures chez Desenne. La baronne » m'a fait promettre de la joindre au der-» nier acte de Tarare. — Pour moi, j'irai » par-tout. — Messieurs, lecture chez moi » ce soir. — De qui? — D'un des amis » communs, homme plein de génie; deux » chants: on jouera sans parler, chevalier. » — Je n'y manquerai pas, madame; sa » dernière lecture m'a porté bonheur. — » Vous vouliez aller au lycée? — Ne ver-» rons-nous pas tantôt dix personnes qui » nous *préciseront* ce qu'on y aura dit? Et » vos deux cours? — L'abbé les suit, et il » sera demain à ma toilette; il me mettra » au courant, etc. etc. etc. »

C'est ainsi qu'on ne perd pas une minute; qu'on s'occupe oisivement de tout, et que même en ne faisant rien qui vaille, on

entre pour sa part dans ce commerce de services réciproques et perpétuels, qui lient d'intérêt les hommes les plus éloignés, ne fût-ce qu'à titre de consommateur, et à raison des frais que supposent des voitures usées, des chevaux et des valets harassés, des spectacles, des brochures et des souscriptions que l'on paye. L'amateur et la connaisseuse dont l'esprit est si versatile, doivent, même sans y songer, donner l'empreinte de leur jugement aux productions de l'artiste qui attend d'eux sa fortune ou sa renommée ; et, comme en supprimant les rapports naturels entre les idées, on n'empêche pas que chaque chose ou chaque opinion ne réagisse sur toutes les autres, le caractère public et le génie des philosophes sont aussi, plus ou moins, modifiés par ces déterminations accidentelles.

CHAPITRE XXIV.

Fabrique d'esprit.

Si les raisonneurs méthodiques des tems qu'on vante encore par écho, des siècles d'Alexandre, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV, renaissaient seulement pour assister à l'une des conversations de nos gens à la mode, ou pour lire l'un des ouvrages modernes qui ont le plus de vogue, ils n'y trouveraient qu'un babil insoutenable; ils croiraient que tous ces *agréables* sont en délire, et ils le diraient avec cette grossièreté que laisse toujours dans les manières une fausse civilisation. Ces têtes à préjugés ne concevraient pas ce qui arrive à tout moment, qu'on parle d'abord et que la pensée vient ensuite. Jamais on ne leur ferait comprendre qu'un aimable homme entouré de ses pareils, de femmes charmantes, livré aux illusions du plaisir, doit

des succès enviés et toute sa gloire à son délire; qu'il a mille idées tandis que le triste admirateur du bon sens en attend une en se rongeant les ongles dans le cabinet solitaire, où les honneurs et les pensions n'iront certainement pas le chercher.

Ces pedans voudraient encore qu'on suivît leurs vieilles règles tombées en désuétude; ils n'auraient garde de présumer que nous avons abregé toutes les règles, afin de penser, de composer, d'agir et de juger plus librement, moins artificiellement, plus naturellement. Entiches de la *facilité laborieuse* qu'ils ne cessaient de recommander, ils tomberaient malades, ils étoufferaient de colère, ils mourraient de dépit ou d'indignation en voyant l'aisance avec laquelle tout se fait mieux que de leur tems. On folâtre, on court, on se dissipe; les distractions se suivent, se touchent de si près, qu'on pourrait dire qu'on n'a pas le moyen de s'en distraire; et de la vie on

n'eut tant d'esprit, tant de génie, sans effort, sans application, sans travail : pourquoi s'imposerait-on des privations, des gênes, des fatigues inutiles?

Esclaves garrottés d'antiques préceptes, psycologistes, métaphysiciens, moraliseurs de tous les âges, nous avons brisé les entraves que vous avez cru nous transmettre; et maintenant on serait aussi ridicule dans la *bonne compagnie* avec votre style, vos raisonnemens, vos mœurs, qu'avec votre barbe, votre manteau, vos souliers carrés, ou vos monstrueuses perruques. Comment ne pas s'impatienter, en entendant célébrer le dernier siècle? Cette montagne examinée sans prévention, n'est qu'une butte couverte de ronces fleuries dont les branches enlacées retenaient, perçaient, déchiraient tout ce qui tendait à s'élever, tous les tendres scions de l'amabilité philosophique si heureusement développés depuis quelques années.

Les beaux-arts n'étaient sus alors que des artistes; à présent un marquis en sait pour le moins autant qu'eux, puisqu'*un homme comme lui* n'ignore rien, leur donne ses avis, leur fait leurs croquis, dirige, retouche tout. N'a-t-il pas tous les élémens du beau, du bon, du sublime, distribués en petits articles, étiquetés et classés par alphabets dans des *in-folio*, et reproduits sous d'autres formes dans des almanachs? Le sanctuaire des sciences, autrefois impénétrable aux gens du monde, est maintenant une espèce de Wauxhall, et les billets d'entrée sont à si bas prix, qu'il en coûte plus pour avoir certaine fille que pour acquérir, en digérant, tout le savoir possible.

On n'avait jadis que la dose d'esprit qu'on apportait en naissant; c'était un diamant, une topaze, un grenat ou un caillou de rivière, qu'on taillait et polissait pendant toute sa vie: on a de plus à présent tout

l'esprit qu'on fabrique soi-même; composition si brillante, qu'il faut s'y accoutumer pour ne pas en être ébloui.

« L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a, »

dit un railleur caustique: il a tort, abondance ne nuit point. D'ailleurs, l'esprit qu'on a, quelque grand qu'il soit, est borné; celui qu'on fait n'a pas de mesure déterminée, on en peut faire à l'infini; nos *agréables* en font à perte de vue, et presque toujours d'aussi bon. Quel sujet aurait-on de regretter cet esprit inné qu'on ne se donne pas, et qui doit ainsi honorer beaucoup moins que l'esprit à l'égard duquel on a la satisfaction de dire: il est de ma fabrique?

Pour ce qui est du génie que nous pourrions appeler, en termes d'alchimiste, la poudre de projection dont se forme le plus bel-esprit composé; les orateurs, les poètes, cette foule de rhéteurs qui alignaient leurs

froides idées au cordeau dans le siècle vanté par une cabale que nos *penseurs* dénoncent aux races futures; tous ces pédans réunis étaient bien loin d'avoir autant de génie que tel auteur moderne qui en couvre toutes les pages, qui en met à chaque ligne de ses lumineux extraits d'ouvrages des autres, extraits où il n'est guère question que de lui-même. C'est là que le génie coule comme l'encre; qu'on ne voit que génie, quelque matière que l'auteur ait à traiter; c'est là que l'homme de génie instruit l'univers et la postérité; car, nous dit-il fort sensément, « un extrait, un livre, » un empire, l'humanité, tout devient égal » dans de certaines dispositions d'esprit » aussi bienfaisantes que sublimes. Aujourd'hui, non-seulement on a beaucoup de ce génie, mais encore on en fait avec une facilité inexprimable.

Un mot, une phrase, échappent au philosophe de coterie. Ce philosophe, pour

le moment, quoiqu'il ne s'en vante pas, ne sait ce qu'il dit, mais cela viendra. Dans la vérité du fait, le mot, la phrase, sont insignifians relativement à celui qui les profère ; son air de prétention n'en avertit pas moins les auditeurs de se tenir sur leurs gardes, et les invite à coopérer à l'acte du génie. Plus le sens en est vague et obscur, plus on en tirera parti : ce sont les tables isiaques où les gens d'esprit lisent ce qu'ils veulent ; pour peu qu'ils en fassent, le texte sera d'une fécondité merveilleuse. Le chevalier prend la phrase de travers, et lui donne une piquante tournure ; le comte y saisit d'autres nuances ; la marquise y voit mille choses ; la comtesse en pèse et mesure la solidité ; la présidente en sonde la profondeur, et tous s'écrient unanimement : Ah, que c'est beau !

Revenue au philosophe, après tant de bonnes fortunes, sa phrase lui impose du respect. Il s'attribue si naïvement l'esprit

de ceux qui l'admirent, qu'il y est le premier trompé. Enchantés de leur pénétration, ils le loueront toujours plus, afin d'en montrer davantage. Qu'on imprime cette phrase, ce sera une découverte, un grand principe ; et sa signature apprendra aux quatre parties du monde à quel génie elles en auront l'obligation. Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure d'exposer en quoi et combien tout ceci rentre dans notre sujet.



CHAPITRE XXV.

Lectures fugitives et morcelées.

Aux idées incohérentes, aux propos décousus, sympathisent parfaitement les lectures hachées, dont l'effet est de mettre l'universalité des connaissances en petits tableaux de mosaïque. Une nuée de journaux, de pamphlets, de feuilles hebdomadaires ou quotidiennes favorisent singulièrement les dispositions que presque tous les esprits ont pour l'impertinence bien entendue, pour cette inconséquence si conséquente, qui fait le premier mérite des gens à la mode, et le charme de leur société.

« Le devoir du nouvelliste, si l'on en » croyait la Bruyère, est de dire : il y a » tel livre qui court, et qui est imprimé » chez Cramoisi, en tel caractère ; il est bien

» bien relié et en beau papier; il se vend » tant; il doit savoir jusques à l'enseigne » du libraire qui le débite. Sa folie est de » vouloir en faire la critique (1). » Cet homme impitoyable aurait donc voulu qu'un journaliste ne fût pas un auteur, un *penseur*, un philosophe; ne donnât à ses contemporains ni leçons, ni goût, ni esprit, ni science, ni génie. De pareils traits suffisent seuls pour caractériser le siècle où l'on estimaït la Bruyère. Avec quelle morgue indécente il traite de folie le zèle généreux, le respectable ministère des sages qui daignent lire, réfléchir et même juger, sans lire, pour tout le monde! On voit bien que chacun avait alors la manie de lire et de réfléchir pour soi-même. Quel tems! quelles têtes! Tout cela devait être d'assez mauvaise compagnie.

Reduire les journalistes à la simple an-

---

(1) Chapitre premier *des Ouvrages d'esprit.*

nonce, c'est forcer les amateurs à n'avoir aucune opinion d'un ouvrage qu'après l'avoir lu : ne faudra-t-il pas aussi se mettre en état de l'entendre? La marche qu'on suit à présent est bien plus expéditive et plus sûre. Le nouvelliste ou journaliste vous donne l'extrait de toute espèce de livres : s'il n'entend rien à la matière, c'est tant pis pour lui ; vous n'en avez pas moins l'extrait. Il juge comme il peut, vous lisez ce qu'il écrit, cinq ou six pages font l'affaire ; et encore dans ces cinq ou six pages a-t-il l'art de renfermer l'éloge indirect ou direct de son génie, ses conseils à l'auteur, un apperçu de la manière dont il aurait composé l'ouvrage, d'utiles digressions sur la morale, l'économie, la politique, et d'excellentes leçons adressées sans prétention aux peuples, aux empires et aux potentats. Vous tournez le feuillet, et vous voilà bien vîte au fait d'une autre production d'un genre opposé qu'il vous croque

en peu de lignes. Quand vous aurez parcouru son livret, vous n'ignorerez de rien, vous serez initié aux plus grands mystères de la littérature; il ne tiendra qu'à vous de trancher du philosophe; vous pourrez prononcer hardiment et magistralement sur les nouveautés, ce que n'eût pas osé faire la Bruyère après avoir dévoré trente volumes.

Il y a plus, car le mieux naît ici du bien. Tel journaliste excessivement occupé, très-pressé, juge d'un long ouvrage par l'inspection rapide de quelques chapitres; vous jugez de son extrait en vous faisant coiffer, dans votre bain, ou tandis qu'on vous chausse, sur quelques lignes prises çà et là; vous n'en êtes que plus tôt au courant.

Un ou deux journaux, il est vrai, offrent des critiques justes et motivées, des extraits qui encouragent et éclairent les écrivains inviolablement attachés à certains principes; supposent, exigent, et ne suppléent pas l'étude; donnent l'appétit des bons

livres et du dégoût pour les fades brochures; font estimer, aimer, rechercher les ouvrages où la satire honnête, incapable de personnalités, venge les vertus et le bon-sens des insultes du bel-esprit et de la licence. Mais ces échappés d'un siècle où l'on raisonnait, ces champions de la logique et de l'ancienne morale, ces censeurs toujours judicieux, et souvent austères même avec légèreté, sont les épouvantails de la philosophie moderne, sa bête noire, les fléaux du génie qui les foudroie de ses démentis et de ses injures : ressources littéraires qu'on n'appréciait pas autrefois comme aujourd'hui.

Cette variété d'objets, leur succession précipitée, ne laissent dans des cerveaux continuellement balottés, et dont les fibres sont tour-à-tour vibrantes, sautillantes et relâchées, que des impressions faibles qui se confondent. Nos agréables n'en décident pas moins de tout *ab hoc et ab hac*, toujours

bien, attendu que nul individu présentable ne s'est donné la peine de s'instruire autrement qu'eux. D'ailleurs, dans les conversations, on ne peut, on ne veut, on ne doit qu'effleurer les matières; et si quelque pédant s'avisait de vous entreprendre sur ce qu'il croirait sottement savoir mieux que vous, sous le prétexte que dès sa jeunesse il aurait étudié cette partie, vous parleriez de *coiffure au génie*, ou *en hérisson*, ou *en porc-épic*; de bas *en peau de serpent*; vous montreriez un bijou, des bagues *en bouclier*, une chaîne en beaux *grains de verre;* vous admireriez le chapeau *à la polichinelle* de la présidente, le *gilet aux bambochades* du grave sénateur... enfin, vous auriez mille moyens de faire perdre contenance à l'importun qui s'aviserait de raisonner, de démontrer. Vous racontez une anecdote, vous chantez ou fredonnez un couplet, vous persiflez votre agresseur, et c'est un homme *noyé*, *taré*, qui ne se reproduira

plus, ou qui sera de votre avis avant que vous ouvriez la bouche.... Mais rendons plus de justice à la *bonne compagnie:* on n'y souffre plus de ces animaux-là.



CHAPITRE XXVI.

Ouvrages qu'on lit.

Si les journaux philosophiques ne tiennent pas lieu de toute espèce de lecture, c'est que les philosophes font d'autres ouvrages que des articles de journaux. Leurs essais, leurs traités, leurs recueils embrassent une infinité de sujets, et se divisent en petits chapitres: d'abord par déférence pour les esprits dissipés, pour lesquels la philosophie moderne a la plus tendre, la plus fraternelle prédilection ; et aussi parce que le génie créateur a besoin de reprendre haleine.

Il est évident que ces glorieuses productions, les seules qu'on lise aujourd'hui sur la foi d'un extrait de main de maître, concourent merveilleusement à consolider le règne de l'impertinence civilisée. Toutes

les maximes antiques y sont pulvérisées, et les principes qu'on y établit ont une base mobile et une flexibilité qui se prêtent si doucement à toutes les passions, que celles-ci les inclinent où elles veulent sans rien renverser, sans éprouver de résistance, que même elles en acquièrent un mouvement accéléré. Tout objet important y est traité d'une façon leste qui enlève; les bagatelles y prennent une grandeur, un poids, une profondeur, une *cavité de pensée* qui contrastent singulièrement avec notre renom de futilité et de gentillesse.

Nous sommes forcés, par la sincérité dont nous faisons profession, d'avouer ici que l'air déclamatoire et l'hyperbole nuisent quelquefois à l'effet que cherche à produire le génie philosophique. Osons lui conseiller, même par respect, de tâcher de se posséder un peu plus dans certains momens où son excessive bienfaisance l'entraîne loin des bornes du possible.

On conçoit, par exemple, qu'un coup d'œil suffit pour lire dans une brochure ces axiomes assez nouveaux :

« La morale n'est corrompue que par son mélange avec la religion (1). »

« C'est la philosophie qui doit tenir lieu » de divinité sur la terre (2). »

En feuilletant, avant de s'endormir, un livre qu'on n'aura jamais le tems de lire, on peut y trouver, au hasard, cet avis charitable, si digne des tendres amis de l'humanité :

« Peuples de la terre, voulez-vous être » heureux? Démolissez tous les temples, » et renversez tous les trônes (3). »

Si le manque d'attention ou de loisir ne

---

(1) *Vie de M. Turgot.*

(2) *Histoire philosophique et politique de l'établissement des Européens dans les deux Indes.*

(3) *Révolution de l'Amérique.*

permet pas de suivre les preuves de ces étranges assertions, l'on est trop philosophe pour ne pas les croire sur la parole d'un *penseur;* mais cependant l'exagération qu'on y soupçonne, empêchera longtems que les peuples ne les réduisent en pratique. La philosophie s'écarte donc de son but en l'outre-passant. Il n'en résulte pas moins dans les esprits et dans les cœurs qu'elle dirige (nous nous hâtons de le reconnaître à sa louange), un penchant plus marqué, de plus heureuses dispositions pour le savoir-vivre perfectionné, qui, sous une autre dénomination, fait le sujet de cet éloge.

Quant à la *facture* des ouvrages instructifs, voici, en peu de mots, le chemin immense que nous avons parcouru depuis le quinzième siècle: ne citons pas ici le seizième et le dix-septième perdus, comme on sait, en tentatives infructueuses qui n'ont produit que de la raison, etc. Au

quinzième siècle, un livre français était un nombre de pages de grec et de latin, où l'on découvrait quelques transitions en langue française. Maintenant un livre philosophique est un nombre de pages où, parmi des termes techniques, de sciences et de métiers, des chiffres, des signes d'algèbre, des lignes ponctuées, et les mots *humanité, génie; bienfaisance, génie; population, tolérance, génie; planer, flambeau, lumière, sphère, choc, électrisé, chaîne, vaste, immense, espace, dissémination, propagation, sublimité*, et toujours *génie*, etc.; l'esprit un peu cahoté se repose de tems en tems sur de petits contes, des gravelures ou des naïvetés délicieuses.

Trois branches du commerce de la librairie qu'ont, pour ainsi dire, créées, les changemens survenus dans nos goûts, dans notre esprit et dans nos mœurs; ce sont les *mémoires à consulter*, les *projets de politique* et les almanachs. Chaque événe-

ment, tout procès, toute nouvelle devient à présent le motif ou le prétexte non pas d'un pamphlet, mais d'une bibliothèque; *exposition*, *explication*, *considérations*, *observations*, *lettres*, *réponses*, *réplique*, *notes*, *pièces justificatives*, *sommaire*, *précis* énorme, etc. Le moyen de lire tant de choses, qu'il faut pourtant savoir, si l'on ne veut avoir l'air d'arriver du Kamtchatka! De dix en dix pages on en lit une, un quart, une ligne, un mot; le reste s'apprend de cercle en cercle; la calomnie ou les platitudes se répètent si volontiers! Pour l'économie politique, les droits humains, les codes, les millions d'écus, les millions d'enfans, les moissons et les moulins à vent, de la création gratuite des philosophes qui n'ont l'honneur d'être ni princes, ni ministres, ni magistrats, ni pères de famille, ni laboureurs, ni meûniers; le titre et la table des chapitres nous mettent au courant. Après les journaux des *penseurs*, leurs almanachs

almanachs seront dorénavant ce qu'il faudra le plus s'attacher à lire avec quelque suite, quand on voudra joindre la science au génie.

Entre ces deux sortes de productions, placez les romans, et vous aurez l'ensemble des ouvrages d'autrui dont les gens *du premier ton* font encore eux-mêmes lecture; mais ne prenez pas gauchement ce dernier mot à la lettre. Acheter une brochure ou la recevoir comme abonné, en ce cas, l'adresse imprimée atteste suffisamment la qualité d'homme éclairé: couper les feuilles ou les déchirer, les chiffonner en voyant seulement de quoi il s'agit; prêter le volume à droite, à gauche; le redemander avec instances pour en faire des papillotes ou en amuser un épagneul; s'en former une opinion d'après les liaisons de l'auteur avec ceux qui le prônent ou ceux qui le dénigrent; trouver conséquemment tout ou excellent ou détestable: voilà

ce qu'on appelle une lecture bien conditionnée. Or, c'est plutôt une affaire de procédé que d'étude.

Sans s'épuiser en méditation superflue, on voit que cet *état des choses et des esprits* est on ne peut pas plus favorable à l'important objet qui nous occupe. Gardons-nous de frustrer les dames de la part de gloire qui leur en revient.



CHAPITRE XXVII.

Empire des dames.

QUELQUES bourgeois disent encore *le beau sexe*, comme les capucins missionnaires des provinces limitrophes de la Flandre disent encore *le sexe dévot*; mais ces qualifications générales s'appliquent de nos jours à si peu de personnes, que l'usage en devient ironique, et même ridicule. Les dames à la mode ne croient certainement pas être le beau sexe.

Se défigureraient-elles? cacheraient-elles leur visage sous des cheveux hérissés, leurs yeux sous de larges chapeaux, leur menton dans des fichus remontés et vides, leurs graces sous une redingote? Donneraient-elles à leurs regards l'audace impudente du desir effronté, à leur démarche l'air d'un spadassin; à leur voix les inflexions les plus dures, à leurs bras, à leurs mains les

mouvemens ou la position qu'y donnerait un pandoure?. Changeraient-elles toutes les semaines de parure et de couleur, si elles avaient une notion déterminée du beau, si elles étaient persuadées qu'elles ont une beauté naturelle que doivent accompagner des ornemens convenables et délicatement assortis? Elles auraient bien raison de se moquer ou de se plaindre de nous, si nous les traitions autrement qu'elles ne se traitent elles-mêmes.

Le très-petit nombre de celles qui n'ont pas encore réussi à cesser tout-à-fait d'être belles, en paraissent honteuses; et dans leur louable émulation, elles s'enlaidissent le plus qu'il leur est possible pour avoir l'air *comme il faut*. Jeunesse, teint frais, charme des formes, rien ne peut résister long-tems à l'effet infaillible du blanc, du rouge, des veilles, des excès et des minauderies. Est-il une impertinence plus méritoire, plus complète, que de renoncer

gaiement à de si rares avantages par vanité? Or, les dames sont les arbitres suprêmes de la bonne compagnie; on doit en conclure que tout y va le mieux du monde, à ravir.

Il existe sans doute, hors des cercles renommés, des beautés simples et modestes, des femmes paisibles et vertueuses, qui préfèrent les devoirs d'épouse et de mère à la gloire des femmes *du bel air*, des connaisseuses protectrices, etc. Cette classe particulière de dames est au moral une copie vivante de nos grand'mères. Leur opinion héréditaire et favorite étant que moins le public parle d'elles, plus elles sont estimables, il ne leur tombera point dans l'esprit que nous ayons voulu les offenser en ne citant ici que les autres.

Satisfaites du respect de parens et d'amis sensibles, du cœur d'un mari, de l'amour d'enfans tendres et dociles, et du témoignage d'une conscience pure; saines de

corps et d'ame, elles ne se flétrissent pas à vingt ans, et prétendent économiser du bonheur pour la vieillesse. Nous les félicitons de se contenter de si peu de chose, de ce dont l'excellente compagnie ne se soucie guère; et en joignant ici nos hommages à tous les respects qu'elles méritent, nous continuerons de ne parler que des dames à la mode, qui ont infiniment plus de cet honneur auquel le bruit sert d'unique mesure.

Leur première éducation les éloigne de toute aptitude aux sciences, aux lettres, aux arts; on ne leur apprend que la musique, à danser, un peu de géographie qu'elles oublient en chantant, et de dessin qui les ennuie. Dès leur début dans la société, c'est-à-dire aussitôt qu'elles s'y montrent avec le nom d'un homme qui rougirait d'être à leur côté, tant il s'estime, elles savent tout, jugent de tout, et deviennent à-la-fois, par un mélange inex-

plicable mais réel de qualités et d'actions opposées, les souveraines et les esclaves, les idoles et les dévotes du génie qui les encense et qu'elles caressent. Il est facile de prévoir que le génie devra promettre le plaisir pour intéresser, ressembler à la folie pour amuser : il flattera tous les goûts de ces dames, elles présideront à tous les siens. On ne peut arriver à l'impertinence par une route plus droite, plus courte, plus glissante et plus fleurie.

Depuis que les femmes tiennent la baguette du génie philosophique, tous nos *agréables* ont des cerveaux, et presque des visages et des tailles de femmes; incapacité de contention d'esprit, défaut de tenue, charmante frivolité, besoin toujours renaissant d'impressions variées, ils leur doivent tout jusqu'aux mines. Mais le principal des dons qu'ils en aient reçus, c'est cette manière expéditive d'offrir et de prendre des décisions pour des jugemens,

et des mots pour des idées en tout ce qui n'est pas du ressort de la sensualité.

Est-il étonnant qu'à la suite d'une pareille révolution, ce qui était en bas se trouve en haut; que les propos, les écrits et les mœurs qu'on louait, soient décriés et ridicules; que ce qu'on nommait injurieusement *impertinence*, corresponde à présent à ce que nous nommons amabilité, savoir-vivre? Quelles clameurs se fussent élevées jadis contre un jeune homme qui aurait fait l'éloge de son meilleur ami, de son modèle, en l'appelant un *roué?* les bégueules en fontanges auraient pris la fuite, pour ne plus entendre une semblable horreur.

Ils *respectaient* les dames, nous *adorons* et nous *avons* les femmes, non pas les nôtres, cela va sans dire. Celles-là veillaient à leur ménage, soignaient leurs enfans, avaient de la religion, parlaient raison, décence, etc.; celles-ci jouent, cou-

rent, nouent et rompent des intrigues, s'habillent en maquignons, sont philosophes, bâillent à des lectures, protègent des auteurs, n'ont ni foi ni loi, ruinent leurs créanciers et payent leurs dettes de jeu dans le boudoir; disent d'un drame horrible : *délicieux!... d'une fraîcheur...;* disent d'une petite farce bien obscène, qui eût passé, du tems de Boileau, pour une scandaleuse bêtise, *sublime! céleste! divin!* et parlent autant et mieux d'histrions, qu'on ne parlait alors des jésuites et de Port-Royal. On offensait autrefois les femmes mariées en affichant de l'amour pour elles; on offense aujourd'hui une *élégante* en l'*adorant* trop discrètement. « Il est diffi-
» cile, disait M. l'abbé Girard, de déci-
» der en quelle occasion l'outrage est plus
» grand, ou de ravir aux dames par vio-
» lence ce qu'elles refusent, ou de rejeter
» avec dédain ce qu'elles offrent (1). »

---

(1) *Synonymes français*, par M. Girard, de

Question résolue, monsieur l'abbé. Le flambeau de la philosophie ne laisse rien de ténébreux en morale.

---

l'académie française, édition de M. Beauzée; aux mots *affront*, *insulte*, *outrage*, *avanie*.



CHAPITRE XXVIII.

Oreilles chatouilleuses.

De cette théorie et de cette pratique combinées, de l'influence et de la transmission circulaire des femmes à la mode et de leurs habitudes physiques et intellectuelles, il est résulté en nous une délicatesse de tact, une *susceptibilité* d'oreille que n'avaient pas les anciens. Nous voyons nos idées familières jusque dans un mot qui n'y a aucune relation; car l'impertinence consiste autant en une suppression de rapports raisonnables, qu'en une supposition de rapports illusoires et absurdes; la *non-appartenance*, la *non-convenance* s'effectuant également par ces deux procédés.

Il fallait tout dire à nos aïeux pour qu'ils saisissent une gravelure; il nous suffit de la

plus faible ressemblance de son, nous sommes partis, notre esprit travaille, les sens réagissent; déjà l'acte lui-même est comme sous nos yeux; de façon que riches, opulens en impertinence, nous en prêtons à ces graves auteurs qui la détestaient et se doutaient aussi peu qu'elle deviendrait *élégance*, *urbanité*, qu'ils imaginaient qu'un jour les mots *créancier*, *dette*, *faillite*, *jeu d'enfer*, *perfidie*, *noirceur*, *jouissance*, etc., n'affecteraient plus désagréablement le tympan des messieurs et des dames *du bon ton*, et qu'alors *roué* signifierait *charmant*, *couvert de gloire*, etc.

En souriant à l'allusion qui est notre ouvrage, nous condamnons cependant le texte innocent où nous la voyons, par une finesse qu'on ne paraît pas avoir encore bien expliquée, et qui prouve peut-être elle seule autant d'impertinence réelle que nos conversations, nos *quolibets*, nos *calembours*, notre dessein formé de ne rien ménager, de

tourner

tourner tout en dérision, et notre conduite.

Si nous avions la moindre modestie nous rougirions, au lieu que nous ne faisons qu'observer en persiflant le trop de liberté de ce qui souvent n'est pas du tout libre. Si nous avions plus de modestie encore, notre imagination ne serait point allumée par telle expression qui laissait à froid tous les cerveaux de l'autre siècle. Mais quand on ne connaît, n'aime et ne recherche que des instrumens de débauche, on en apperçoit jusqu'au milieu des nuages. Le cynique est un égoïste qui cesserait d'être cynique si le vulgaire le devenait. Nous voulons de l'exclusif pour nous, même en fait de libertinage; et, comme tous ceux qui s'arrogent un privilége, nous ne rêvons que contrebande, et nous en voyons dans toutes les poches.

Graces à l'inconséquence actuellement dominante, et à l'impossibilité d'une attention soutenue, les mots sont aujourd'hui

bien moins les signes de la pensée de l'homme sérieux qui parle ou écrit, que les jouets de la fantaisie des étourdis et des étourdies qui le lisent ou l'écoutent. Nous ressemblons assez à cette baronne qui, assistant à une leçon où le gouverneur du comte son fils expliquait à ce jeune homme l'usage du dilemme, que les logiciens appellent un argument cornu, se mit à rire aux éclats, et ne vit plus dans la société, en commençant par monsieur le baron son mari, que des dilemmes.

On a imprimé, sous le nom d'un auteur d'infiniment d'esprit, les réflexions suivantes : « Allez dire à une femme que vous » trouvez aimable et pour qui vous sentez » de l'amour : *Madame, je vous desire* » *beaucoup; vous me feriez grand plaisir* » *de m'accorder vos faveurs;* vous l'insul- » terez, elle vous appellera brutal » (le génie avait à peine les yeux entr'ouverts); « mais dites-lui tendrement : *je vous aime,*

» *madame; vous avez mille charmes à mes* » *yeux;* elle vous écoute, vous tenez le » discours d'un homme galant; c'est pour» tant lui dire la même chose... Elle le sait » bien, qui pis est... rien de ce qu'il y a » de grossier dans ce *je vous aime*, ne lui » échappe. Vous dirai-je plus? c'est ce » grossier même qui fait le mérite de la » chose... Il faut être bien libertin pour ne » pas prendre la peine de traduire, quand » on n'y perd rien, et que la vertu s'en » contente (1). »

Nos vertus modernes ont rendu l'art de la traduction d'une difficulté désespérante. La bonne compagnie croirait devenir peuple si elle permettait que l'idiôme de ses petits soupers fût publiquement enseigné à la bourgeoisie; et se réservant toutes les

---

(1) *Le Cabinet du philosophe*, ouvrage imprimé dans la collection des œuvres de Marivaux, édition complète.

espèces de mérite, elle trouve ce grossier qui l'enchante, même où l'intention n'y est pas. Bientôt on ne pourra plus s'exprimer décemment; le dictionnaire des *roués* englobera dans quelques années toute la langue. « L'auriez-vous jamais soupçonné, » disait dernièrement un *homme char-* » *mant* à sa coterie? un archevêque, un » précepteur des enfans de France, M. de » Fénélon enfin, a fait un traité de l'édu- » cation *des filles*, — des *filles?* eh oui, » vraiment, et cela s'imprime! »

Tel vers, telle élocution est insoutenable aujourd'hui, qui ne produisait aucun effet pareil autrefois : nous nous montrons inexorables à cet égard. Lorsque les mœurs sont pures, le langage est plus libre; les mouvemens du cœur étant bien réglés, les mots n'y dérangent rien; des devoirs chéris et une retenue naturelle s'interposent sans effort entre ce qui se dit et ce qu'on n'a pas l'inclination de faire. Mœurs libres,

langues gênées, oreilles chatouilleuses, parce que du dire au faire il n'y a plus que l'occasion. Le vice est-il tourné en philosophie, les Julie d'Etange se livrent très-moralement à leur sage Saint-Preux, et les dames *de Warens* sont des *anges*, des *ames divines. célestes* (1), des modèles de vertu qui couchent avec leurs laquais. Quel mot, après cela, ne court pas le risque d'être incessamment une gravelure?

---

(1) *Confessions* de J. J. Rousseau.



CHAPITRE XXIX.

Exemples et contrastes.

LE plus grave de nos *penseurs* de coterie pourrait-il, sans faire ce qu'ils appellent des gorges chaudes, exposer avec fidélité la coutume très-sérieuse, peut-être sublime, chez les patriarches, de jurer par la cuisse du chef de famille, par ses *genitalia*, en y portant la main? Le serviteur d'Abraham lui jure ainsi de choisir à Isaac une femme dans sa parenté: Jacob use du même serment: Joseph aussi en Egypte, peu de tems avant sa mort (1). Mais l'extrême différence des usages peut dérouter le jugement, l'induire en erreur au sujet de l'hon-

(1) *Histoire universelle*, etc., traduite de l'anglais par une société de gens de lettres, in-8°. Paris et Liége, 1780.

nête absolu : bornons-nous à des signes qui ne furent destinés qu'à peindre des idées d'une décence incontestable, quelles que soient les opinions et les coutumes.

Quelle actrice oserait débiter sur le même théâtre où l'on joue avec tant de succès Figaro, l'immoral et *délicieux* Figaro, ces vers de Corneille dans sa tragédie d'Othon?

« Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
» A-t-il paru contraint? a-t-elle été facile?
» Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
» Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait (1)? »

Certainement ce ne serait pas les défauts du style de ces vers qui exciteraient les brouhaha de la galerie et du parterre; on en écoute si patiemment de plus mal faits, on en applaudit de si barbares!

Nos gens à la mode se permettent tout, se vantent, font gloire de tout entr'eux

---

(1) Pauline ouvre le second acte par ces mots qu'elle adresse à Fulvie.

dans une orgie, où ils ont pour confidens leurs valets, dans une petite maison où ils mènent successivement toutes les *impures* et tous les *roués* de la ville ; dans un souper fin, dans un boudoir tapissé de nudités, sous un ciel de glace ; et ils se soulèvent au moindre mot placé, par inadvertance, de manière qu'un mauvais plaisant puisse en tirer une impertinence. On grave, on imprime, on dessine, on peint, on lit, on chante, on joue en société, sous un titre libertin, tout ce que l'œil, l'oreille et les sens qui y correspondent peuvent dévorer de plus lubrique, et l'on feint d'être scandalisé d'une expression honnête que des turlupins rendent équivoque en la prenant tout de travers.

Ce malheureux mot fît-il partie de l'ouvrage de la morale la plus sèvère, ou fût-il échappé à l'homme le plus pieux ; croyez-vous que la matière du livre ou le caractère de l'homme suspendront les éclats, les

commentaires, les sarcasmes? Vous nous connaissez mal. — Mais, nous direz-vous, l'un et l'autre sont assez ridicules. — Souverainement ridicules. En condamnant ce mot, auriez-vous quelque desir qu'ils le parussent moins? — Eh! non, vous n'y êtes pas; avec cette disparate ils le seront davantage. — Prétendiez-vous qu'ils soutinssent mieux, l'un le ton austère du sujet, et l'autre son personnage? — Nous ne nous piquons point de ce genre de tenue dans les idées. — Que voulez-vous donc? — Avoir, comme de raison, notre juste et bonne part à cet éloge de l'impertinence.

Il y a plus: telle femme très-respectable, car elle habite un hôtel somptueux, et porte vingt mille écus à son petit doigt; cette femme commet une indécence avérée chaque fois qu'elle vient dans sa loge à l'année, dans sa loge-boudoir; indécence que tout Paris sait le lendemain par l'indiscrétion de jeunes gens qu'elle ne verrait

pas s'ils avaient la sottise de se taire; eh bien! la pudibonde personne se révolte, pousse les hauts cris pour une image un peu vive, un trait leste qu'elle croit avoir trouvé dans un rôle de soubrette. Quels motifs assigner à ces contradictions de tous les momens? l'inconséquence et l'avarice du voluptueux, la crainte qu'il a, sans s'en douter, que le plaisir ne perde de son prix en s'éparpillant, en devenant vulgaire.

La trivialité, si l'on peut user ainsi de cette expression, déflore tout objet du desir; ce qui délecte une société close, indigne des esprits et des cœurs trop *délicats* pour ne pas avoir de la répugnance à mettre en commun avec le peuple celles de leurs jouissances qu'il ne peut augmenter en y participant. Une farce est-elle médiocrement libre? on la joue au boulevard pour le peuple; l'est-elle davantage? le beau monde y accourt; l'est-elle à l'excès? on la réserve pour le théâtre d'une riche dan-

seuse, d'une grande dame, d'un opulent amateur, ou d'un amateur qui *singe* l'opulence aux dépens de ses créanciers, ce qui fait le même honneur dans le monde où l'on juge philosophiquement de l'honneur.



CHAPITRE XXX.

Affiche de richesses.

EST-CE l'une des causes ou l'un des effets de l'impertinence à la mode, que cette manie presque universelle de paraître plus riche qu'on n'est? Ici tout est cause et effet en même tems. Dès que les passions furent flattées, on n'estima que l'or qui sert à les satisfaire; dès qu'on n'estima que l'or, chacun voulut en avoir beaucoup, et le plus grand nombre recourut à l'industrie ou à la feinte.

Les richesses suppléent tout, vertus, talens; on dut naturellement s'engouer d'un expédient aussi simple. Il ne fallut plus que doubler, tripler, décupler sa dépense, pour doubler, tripler, décupler son mérite, et l'estime s'accrut à proportion. Il est si vrai que la richesse procure plus que

ce

ce qu'on en achète dans le commerce, qu'il y a même de la gloire à la dissiper sans utilité, à jeter, comme on dit, l'or et l'argent par les fenêtres, pourvu que les sommes qu'on perd ainsi donnent une haute idée de celles qui restent.

Au fort du système de Law (peut-être l'un des premiers mobiles de la philosophie du siècle et de ce génie moderne, si dignes de devoir leur origine à l'empirisme politique), des actionnaires firent chauffer des ragoûts avec cinquante mille francs de billets de banque, par un mouvement de vanité qui prouve, mieux que ne le feraient de longs raisonnemens, le degré de considération qu'on retire même du plus ridicule abus, de l'emploi le plus stérile de la richesse.

Un *penseur* nous a démontré que le respect était toujours attaché au pouvoir, et que l'or et l'argent étaient les représentans de tout pouvoir quelconque, le nerf des

états et le principe déterminant de toute faculté sociale ; c'est pourquoi chacun veut paraître en avoir le plus qu'il peut. De là le luxe, si justement vanté par nos législateurs en brochures ; de là cette émulation des diverses classes des citoyens, leur zèle à imiter les riches aux dépens de qui il appartiendra ; de là cette confusion des rangs dans la société, heureuse suite du bel ordre que ces maîtres de l'opinion ont mis dans leurs idées et dans celles du peuple. Vous croyez, vous étranger, aborder un grand seigneur ; point du tout : c'est un comédien, un coiffeur de dames, un brocanteur. Vous vous rangez pour laisser passer une dame de condition ; on vous dit tout bas : c'est une marchande de modes, ou la femme d'un cabaretier, etc. De l'autre côté, vous prenez pour un palefrenier un homme de naissance ; il a peur qu'on ne le respecte. Les extrêmes se touchent.

On sait que tel mari n'a que deux mille

écus d'appointemens ; sa discrète moitié n'en dit pas moins qu'il lui faut vingt mille francs par an pour elle seule : le plaisant, c'est qu'elle les dépense. Pascal, ce misanthrope, qui, au milieu d'épaisses fumées, jette parfois quelques lueurs, prétend que le mérite personnel est sagement apprécié sur le nombre des laquais. « Que l'on a bien » fait, dit-il, de distinguer les hommes par » l'extérieur plutôt que par les qualités in- » térieures! qui passera de nous deux? qui » cédera la place à l'autre? le moins habile : » mais je suis aussi habile que lui. Il faudra » se battre sur cela. Il a quatre laquais, et » je n'en ai qu'un ; cela est visible, il n'y a » qu'à compter ; c'est à moi à céder, et je » suis un sot si je le conteste (1). » Jamais on n'eut plus de mérite personnel ; la foule des laquais augmente journellement.

Combien ce besoin d'une richesse réelle

(1) *Pensées morales*.

ou extérieure ne multiplie-t-il pas les véritables impertinences! L'épouse qui dissipe quatre fois plus que son mari ne gagne ou ne vole; le fils qui s'endette à l'insu d'un père dont la mort n'acquitte pas, à l'échéance, des billets qu'on renouvelle en les doublant; la *fille* qui se fait, avec l'or de vingt locataires, un sort assez *honnête* pour figurer *décemment* parmi ses pareilles; les pères qui lui donnent le patrimoine de leurs fils et la dot de leurs filles pour montrer qu'ils sont généreux, et qu'ils font bien les choses; les mères et les tantes qui jouent dans une nuit la subsistance de cent familles, empochent le gain et payent les pertes en billets doux à vue au petit jour. Toutes ces spéculations, jadis souterraines et rares, maintenant publiques et quotidiennes, par lesquelles le jeu et le luxe des femmes mettent un impôt direct sur toute affaire; l'activité lucrative de tant de solliciteuses, si insinuantes, qu'il est peu

d'hommes puissans à qui l'on n'arrive par toutes ces dames; des caissiers qui font valoir l'argent d'autrui, et l'emportent s'il n'en produit pas de quoi faire briller leurs maîtresses; d'aimables coteries de gens qui ne se réunissent que dans la fraternelle intention de s'acharner à la ruine les uns des autres; des hommes au teint de la couleur du tapis; des belles aux joues nacarat, au nez et au menton orange; de longues nuits passées à répéter: *à vous, à moi, va tout, je tiens*, ou à vomir d'énergiques imprécations contre un ciel où l'on s'efforce de croire qu'il n'y a rien que l'espace, etc.: tous ces traits rapprochés à la hâte, et qui ne forment pas la centième partie du *tableau social*, mettent l'espèce de considération qu'on attache à l'extérieur des richesses, au nombre des élémens de notre savoir-vivre, de cette impertinence, le chef-d'œuvre de l'ennui.

CHAPITRE XXXI.

Bénéfice de l'ennui.

Pour l'ennui, ce qu'on peut en dire saute aux yeux. Le lecteur nous pardonnerait-il d'abréger ce chapitre, si nous le pouvions, contre l'usage immémorial si religieusement observé dans la haute littérature ?

Un de nos philosophes a prouvé sans réplique, par ses ouvrages qui ont achevé l'éducation et mûri l'entendement de notre savante jeunesse, que l'ennui est le plus grand principe de la perfectibilité humaine. A quel point nous devons être parfaits! nos peuples civilisés, nos élégans des deux sexes, si dispendieusement amusés et presque toujours inamusables, s'ennuient à périr. Ceux d'entre les citoyens qui s'occupaient autre-

fois ou se plaisaient au sein de leur ménage, s'ennuient tellement aujourd'hui, que vingt théâtres, tant publics que particuliers, des *clubs* et des cafés, des assemblées académiques où l'on bàille, où l'on s'attendrit, où l'on applaudit comme à des drames; des brelans, les guinguettes, les redoutes, les exécutions de la Grève et quarante mille *filles* ne suffisent pas pour les divertir. Des frais inouis, une protection signalée, toute l'industrie d'entrepreneurs qui avaient à sauver leur fortune et leur *gloire*, n'ont pu soutenir un colysée, que l'ennui a fait déserter. Ce spectacle est bien intéressant pour les amis de l'humanité, depuis qu'un sage a daigné les mettre dans la confidence de la nature.

Les Iroquois, les Hottentots, un stupide nègre, chassent, pêchent, courent, se battent, tressent des nattes, mangent, boivent, dansent, rient et dorment, et ne s'ennuient pas; cela seul démontre, mieux

qu'un discours oratoire, la supériorité de la civilisation philosophique sur l'état de sauvage. Il est probable que les orang-outangs feraient des almanachs, des cahiers de costume, des énigmes, des logogriphes, des charades, des dissertations économico-politiques et des éloges, s'ils avaient le bonheur de s'ennuyer autant que nous.

Citons une pensée très-ingénue, que nous avons lue en 1777, dans un journal qui ne saurait être suspect; car, quoiqu'il soit assez souvent juge et partie en fait d'ennui, ce sujet n'en est pas moins de sa compétence. « Entre toutes les sensations qu'un homme » raisonnable éprouve dans le monde, l'en- » nui est celle qui domine. Démocrite rit, » Héraclite pleure; le vrai sage se place » entre deux et bâille (1). » Cette petite scène est d'une vérité frappante, et sert aussi à distinguer le philosophe ancien du

(1) *Pensées diverses*, par M. P.

philosophe moderne. Entre des tabarins, des persifleurs, des dramaturges et des jérémiades, nos sages et leurs affiliés bâillent en chorus de la manière la plus satisfaisante pour l'observateur éclairé qui, voyant d'un œil perçant les effets dans les causes, les fleurs dans leur oignon, les fruits dans leur germe, calcule combien cet ennui promet d'ouvrages excellens, et combien il répandra d'aménité sur la vie, la conduite, les propos, les arts, les sciences, le génie, et jusqu'au milieu d'une salle où l'on taille, on ponte, on perd, on gagne, etc.

De cet inextinguible ennui naissent cette pétulante mobilite qui cherche vainement à s'y soustraire; ces parties de débauche enchaînées l'une à l'autre, afin de ne pas lui laisser d'accès et où tout l'introduit; ce vide habituel d'idées qui nous oblige à être des *penseurs* pour en avoir; cette diminution de l'esprit naturel, qui n'en laisse que plus de marge, qui ouvre un champ sans

limite à l'esprit qu'on fait; l'impatience de changer ce qu'on a, celle d'exécuter l'impossible; ce desir d'abuser de tout, auquel se prêtent si généreusement des femmes qui ne refusent rien, etc. Qui n'apperçoit dans l'ennui la source la plus abondante du genre de sociabilité que nous tâchons de caractériser, seul moyen de le louer utilement?



CHAPITRE XXXII.

Progrès du bourgeois.

Si des principes on vient aux conséquences, quoi de plus avantageux que cette impertinence polie, telle que tout lecteur sevré de préjugés la concevra comme nous? Vue, restreinte dans ce qu'on appelle proprement les airs, elle établit une différence sensible entre l'homme à la mode, l'homme essentiel et l'homme obscur, l'homme de rien, l'*espèce;* entre la bonne compagnie, et le commérage d'individus mécaniques et laborieux; entre les têtes à génie, et les têtes à perruque; entre les *agréables*, et les maussades imitateurs de la civilité gothique; civilité qui n'est plus même le partage du bourgeois aisé, ni de madame son épouse, que nos marquis, nos comtes, nos chevaliers de comédie et d'industrie forment sin-

gulièrement depuis quelques années. Ainsi que la philosophie l'avait prévu dans ses centuries, la lumière se communique de proche en proche.

Ne commence-t-il pas déjà, pour son début, à parler haut sans s'écouter, à fredonner devant un supérieur, à pirouetter dès qu'il s'agit de raison, à coudoyer le bas peuple, à l'éclabousser, à regarder les femmes d'un certain rang avec presqu'autant d'effronterie qu'elles en montrent à le toiser; à lorgner les jeunes personnes à bout touchant et jusque sous le fichu; à dépouiller sa famille pour se faire un nom dans les tripots; à porter ses effets au Mont-de-Piété, pour donner un *pouf* à une fille avec laquelle il veut aller décemment aux Grands-Danseurs? Ne dispute-t-il pas déjà d'insolence avec les valets des seigneurs, ce qui le rend fort aimable aux yeux de ses voisines ébahies de son ton noble, et le fait considérer des ouvriers et

des

des marchands qu'il payera bientôt en injures? Dans un parterre, au lieu d'écouter la pièce, il crie, hurle, cabale, injurie, joue à la main-chaude. Des bancs n'arrêteront point sa fougue; qu'on fasse un essai de fauteuils académiques, il y dormira peut-être.

Sa digne moitié, un peu plus avancée que lui, grace aux heureuses dispositions de ce sexe privilégié, doit avoir non-seulement un coiffeur, un tailleur qui lui prenne la mesure, et un accoucheur, mais encore un pédicure pour ses cors, un joli chirurgien pour son cautère, un odontalge pour ses dents postiches, un oculiste pour son œil d'émail; et un émule du sieur Chaumont applique tous les mois à la gracieuse dame son toupet naturel avec une pommade *attractive*.

Il faut un feu pour madame, comme il faut un feu pour monsieur (on se bornait jadis au feu de la cuisine); et madame écrit

des billets sans fin. Cette manie de foyers solitaires, et celle d'écrire pour rien, donnent lieu à deux sortes de consommations qui jamais ne furent si excessives. Tous les chiffons du pays ne fournissent plus assez de papier aux presses et pour les billets du matin, etc. Le bois devenu d'une cherté horrible, ne se régénère pas assez vîte pour fournir à tant de feux qui ont remplacé le foyer domestique et paternel, autour duquel la famille était plus aimante et plus honnête. A voir la manière dont nous dévastons les forêts, on croirait que nous craignons de redevenir sauvages.... Mais où nous entraîne le génie? Revenons à notre bourgeoise à la mode.

Elle ne sort jamais en s'appuyant sur le bras de monsieur, qu'elle ne se demande en rougissant: Que dira-t-on? Afin d'être libre, aussi libre qu'il lui est possible, elle a mis sa fille au couvent. On assiste chez elle à des concerts qui sont suivis d'une

bouillote. Elle soupe en ville, joue sur sa parole, rentre à deux heures après minuit, accorde le matin des audiences en manteau de poudre entr'ouvert, et c'est dans sa chambre à coucher, à la faible clarté de rayons que des rideaux colorent en rose, qu'elle règle ses comptes, paye le courant et les arrérages du jeu au jeune homme bien élevé qui ne divulguera pas ce qu'il a gagné. Madame invite, ordonne, achète sans consulter monsieur, et lui renvoie les mémoires : lit des romans, juge, trouve *superbe* ou *horrible* ; choisit ses amis *du plus beau physique*, etc.

Il ne lui manque, en vérité, qu'un hôtel, un équipage, des laquais, un cuisinier, un ou deux philosophes caudataires, et des vapeurs ; mais tout cela tient à presque rien. Qu'elle et son mari se faufilent plus honorablement ; qu'ils apprennent à corriger la fortune ; qu'ils aient souvent de bonnes cartes ; qu'il fassent une couple de

banqueroutes, ou qu'ils dictent quelque testament; le luxe rehaussera leur mérite, et les philosophes et les vapeurs viendront bien sans qu'on les cherche.



CHAPITRE XXXIII.

Principes moraux.

Par son intimité avec tous les principes moraux, l'impertinence, qui n'est, en dernière analyse, que le philosophisme-pratique, débarrasse ceux qui s'y livrent de mille soins minutieux, importuns, avilissans, assommans, et d'autant de scrupules dont alors on ne fait que se moquer. Plus de servitude, plus de craintes, plus de remords, plus de syndérèses.

La jeunesse n'est plus liée à la ceinture de vieux parens moraliseurs, fâcheux, exigeans. Ils n'avaient, suivant notre philosophie moderne, que le droit de nourrir, de protéger, de servir leurs enfans. Dans toutes les espèces d'animaux, aujourd'hui nos modèles de prédilection, et dans le règne végétal, si instructif en morale, la

nature n'a pour but que de reproduire, et sacrifie constamment les prédécesseurs aux successeurs. On voit que les *penseurs* font des pères et des mères une classe particulière de gouverneurs et de gouvernantes domestiques, payés d'avance de leurs peines par le plaisir qu'ils ont eu, et qui doivent s'estimer fort heureux s'ils ne meurent pas de faim après avoir mis au monde un enfant rempli de génie.

Celui-ci les raille, les *mystifie*, les fuit en leur laissant à peine un revenu alimentaire. S'il a le secret d'y réussir, il est dispensé d'essuyer leurs larmes, de partager leurs douleurs, de soulager leurs infirmités. En consacrant aux voluptés des capitaux qu'ils enfouiraient ou qu'ils dépenseraient sottement en œuvres pies, il attend la mort de ces radoteurs comme un dernier service de leur part; et l'absence et les distractions écartant même jusqu'aux impressions machinales que pourrait causer

le hideux aspect d'une agonie, il apprend avec joie ce qui ne lui aurait causé que de la désolation s'il n'eût pas été, pour ainsi dire, cuirassé d'impertinence.

Entre amis, la bourse, le crédit, la volonté et les moyens d'obliger sont le thermomètre des égards et de la tendresse qu'on se témoigne réciproquement. Ruiné à midi, quitté le soir, sans regret, sans déchirement de cœur; c'est ainsi que vous oubliez dans un tiroir le sac qui ne contient plus d'argent, ou que vous froissez et jetez le papier qui enveloppait un rouleau de louis mis et perdus sur une carte. Si l'homme dénué de toute espérance implore des secours, il a la peste. Ne pouvez-vous plus me servir ou m'amuser, cherchez ailleurs qui vous aime; quand je ne vous serai bon à rien, ne m'aimez plus: voilà le pacte tacite qui fait la base de nos *liaisons sentimentales*, d'après le grand principe de l'utilité présente; source unique

de tout attachement et de toute justice, selon nos sages.

Jadis les philosophes vivaient, dit-on, assez mal avec leurs préceptes; les nôtres, pour éviter cet inconvénient, ce scandale, ont adopté des maximes si commodes, de si bonne composition, qu'il est extrêmement aisé de vivre avec elles. De meilleure foi que les anciens, et par-là plus persuasifs, ils peuvent donc, s'ils le veulent, nous instruire par des écrits et par des exemples. « Le sentiment n'est point libre, nous di- » sent-ils... les passions sobres font les » hommes communs... le bonheur est tout » ce qui flatte le corps (1) »... Les *femmes galantes* sont plus nécessaires dans un état bien policé, que les femmes honnêtes. « Celles-ci nourrissent des citoyens utiles... » et celles-là... les ennemis de la nation... » la débauche n'est pas une tache à la

(1) *Des Mœurs.*

» gloire (1), etc. » Cette dernière pensée donne la plus belle étendue à l'acception des mots *femmes galantes.* Il faudrait être de bien mauvaise humeur, pour se plaindre de l'excès de rigueur que présentent de pareilles maximes, et tant d'autres qu'il serait trop long de rapporter ; car il n'en est pas de favorables à tous nos penchans, à la sensualité sur-tout et à la cupidité ; il n'en est pas que ces *penseurs* n'aient publiées ; et l'on peut compter que leur doctrine ne s'est relâchée en aucun point.

Aussi les gens à la mode, les zélés partisans de cette doctrine animale en embrassent-ils la totalité du systême. Chacun d'eux a, trompe, affiche autant de femmes qu'il lui est possible, et ne se mêle ni ne s'inquiète de la conduite de celle qu'il épouse. Elles sont convenues qu'il y aurait beaucoup d'honneur de part et d'autre dans

(1) *De l'Esprit.*

leurs intrigues, leurs perfidies, leurs noirceurs charmantes. Quant à la raison, à moins qu'on ne soit un visionnaire, un dévot, un cagot, un cuistre, un fourbe, un fanatique, on tombe d'accord aujourd'hui que la lubricité est aussi raisonnable que la plus vertueuse des inclinations naturelles ou factices de l'homme et de la femme en société civilisée.

Bayle n'avait-il pas dit avant nos *penseurs* : « Je crois, en général, que tout ce » qu'on appelle plaisir des sens, est en » effet une chose très-spirituelle (1) » ? Les dames et les messieurs qui se nomment exclusivement *la très-bonne compagnie*, ont, sans exagération, tout l'esprit imaginable, et ne connaissent guère et ne cherchent avec ardeur que ces plaisirs-là. Bayle était un vigoureux raisonneur, et leur con-

---

(1) *Nouvelles de la république des lettres. Epicuréisme, Epicure.*

duite devient sa preuve : rien de si spirituel que la débauche. Nous ne croyons pas qu'un Arnaud, un Nicole, un Malebranche perdît son tems à nous contester l'évidence subjugante de cet axiome. « Pourquoi, de-» mandait un ostrogoth, les bêtes ne font-» elles l'amour qu'à certaine époque de » l'année, et seulement pour procréer des » petits? — Parce que ce sont des bêtes, » lui répondit quelqu'un qui ne l'était pas. »

L'impertinence pratique est non-seulement utile pour le présent, mais les avantages inestimables s'en étendront encore sur les races futures, si nos frêles enfans peuvent avoir lignée. Est-on d'un état considéré dans le beau monde? on paye, au plus bas prix possible, des étrangers, de *pauvres diables* qui se chargent d'élever une progéniture aussi chérie du père et de la mère que ceux-ci se chérissent l'un l'autre; et on s'arrange de façon à ne laisser à ces successeurs énervés, qu'un nom qu'ils traî-

neront, et les droits de leurs aïeux à la vénération publique et aux récompenses. Madame n'a-t-elle que des filles? le *penseur*, ami de la maison, l'intendant ou le maître-d'hôtel lui procure une gouvernante dont il répond.

En 1764 on annonça, par la voie des journaux, une maison d'éducation où, pour dix mille livres de pension annuelle, tout enfant serait soigné, instruit, verrait tous les spectacles, et dînerait avec les plus fameux artistes. Ce plan d'institution a plusieurs côtés philosophiques. D'abord beaucoup d'argent, ensuite les spectacles, l'école des mœurs, et ces dîners d'artistes qui payeraient leur écot en formant de petits encyclopédistes; rien de mieux *pensé :* mais un semblable établissement ne pourrait avoir lieu que dans le pays d'Eldorado. Les jeunes garçons y jouant avec des palets d'or, leurs parens se résoudraient, sans doute, à en donner la valeur de nos dix

mille

mille francs pour une éducation qu'au bout du compte on fait aussi bien ici moyennant deux ou trois cents écus par an, quand, sur la recommandation d'un bureau d'esprit ou de génie, on a mis sa confiance en quelque jeune philosophe qui sait tout.

Des substitutions vous empêchent-elles de dévorer l'héritage de votre fils? jouissez de tout pendant son enfance; que son éducation ne retranche rien à vos desirs. Fût-il élevé par un laquais, le fût-il par vous-même, si vous en aviez le tems, avec un nom et de l'or n'aura-t-il pas toutes les sortes de mérite? En courant après les plaisirs, il atteindra la gloire; pour lui les graines de myrte germeront en lauriers ou en branches de chêne (1); et quand les voluptés auront rassasié l'ambition, en se reposant des travaux de tête sur des subal-

---

(1) La couronne civique était faite d'une branche de chêne.

ternes qui s'en remettront à d'autres, il n'en aura pas moins tout imaginé, tout créé. Usé long-tems avant la vieillesse, il finira par devenir imbécille, ou bien il croira s'évanouir, et mourra sans l'avoir prévu. S'il éprouve des douleurs aiguës, si l'opiniâtre insomnie menace de ne lui épargner aucune des horreurs d'une lente destruction, les vertus du laudanum suppléent toutes celles des moralistes : *moriatur anima mea morte philosophorum*, disait le célèbre académicien de Maroc (1); et une barre séparera, dans les affiches, l'homme *comme il faut* des simples bourgeois dont il était si différent pendant sa vie.

---

(1) L'*Aben-Roës* (*fils de Roes*) des Orientaux, que nous, qui en savons plus qu'eux, nous nommons *Averroes*, professa la philosophie, la jurisprudence et la médecine dans l'académie de Maroc, sous le troisième roi de la race des Almoades.

CHAPITRE XXXIV.

Avantages inestimables.

En tout ceci, que d'ennui d'évité, malgré ce qu'il en reste pour le courant, pour l'aliment journalier de la philosophie! que de fortunés momens on pourchasse! que de délices on voit continuellement en perspective! que d'illusions ravissantes se succèdent dans un cerveau bien organisé! à l'opium près, et si l'on en omet quelques autres ressources de la sagesse à la mode et de la pharmacie, contre les réflexions, les remords et la théologie, un chien, oui, un chien ne vit et ne meurt pas mieux qu'un *penseur*, que le coryphée de la bonne compagnie; convenons même qu'un chien est fort loin de vivre et de mourir aussi bien qu'eux : le mot *cynisme* ne serait plus qu'une faible expression de leur manière

d'exister et de cesser d'être, suivant le système ingénieux qu'ils accréditent.

Nous ne saurions trop comparer l'animal, la brute, le cheval, l'âne, le singe, le chien, nos modèles en philosophie, aux *agréables*, aux *roués* leurs copies, pour la gloire de ceux-ci, et afin de juger à quel degré les copies sont supérieures aux modèles.

L'animal ne mange et ne boit que lorsqu'il a faim et soif, et ne desire que ce qui lui convient en qualité et en quantité; l'homme du beau monde se gorge, sans appétit, de mets qui lui en donnent; préfère les vins mousseux et les liqueurs spiritueuses aux boissons saines, se prépare des maladies avec une insouciance admirable. L'un ne connaît qu'un amour périodique; l'autre passe d'excès en excès. L'un prend un exercice salutaire; l'autre se fait porter ou traîner, et croirait déroger en se servant de ses jambes. L'un dort autant qu'il

en a besoin pour sa santé; l'autre s'épuise à veiller; avare d'un tems que la débauche et le jeu rendent infiniment précieux, il n'en accorde au sommeil que le moins qu'il est possible. L'un suit, d'un cours monotone, l'instinct qu'il reçut de la nature; l'autre voudrait pouvoir n'être en tout que son propre ouvrage, attribuer les fonctions du cœur à l'imagination, bouleverser ses deux substances, en détruire une pour la félicité de l'autre, réduire l'ame au mécanisme des sens, éteindre sa raison, et y substituer les aigrettes électriques d'un esprit artificiel dont les fortes explosions sont actuellement des coups de génie, etc. etc. etc.

Résumons cet intéressant parallèle. L'un jouit du présent, ne s'inquiète guère de l'avenir, et, sensible et fier à sa manière, déchirerait à belles dents l'indiscrète et funeste créature à laquelle il devrait la faculté de prévoir qu'après la mort il n'exis-

tera de lui qu'une charogne; l'autre abuse du présent, cherche jusque dans le passé des moyens d'abuser de l'avenir, et invoque le néant pour le moment où l'organisation délabrée ne pourra plus satisfaire au desir d'abuser encore. L'un meurt par accident ou de caducité; et l'autre, vieillard imberbe, adulte cacochyme, n'est surpris par la mort que lorsque, en démentant des espérances trompeuses, elle prévient un projet de suicide.

On n'imagine pas d'abord combien la doctrine du néant est consolante et gaie aux yeux de nos philosophes. Ce sont de ces impertinences majeures que n'atteignent jamais bien décidément ceux qui s'en vantent le plus; et quand on y parvient, on y est plus porté par ses mœurs, que par ses idées. Rabattons-nous sur des inconséquences qui soient à notre portée.

CHAPITRE XXXV.

Objets du bon goût.

CELLES qui sont relatives au bon goût, donneraient matière à des discussions interminables, si toute difficulté à cet égard n'était tranchée à sa racine par le proverbe: il ne faut pas disputer des goûts. Notre goût est le meilleur: on se défigure pour nous copier, depuis le golfe de Finistère jusqu'au golfe de Finlande: c'est donc nous qui possedons le bon goût: ne nous querellons pas là-dessus, quoique les querelles soient d'assez bon goût en littérature polémique et à propos de sujets graves.

« Entre le *bon sens* et le bon goût, il y » a la différence de la cause à son effet, » disait la Bruyère (1). » Nous y trouvons,

(1) Caract., chap. XII.

ou nous y mettons bien d'autres différences vraiment; mais prenons, pour le moment, ce la Bruyère au mot; ayons la loyauté d'oublier ici qu'il écrivit dans un siècle que nous n'aimons ni n'admirons depuis que nous avons du génie. Plus de bon sens, plus de bon goût, en conclurait un esprit caustique; car ces sortes d'esprits raisonnent que cela fait pitié. Voici notre réponse. *Point de bon sens;* convenu, nous en tirons vanité; on le raille, il excède; on le persifle, le peuple même commence à n'en vouloir plus. *Point de ce bon goût* dont le *bon sens était la cause;* à merveille, rien de si visible, chez les gens à la mode, s'entend. Mais leur goût, le goût des *roués* et de leurs dames, le goût des *penseurs*, le goût des philosophes, est d'autant mieux le bon goût par excellence, qu'ils seraient tout honteux s'il avait le moindre vestige, seulement l'ombre du bons sens, du sens commun.

Nous le prouverions démonstrativement par dix pages de —, de =, de <, de : :, de x, de z, si nous croyions la chose douteuse; et, même avant de les lire, les détracteurs du bon goût moderne tiendraient leur cause perdue: il n'est point d'entêtement qui résiste au grimoire philosophique; nos *penseurs* terrassent ainsi leurs adversaires dès l'ouverture du livre. Sans déployer tout l'appareil des forces du génie, on peut ramener, comme du bout du doigt, ceux de ses détracteurs qui conservent quelque bonne-foi, aux grands principes heureusement éclos depuis une trentaine d'années.

Ces principes sont la liberté, la licence, la non-convenance, la non-appartenance, la confusion volontaire de tous les rapports. Anciennement le goût se composait d'une multitude inextricable de règles ou établies ou supposées. Nous abjurons toute espèce de règles : elles arrêteraient, appesanti-

raient, endormiraient, étoufferaient le génie. Il brise ces entraves pour voler en tout sens au grand, au neuf, à l'étonnant, au pathétique, au sublime, au ravissant. Avouons-le franchement; nous n'avons, ou du moins, si nos progrès ne se ralentissent pas, nous n'aurons bientôt plus que le *goût du génie.* Ne pourrait-il pas être défini *philosophiquement* : « *l'apperçu pensé* et » non-*obtus* des *formes* visibles, palpables, » auditives et *sentimentales* que le génie à » la mode veut qu'on approuve ou im- » prouve en criant tout simplement, et sans « exagération, au prodige ou à l'horreur? » Mais laissons, avec la modestie d'un élève, cette définition à refaire à nos experts-jurés et professeurs en galimatias double. Quelques indications vagues nous feront entendre de reste.

A ce bon goût sont dus presque tous les ajustemens des dames : nous n'osons pas les qualifier de parures; ils les parent si

peu! Leurs choux de ruban, si disproportionnés qu'il y faut un soutien qui donne une charmante roideur aux contours flexibles du nœud et détruit la mobilité légère du tissu; leurs panaches et leur toupet qu'un sauvage envierait en partant pour ces petites guerres où l'air effrayant est aussi utile que la force; ces ceintures qui ne serrent et ne relèvent rien, et qu'on applique finement sur une taille pincée, formée de lignes droites; ces fichus menteurs avec lesquels elles ressemblent à des pigeons bouffis de vent, et qui se rengorgent; leurs chaînes d'oreilles dont elles se battent les épaules et le visage en se retournant brusquement de tout coté pour déployer les graces de la pétulance; ces bossettes qui se sont si fort agrandies en passant du mors du cheval à la ceinture de nos élégantes; leurs habits de drap, tandis que les hommes et même les héros sont en satin ou en taffetas ouaté; ces boutons de deux pouces de

diamètre qui blessent des mains délicates, et rapetissent les yeux par la comparaison; ces cheveux flottans qui salissent les habits et les meubles, et qui se cassent et tombent plus tôt : n'insistons pas sur le blanc et le rouge; leurs mères s'en embellissaient presque autant qu'elles.

On doit au bon goût moderne ces étoffes si minces et si ruineuses, qui font circuler l'argent qu'on gardait autrefois pour une dot ou pour quelque entreprise; dot que remplace aujourd'hui le savoir-vivre, entreprise qui se fait par souscrip tion; cette vogue des linons qui a procuré du loisir à une foule d'ouvriers en soierie. Nous lui devons aussi ces belles coiffures de *penseurs*, qui ajouteraient tant au prix de leurs idées, s'ils en mettaient des gravures plus fidèles à la tête de leurs œuvres complètes; ces alphabets sur des fracs du matin pour suivre ses cours; ces boucles de souliers plus grandes que celles des harnais; les

raies

raies et les couleurs tranchées qui bigarrent nos habits; ces *costumes parlans*, en arras et en zèbre; ce déshabillé presque continuel des dames et des messieurs; ces chenilles bien ignobles avec lesquelles on prolonge la matinée jusqu'à neuf heures du soir, etc., etc., etc.

C'est le même goût qui expose à tous les regards ces tableaux que les libertins du tems passé couvraient d'un rideau; ces estampes moins chères et aussi décentes, *la comparaison*, *le verrou*, *la suite du verrou*, *l'écolier en vacance*, et cent autres plus morales, qui disposent nos jeunes demoiselles à penser; ces jolis meubles qui ne servent à rien et se brisent au premier choc; ces bibliothèques en bois de rose garnies de dos de livres artistement colés sur de la toile pour fermer une armoire à bonbons, à chiffons; ces tapisseries de papier qui ont ruiné tant de fabriques: procédé sain qui aurait rendu des milliers de bras à l'agri-

culture, si l'on avait pu alors distribuer aux ouvriers oisifs nos dissertations sur le froment, la vigne, le labourage, les semailles, la farine, le produit net et les pommes de terre.

Tout se tient même lorsque tout est bouleversé, et les conceptions du génie moderne peuvent se comparer à ces petites figures de moelle de sureau qui, plombées par en bas, se redressent toujours d'elles-mêmes de quelque manière qu'on les jette. Le bon goût qui préside à notre luxe, couvre de marbre blanc jusqu'à des tables de nuit, et dore en or moulu jusqu'au pommeau du piston de nos commodités à l'anglaise, est encore celui qui décore des monumens destinés à être vus de loin, de fleurons, de sculpture du dernier fini, comme si c'étaient des morceaux de bijouterie; qui ménage un entre-sol sous des voûtes, et met une fenêtre dans la partie supérieure d'une porte à l'antique. Il ex-

hausse les wisky et le siége des cochers, orne les portières des voitures de larges pièces de vaisselle, coupe la queue aux chevaux, etc., etc., etc.

Nous lui avons l'obligation, au théâtre, d'une musique si savante que le public n'en remporte pas une phrase chez lui, et qu'il faut six mois de leçons pour chanter un couplet; de ce vacarme délicieux qui ne laisse entendre aucune parole, et de ces paroles qu'on ne regrette jamais de n'avoir pu entendre; d'opéra-bouffons bien tristes, de comédies *pensées*; de tragédies fortes de tactique, de sentences et de pantomimes, des drames, des jeannots, des folles, des Pointu...... Qui pourrait supputer nos richesses? Ne parlons ici ni des costumes, ni des coiffeurs de la Grèce, du Malabar, de la Chine, de Rome, du Mexique, du ciel et de l'enfer; ni des entrechats, ni des cabrioles pathétiques, par lesquels on exprime de vives douleurs autour des tom-

beaux et jusqu'au bord de l'Averne; ni des habits galonnés en argent, des armures riches de nos Spartiates modernes (1). Nos aïeux allaient plus loin que nous dans ces diverses parties du bon goût : soyons justes.

Auguste, dans Cinna, avait une magnifique perruque, une écharpe, des manchettes, des bas de soie roulés et des souliers carrés; Emilie un beau vertugadin, des fontanges et l'éventail. Dans un fameux ballet, on voyait arriver le Monde qui faisait une superbe entrée; sa tête portait le mont Olympe, et son habit dessiné en carte géographique chargée d'inscriptions latines, offrait en gros caractères, sur le sein du côté du cœur, *Gallia;* sur le ventre, *Germania;* sur une jambe, *Italia;* sur un bras, *Hispania;* et sur le derrière *terra*

---

(1) *La Journée lacédémonienne*, pièce de M. de la Saussaie, a été jouée avec tous ces agrémens et des boucliers ornés de rubis.

Australis incognita (1) : on s'instruisait en voyant danser. Nous en reviendrons à ce goût exquis, dont nos pères ne nous ont transmis que ces notions isolées; tout nous y conduit, et nous les surpasserons en cela comme en fait de morale, de beaux-arts, de sciences et de littérature.

Déjà nous admirons philosophiquement Lucain autant et plus que Virgile; nous sommes éblouis de l'or du Tasse; nous regrettons le sel du genre burlesque; nous vantons la naïveté et la simplicité des églogues de ce Fontenelle dont on disait, de son tems, que les vers et la prose étaient passés à la fleur d'orange; déjà...... Ce chapitre engloberait tous les autres, si nous voulions y réunir tout ce qui, en caractérisant l'important sujet de cet ELOGE, doit ou donne la naissance à quelque objet du bon goût. Du bon goût! Comment en

(1) *Lettres sur la danse*, par M. Noverre.

manquerait-on, dans un siècle lumineux où, pour ne plus citer qu'un fait pris au hasard, et qui en vaut bien d'autres, la sculpture inspirée, égayée par la philosophie, en a représenté le patriarche en cadavre décharné : nudité charmante et *sentimentale*, qui fera naturellement oublier l'Apollon du Belvédère?



CHAPITRE XXXVI.

Célébrité calculée.

Le goût et les opinions, les maximes et les mœurs, ne peuvent pas éprouver des changemens aussi considérables, sans qu'il en résulte de sensibles différences dans les moyens de s'illustrer, et même dans la nature de ce qu'on entend par réputation. Combien de démentis on donne à présent au songe-creux Pascal! Point d'ordre moral, selon lui, si chacun ne s'occupe moins de soi que des autres. Sous les benignes influences du véritable ordre moral, essentiel, philosophique, tout homme du monde ne pensant qu'à lui-même, tendant de son mieux à tout, et ses desirs étant aussi inconstans que vifs, il y a plus de concurrence, plus d'efforts de la part des

artistes, pour satisfaire tant de volontés qui changent d'un moment à l'autre; et ceux qui ont du génie, trouvent plus d'occasions de se distinguer dans cette continuelle vicissitude de fantaisies.

Aujourd'hui chacun parle de tout, juge de tout, se connaît à tout, sans avoir étudié, par cet indicible effet de la philosophie sur les facultés intellectuelles et physiques. Depuis qu'il existe de nombreuses sociétés d'hommes qui ont aimé à jaser sur le compte d'autrui, et à faire jaser sur leur propre compte, on s'est rendu illustre par deux voies, par son mérite ou par l'ignorance publique: il ne sera pas question ici des extravagances ou des forfaits qui peuvent illustrer un Erostrate ou un brigand. La renommée, la gloire, prises en un sens favorable, ont donc deux élémens connus, se forment de mérite et d'ignorance combinés; plus vous avez de celle-ci, plus vous êtes dispensé d'avoir de l'autre. Un très-

petit calcul mettra cette utile vérité dans toute son évidence.

Mérite et *ignorance générale*, sont deux quantités qui se multiplient l'une par l'autre; *cent* de mérite par *cent* d'ignorance, donnent *dix mille* de renommée; *deux* de mérite et *cinq mille* d'ignorance, donneront également *dix mille* de renommée. C'est tourner en arithmétique le vieux dicton : au royaume des aveugles, les borgnes sont les rois; mais tel est le droit de la philosophie, et le procédé simple par lequel elle sait communiquer, imprimer de la profondeur aux idées qui en ont le moins; et pour peu que le génie donne, elles les rend sublimement inintelligibles. Reprenons notre calcul, ou plutôt, sans le recommencer, concluons-en que tout étant maintenant supputation et spéculation, et l'ignorance honorable et volontaire touchant presque à son comble, jamais les réputations n'ont été si faciles.

Il est vrai que, comme les diables rassemblés par Milton dans la salle de conseil, furent obligés de se rapetisser afin que tous pussent entrer, les grands hommes de l'époque actuelle doivent sacrifier un peu du volume ou de la durée de leur gloire à ce nombre incroyable de réputations que la vogue entasse à la hâte sans trop s'embarrasser de ce qu'elles deviennent. Aussi l'artiste fameux, le fameux poète, le célèbre *penseur* à la mode, mesurent-ils l'honneur et le tems comme les jolies femmes affolées d'un *roué* qu'elles s'arrachent, mesurent leur règne, leurs triomphes et ses adorations, au jour, à l'heure, à la minute. Elles l'aiment bien autant qu'il est possible à certains modernes d'aimer la gloire; cependant, qu'il les adore pendant toute une semaine, et la plus passionnée de toutes s'écriera, même avant ce terme exorbitant, en minaudant à ravir: *Il ne finit pas; quelle éternité! Se croit-il seul au monde? me croit-il immortelle?*

La plupart de nos illustres entendent parfaitement raison à cet égard, et montrent la plus intéressante bonne-foi. Leurs protecteurs, leurs protectrices, voilà leur postérité, l'univers; une séance est un siècle; et ceux qui crient bien fort, *bravo*, *bravissimo*, sont les meilleurs juges. Rien n'atteste davantage les progrès des lumières: car enfin, nos grands-pères, ces travailleurs infatigables qui, en n'admirant que les anciens, n'ambitionnaient que les louanges de leurs petits-fils, n'ont-ils pas compté en dupes? les louons-nous? Nous méprisons ce qu'ils estimaient: après cela, semez pour l'avenir. Vivent les contemporains en fait de gloire; et parmi les contemporains, préférez prudemment ceux qui vous louent en face; on est plus sûr de ce qu'on tient. D'ailleurs, on donne pour recevoir; on vante, on est vanté; et dans un cercle choisi d'amateurs de ce caractère, on ne perd pas un rayon de l'auréole.

Au surplus, il en est de la renommée, de la gloire, à peu près comme de l'esprit, quant au plaisir qu'elles procurent. L'esprit qu'on a est moins flatteur que l'autre; on ne se doute presque pas du premier; l'esprit qu'on fait, vaut mieux en ce qu'on en jouit autant et plus que ceux à qui on le montre. La réputation que font à un artiste ou à un auteur les productions méditées, achevées en silence, et livrées au public sans recommandation, sans prôneurs, sans prôneuses, on l'a sans le savoir, ou elle ne vient qu'après la mort; elle peut même n'arriver jamais; celle que vous faites est pour le présent, commence quand vous voulez, et c'est votre ouvrage: on sent que c'est soi qu'on honore, on n'y épargne pas les soins; aussi nos réputations philosophiques sont si belles et si promptes, qu'il y a de quoi en être stupéfait. Plus de sots, plus d'esprits bornés à présent, que les gens à scrupules, à pudeur, que les honnêtes gens

à la vieille mode ; plus d'obscurité que pour les gens raisonnables : les autres sont tous illustres, ils se couvrent de gloire, ils se la jettent à pellées.

Cependant, ceci sera-t-il pris dans le sens où nous l'écrivons? Nous n'avons aucune intention de déprimer nos confrères en génie, et nous n'aurons jamais l'audace de lever un œil indiscret sur les lauriers que moissonnent nos maîtres. Quelques-uns des illustres dont nos cercles fourmillent, en très-petit nombre il est vrai, quand on les a loués, exaltés, encensés, idolâtrés, toute une après-soupée, et jusqu'à en bâiller, à en avoir des vapeurs, semblent s'être attendus à autre chose, à mieux que cela. Cet espoir chimérique, cette ambition démesurée, leur donnent un air assez singulier, même dès le lendemain, lorsqu'il s'agit d'illustrer pareillement un nouveau venu. Convenons pourtant que les plus sensés, que ceux qui sont plus justement esti-

més de la bonne compagnie, les plus enviés, préfèrent la gloire qui enrichit et caresse les vivans, ne les caressât-elle qu'un instant, à celle qui ne déposait jadis ses stériles lauriers que sur de vieux tombeaux.



CHAPITRE XXXVII.

Littérature philosophique.

DANS ses liaisons plus immédiates qu'on ne peut l'exprimer, avec la littérature philosophique, l'un des principaux organes de la sagesse moderne, ce qui fait l'objet de cet éloge, est d'une utilité..... *incommensurable.*

Les beaux esprits, une fois qu'ils s'y sont attachés, ne vieillissent pas : ils font à cinquante, à soixante, à soixante-dix ans, et plus tard même, des ouvrages de jeune homme; ils nous intéressent, nous amusent en se livrant très-sérieusement à des jeux d'enfans; ils composent des brochures sous des titres originaux, bizarres; productions bien précieuses, car c'est ce que nous avons de mieux dès que les auteurs se nomment; des histoires en épigrammes ou en

madrigaux, aussi morales que véridiques; des créations du monde en rêves, des commentaires sur ce qu'on savait, pour prouver qu'on n'en savait pas un mot; des mélanges où ils ressassent leurs maximes favorites, parce que la vérité est toujours nouvelle, et qu'il est des choses qu'on ne dit jamais *sa suffisance;* des essais de métaphysique, où l'écrivain annonce d'abord qu'il n'y a pas d'esprit, et où, pour sa part, il tient parole; des traités sur le raisonnement, sur l'entendement, où il ne manque que le sens-commun dont on ne veut plus; des œuvres politiques en lettres badines, en petits chapitres, ou en longues amplifications, où l'on détruit tout et ne construit rien, moyen très-sage d'offrir un grand espace à celui qui pourra créer des sociétes et des administrations parfaites; des poésies où la philosophie dispense de mettre des images, de l'harmonie, et où la personnalité tient lieu de la vraie cri-

tique ennemie du libelle, le tout pour gagner des partisans à la bienfaisante philosophie; des essais de toute couleur, où les règles se trouvent dans des discours préliminaires, afin qu'on puisse plus commodément s'assurer que l'auteur les a toutes violées, et qu'il en est résulté un chef-d'œuvre, etc.

Grace aux effets de la même cause, comme il suffit de souscrire et d'écouter, réellement ou mentalement, du babil pour tout apprendre, jamais les gens du bel air n'eurent plus de professeurs et de plus dignes de les instruire. Quelle simplicité de plan et d'opération en ces établissemens modernes, destinés à répandre la science universelle! Voulez-vous en bien juger? comparez-les aux institutions monastico-pédantesques de nos grossiers et ineptes ancêtres. Réfléchissez-y avec maturité, le tems au moins de faire une pirouette ou de passer vos doigts sous votre menton, et

vous ne pourrez vous empêcher d'être étonné que nos aimables *roués* soient les descendans de ces barbares. Oh! comme le génie change les hommes!

Etudier pour ne rien apprendre et pour ne savoir pas penser; apprendre l'impossible en n'étudiant point, et n'en *penser* que mieux; le phénomène naît de cette énorme différence, et tout y remonte. On avait alors la plus étrange prévention pour les colléges, pour les universités. Etait-ce parce qu'il en sortait des docteurs, des magistrats, des politiques, des auteurs, qu'on appelait assez unanimement des grands hommes? le génie, le seul appréciateur impartial, ne les a-t-il pas tous réduits à leur grandeur effective, naturelle, à la taille de pygmées? Privés de toutes nos ressources, comment auraient-ils pu se former, s'élever? Etait-ce parce que, dans ces colléges, dans ces universités, des examens multipliés, des degrés de bachelier, de

maître-ès-arts, de licence, de doctorat, des concours et des jugemens solennels, constataient la capacité des professeurs obligés de soutenir l'honneur du corps respecté qui les adoptait, qui les autorisait, qui donnait une sanction d'orthodoxie et de pureté aux leçons dont ce corps répondait? concours, examen, jugement, orthodoxie, pureté; en vérité, ces prétextes sont pitoyables.

De ce qu'il fallait tant et tant de préparatifs, de précautions, de garans pour faire et installer un professeur qui, après tout cet attirail, n'enseignait jamais qu'une seule partie, ne voyait pas les jeunes femmes accourir à ses leçons, et n'était jamais admis à des soupers fins; concluez que nos professeurs éclos du jour même sont bien d'autres têtes, et que la vieille routine et le génie se ressemblent aussi peu que la nuit au jour. Du front, une affiche, un coin de journal pour correspondre avec les

quatre parties du monde, une chambre et des siéges, des prôneurs, des prôneuses, et sur-tout des prénumérations, font aujourd'hui un professeur de toute science quelconque. Qu'il se dise philosophe, ses preuves consistent en ce mot d'où émane, comme personne ne l'ignore, une infaillibilité incontestable. S'il parle de génie; profanes, à genoux : il ne proferera pas une syllabe qui ne soit un bienfait pour les citoyens, pour le peuple, pour les souverains, pour toute la race humaine.

Tandis qu'un théologien consommé, un moraliste, tout homme pieux et honnête qui voudra communiquer ses idées au public par la voie de l'impression, devra soumettre chaque page, chaque ligne, chaque mot de son manuscrit à une rigoureuse et prudente censure; le *penseur* philosophe n'aura d'autre garant de l'innocence des paradoxes qu'il débitera verbalement à ses nombreux auditeurs, que son desir de leur

complaire, de s'attirer les applaudissemens des étourdis, des jeunes oisifs et des femmes qui seront à-la-fois ses disciples et ses juges; et s'abandonnant aux fougueuses impulsions d'un génie indépendant et sans frein, ce qui révolterait en sophismes, il l'insinuera par des allusions si claires que ses paroles le seraient moins. On présume bien que la doctrine journalière de celui qui brigue des souscriptions et s'honore des bruyans suffrages prodigués aux bateleurs, ne sera que la souple adulatrice des goûts et des passions d'un auditoire que la raison surveillée, la religion et la morale antiques feraient déserter.

Après les écrits philosophiques, tel est le point de réunion et de réaction qui s'est enfin établi récemment entre le génie indiscipliné des *penseurs* et les mœurs faciles de la *bonne compagnie;* car, à propos de sciences, et même de métiers, de physique ou de géographie, d'histoire ou de philo-

logie; en parlant de Socrate ou de Caton, de Phocion ou de Thraséas, de Démosthène ou de Cicéron; en dissertant sur Tacite ou sur Voltaire; en citant l'Iliade ou l'Enéide, Euripide ou Sénèque, des vers de Mahomet ou d'Alzire, etc.; on peut avoir l'art insidieux d'amener des rapprochemens ou exprimés ou sous-entendus, qui tournent en ridicule les anciens principes. Le hâbleur est applaudi, la philosophie s'étend; et bientôt, dans les notions comme dans la conduite, tout sera aussi vrai qu'honnête, aussi légitime que lumineux.



CHAPITRE XXXVIII.

Profits des deux sexes.

PLATON voulut que les deux sexes reçussent la même éducation. Nos dames et nos messieurs de la bonne compagnie se ressemblent le plus qu'ils peuvent par leurs manières, par leurs exercices, par la variété et l'immensité des connaissances, et par les mœurs. Il serait fort singulier que, contre leurs intentions, tout cela n'aboutît qu'à ressusciter le platonisme si bien oublié! Mais rassurons-nous; il n'y a rien de moins à craindre. Le goût du solide et du palpable est trop dominant, trop profondément enraciné dans les caractères, et l'inconséquence du *spiritualiseur* Platon n'a aucune analogie avec la charmante inconséquence de nos jours, le principal élé-

ment de l'impertinence civilisée, de cette impertinence prise en un sens favorable, et à laquelle nous offrons ici les premiers un tribut d'hommages, dont le lecteur intelligent ne révoquera en doute ni la sincérité ni la pureté. Jetons un coup d'œil sur les profits qu'en retirent les deux sexes, relativement à ce qu'ils sont l'un pour l'autre.

L'ingénue vieille qui changeait tous les matins de linge, en observant qu'il pouvait se trouver un impertinent, ne disait ou ne pensait une sottise que parce qu'elle oubliait ses années. Le fond très-moral de cette idée serait une vérité philosophique et *sentimentale*, si on la supposait dans la tête d'une jeune dame du grand ton d'à-présent ; et depuis que les femmes à la mode n'ont plus d'âge, quelques années et quelques lustres même n'y apporteraient presque pas de changement : sous la zone prospère et magique de l'impertinence, les dames

dames galantes vieillissent aussi peu que les beaux esprits; à certaine époque, elles *retombent dans la jeunesse.*

Combien ce savoir-vivre moderne épargne de feintes, de mensonges, de faux sermens! Il réduit à une simple inadvertance, à si peu de chose, à rien, ce qu'on appelait tragiquement *perfidie* dans des tems de bêtise, de brutalité ou de vertige. Dès qu'il est reçu que les passions sobres ne font que des hommes communs, que le bonheur est tout ce qui flatte le corps, que nos desirs sont nos suprêmes lois, que la résistance est impossible; le moyen qu'une femme qui ne veut pas confondre un homme d'un mérite supérieur avec des gens du commun, qui se pique à cet égard d'une justice scrupuleuse, qui se sent également distinguée du vulgaire par des passions voraces, relevées, sublimes, qui sait en quoi consiste son bonheur, et qui se prête généreusement au bonheur d'autrui,

« Avide du plaisir de faire des heureux ; »

qui, soumise à ses desirs comme aux lois de la nature, est à l'unisson avec tout homme aimable dont la philosophie est la même ; le moyen que ni l'un ni l'autre soit perfide ! ils sont sous le charme. Ceux qu'ils peuvent avoir quittés, n'ont pas le droit de se croire trahis ; on ne promet de l'amour que pour le tems qu'il dure, et les vœux illusoires de fidélité ne portent que sur l'aveugle présomption d'être constamment l'objet le plus aimable.

L'impertinence a pour les deux sexes, en galanterie, l'avantage que le chemin le plus court a pour le voyageur pressé d'arriver. Sans cette voie expéditive, qui supprime les formalités oiseuses, l'amour serait un fastidieux roman qu'il faudrait recommencer avec chaque nouvelle connaissance, et de préambules en préambules, on n'en viendrait jamais à l'essentiel ; il n'y aurait qu'une longue retraite qui pût don-

ner l'assurance de filer en paix, de conduire à bien de si majestueuses intrigues, qui deviendraient de véritables entreprises, et que le moindre incident pourrait rompre avant la conclusion.

Ces affadissantes déclarations d'amour qui coûtaient tant autrefois, quoiqu'on les ait réduites à présent au plus joli papillotage possible, ou même à des gravelures légèrement entortillées dans de la métaphysique de ruelle, finiront par n'intéresser que les érudits et les antiquaires, curieux de conserver toutes les formules inusitées. On les sautera dans les livres comme des passages en langue morte; les mots en seront bannis du beau langage. Un regard, une douce pression de main, le bout du pied, avancent bien plus une affaire aujourd'hui, que tout ce bavardage élegiaque avec ces éternelles réticences, qu'on ne devait anciennement ni interpréter, ni comprendre, ni laisser passer.

Mylady Wortley Montagu raconte une plaisante anecdote, au sujet de la première déclaration d'amour que le roi de Pologne, électeur de Saxe, fit à la comtesse de Cozelle. « Il vint la voir, portant d'une main » une bourse de cent mille écus, et de » l'autre un fer à cheval qu'il rompit en » deux à sa vue, en lui laissant tirer les » conséquences de pareilles preuves de force » et de libéralité (1). » Nous ne ferons point ici la question que Pauline adresse à Fulvie, dans le second acte d'Othon; nous remarquerons simplement que cette éloquente pantomime supposait, en madame de Cozelle, beaucoup de philosophie pour le tems où elle vécut. Nos femmes à la mode, plus connaisseuses, auraient pressenti le mérite de l'électeur, sans le petit essai du fer à cheval; et si la rareté, fort piquante aujourd'hui, d'un semblable mérite ne les

---

(1) *Lettres de madame Wortley Montagu.*

avait pas trop préoccupées, plus *penseuses*, elles n'auraient été déterminées, par la vue d'une bourse, qu'à redoubler d'artifice pour obtenir des trésors; car le luxe est si nécessaire et si coûteux, qu'il faut des trésors lorsqu'on veut vivre et se prostituer avec quelque bienséance.

Même dans les liaisons de sentiment, celles où il n'entre point d'arithmétique, on ne soupçonne plus ce que signifiaient attaque, défense, gradations. Point de façons, de détours, de fadeurs; on y a substitué les coups de foudre, les sympathies inévitables et irrésistibles. Les gens du bel-air vont droit au fait, et ils en sont à leur dixième intrigue, que, suivant l'ancienne et verbeuse méthode, ils n'auraient pas encore formé le nœud de la première. C'est ainsi que nos élégans et les dames qu'ils adorent, acquièrent si vite tant d'expérience.

Ils voient en elles, dès la plus tendre

jeunesse, des émules, des guides, des chefs de coterie, des maîtres pour tout. Elles montrent à vingt-cinq ans la maturité qu'avaient leurs aïeules à cinquante; et avant l'âge où jadis on aurait à peine songé à les produire, à leur donner un peu de monde, elles en ont, elles en ont tant, que l'on serait interdit et dans la stupeur de l'extase, si l'habitude ne diminuait un peu l'effet de l'étonnement, si on ne se blasait pas en allant de surprise en surprise. A trente ans, devenues d'officieuses institutrices, celles qui jouirent d'une célébrité précoce, rassasiées d'honneur, insatiables de voluptés, toujours éprises de la noble passion du bien public, se vouent au soin de former des adolescens de belle espérance, à qui l'indulgence encourageante, compagne ordinaire de la grande capacité, rend si commode la route de ce savoir-vivre que nous voudrions pouvoir louer plus dignement.

Sous son influence admirable, les maris même contractent une sociabilité dont cette espèce ne paraissait pas susceptible; les fureurs de la jalousie s'amortissent et se changent en condescendance; les rencontres imprévues, les découvertes inopinées, sont moins fréquentes et n'ont plus de suites funestes. Ecoutons deux époux qui savent leur monde.

— « Mille pardons, madame. — Il n'y » a pas de quoi, mon cher monsieur. — » Je n'épiais pas, au moins. — Je vous crois » trop honnête... — Que ne fermez-vous » une porte? — En a-t-on le moment, le » sang-froid? — Mais si c'était quelqu'au- » tre? — Quand cela serait? — L'honneur » d'un mari... — Vous me ferez étouffer » de rire. — Je vous trouve délicieuse, » avec votre manière de prendre les choses. » — On me le jurait tout-à-l'heure. — Char- » mante! impayable, unique! Le marquis... » s'évader!.... enfantillage! Quelle idée

» a-t-il donc de moi? Je sors de chez lui...
» — En vérité? Je vais vous rendre toutes
» vos louanges: divin! divin! — Ce regard,
» ces beaux yeux à-la-fois langoureux et
» fripons, ce sourire assassin, vos char-
» mes, ce désordre..... Savez-vous que
» vous me tournez la tête! — Vous êtes
» dangereux! — Des velléités.... — Oh,
» la folie est bonne! — Ma foi, si nous
» n'étions mari et femme, je vous sacri-
» fierais publiquement la marquise. — Pour
» le coup, mon cher monsieur, c'est le
» moment de fermer la porte: on peut se
» livrer à ses fantaisies; mais il ne faut ja-
» mais cesser de se respecter. »

Nous n'avons garde de citer nos originaux pour convaincre le lecteur que ce dialogue très-fidèlement rendu n'est point une fable; ne serait-ce point en agir comme s'il ignorait quelle est aujourd'hui l'aménité de la tendresse conjugale? Plus d'alarmes, plus de clameurs entre époux; plus de haine,

plus de duels entre maris et amans; si l'on se bat encore, c'est pour quelque *fille*, et seulement afin de ne pas laisser se perdre la gloire et le renom de délicatesse que donnent les exploits de spadassin.

D'un autre côté, les constitutions énervées et les excès continuels remédient, pour l'excellente compagnie, à ce mal que les préjugés entretiendront peut-être longtems dans la classe *moutonnière* des bourgeois; à cette affluence d'enfans qui embarrassent, qui consument tant, qui surchargent une famille, qui, en grandissant, *vieillissent* leur mère, qui subdivisent les parts, qui sont les causes de mille procès, etc., etc.

Le célibat philosophique empêche aussi beaucoup d'enfans de naitre: que de sots, que de méchans, que d'infortunés de moins! Autant de fléaux, armée d'ennemis dont les mœurs du jour délivrent une société perfectionnée par le génie, où les deux

sexes dégagés le plus qu'il leur sera possible des liens du sang et de l'hyménée, devront tout leur bonheur à des caprices et à des velléités lubriques.



CHAPITRE XXXIX.

Sciences civiles.

APPLIQUÉ aux sciences utiles, au bien commun, à cette partie de l'opinion, des travaux et des mœurs, qui influe plus spécialement sur l'état civil et politique des citoyens, l'impertinence procure, et surtout promet des avantages infinis.

C'est elle qui, dans nos immenses cités, assure une éblouissante fortune et la plus juste considération à des baladins, à des histrions, à des farceurs, à des saltinbanques, à des virtuoses, pour distinguer judicieusement les professions d'après l'importance de leur objet; pour exciter une salutaire émulation qui fasse des artistes de ce genre, de tous les jeunes gens doués du talent de déclamer, de chanter, de danser, de pincer un instrument, ou qui

s'en croiront doués et s'abandonneront, en attendant que la misère et l'opprobre les en dissuadent, à cette vie errante, oisive et molle, si favorable à la philosophie du cosmopolite sensuel ; pour que les arts et les sciences qui ne sont qu'honnêtes et nécessaires, n'abondent pas trop en élèves qui éclipseraient leurs maîtres, en émules qui humilieraient leurs rivaux.

C'est elle qui, prenant, triant ce qu'offraient ou cachaient de bon, de vrai, de lumineux, de *philosophie empirique*, l'astrologie, l'alchimie, la nécromancie, les épreuves d'eau, de fer, de feu, les sortiléges, la magie, les amulettes, les paroles et les signes, les mouvemens mystérieux de la main, du doigt, d'une baguette, assignés pour spécifiques ; ces images de cire qu'on laissait fondre auprès du feu, ou qu'on piquait à coups d'aiguilles, dans la certitude de faire languir ou mourir les personnes auxquelles elles ressemblaient ;

ces

ces miroirs présentés à la lune, et où l'on voyait ce qui se peignait dans un autre miroir à quelques cent lieues de là. C'est elle qui nous a gratifiés de ces évocations si communes à présent; de ces jeunes somnambules qui prédisent l'avenir, et avec lesquelles on se met *en rapport* sans qu'elles s'y opposent, pour prédire aussi, sans dormir, en contribuant à ce qui arrivera, etc. C'est elle qui renouvelle de nos jours une partie des essais que faisaient ensemble la Galligaï, Montalto, et Côme Ruggiéri que Bayle et de Thou qualifient d'historiographe (1): tentatives qui agrandiront certainement la sphère du génie, et qui manifestent une philosophie incompatible avec les préjugés, aussi sensée qu'amusante, aussi éloignée des visions ridicules et de la sotte crédulité, que de toute sorte de charlatanisme.

(1) Bayle, article *Ruggieri. Thuanus de vitâ suâ. Lib. VI.*

C'est elle qui, en érigeant cette philosophie en science des sciences, quoique ce ne fût d'abord que l'amour de la sagesse, enseigne, prêche, reproduit, et vend fort cher, sous toutes les formes, depuis l'histoire générale, l'histoire politique, jusqu'à l'almanach de cabinet; cette morale naturelle, coulante, suave; ce code de licence où, en n'admettant ni dieu, ni religion, ni récompense, ni peines, ni culte, ni doctrine, ni devoirs; en opposant l'indifférence ou les pasquinades à toute discussion raisonnable et pieuse, elle console l'humaine espèce de tant de maux endurés, en lui révélant que les malheureux, les innocens opprimés qui abreuvent la terre de larmes, pourriront tout entiers sous quelques pouces de cette terre, et trouveront le néant dans la mort : confidence extrêmement gaie, riante perspective, qui est, sans contredit, la plus agréable distraction que le génie puisse offrir à des mélancoliques.

C'est elle qui, pour la plus constante prospérité des gouvernemens, porte et secoue le flambeau de cette philosophie sur tous les secrets, jadis révérés, de l'administration; qui fait que, sans posséder ni place, ni charge, sans exercer aucun emploi, sans nulle mission quelconque, sans savoir ni les lois, ni leurs formalités, aussi saintes qu'elles, sans avoir jamais été initié dans la moindre partie du ministère, on juge magistralement de tout, on se nomme soi-même et de sa seule autorité privée le pédagogue des princes et des administrateurs; et non-seulement on les instruit, mais on les crée. « Voilà l'homme, » s'écriet-on avec autant de politesse que de modestie, « voilà l'homme qu'ont fait, qu'ont » formé les écrivains de brochures, etc. » Un encens si pur a cela de bon, qu'il ne porte pas à la tête d'un véritable homme d'état, qui apprécie en silence les services de ces infatigables génies.

C'est elle qui vante si éloquemment le luxe et l'usure déguisée aujourd'hui sous tant de formes; le luxe et l'usure, ces deux bienfaits de l'opulence et de la misère excessive : bienfaits aussi dignes de l'admiration des peuples, que les conquérans célébrés par les historiens et par les poètes; luxe et usure dont l'heureuse combinaison multiplie et nourrit des nuées d'entremetteurs qui font tout de rien, et rien de tout, avec un art inconcevable; de brocanteurs à l'aide desquels il y a maintenant mille fois plus d'affaires que de choses, plus de ventes et d'achats que de marchandises.

C'est par elle que des Solon, des Dracon, des Lycurgue, des législateurs qui n'entendent pas à gouverner leur ménage, qui ne sont ni bons pères, ni bons fils, ni bons frères, ni bons voisins, ni bons et honnêtes époux, ni débiteurs de bonne foi, reconstruisent, dans des pamphlets, tous les fondemens de la sûreté publique,

font avec leur plume des enfans au millier, et des denrées à ne savoir où les mettre; politiques laborieux, précieux au monde, qui, pour user ici des expressions modérées, mais exactes d'un moderne qui n'écrit pas une page où il ne glisse huit ou dix *génies*, ont *produit des ministres*, et *couvert les champs et les provinces d'épis de blé :* miracle opéré par l'efficace aisé à comprendre, de l'*évidence physique de l'ordre essentiel du despotisme légal*, renforcée de lignes de zéros : miracle qu'on aurait poussé plus loin si l'on n'avait craint l'embarras des richesses.

C'est sous ses bannières que marchent, la tête au vent, ces *penseurs* intègres, incorruptibles, qui flattent les ministres en place, non pour obtenir des pensions, mais pour prouver que la philosophie rend justice aux vertus et au génie; qui dénigrent ensuite les mêmes ministres, pour montrer la liberté de la pensée, et la promptitude

du sage à se rétracter lorsqu'il reconnaît qu'il s'est trompé.

C'est à son instigation que certains philosophes tâchent de démontrer, et en attendant qu'ils le puissent, répètent de singuliers principes dans leurs écrits qu'on a tort d'appeler incendiaires puisqu'ils sont notoirement d'un froid de glace; qu'ils soutiennent les maximes les plus violentes de la démocratie, au sein d'une monarchie qui les protège; qu'ils prétendent que la majesté royale est une concession de la multitude; qu'ils donnent, de leur chef, à cette multitude le droit de souveraineté: les petits présens entretiennent l'amitié, mais encore faut-il avoir ce qu'on donne. Le droit de commander à tous, en quelle portion appartenait-il au particulier qui n'avait pas celui de commander à son voisin? Ces paradoxes dont l'innocence est manifeste, ont un côté fort intéressant, celui par lequel ils tendent à persuader au vul-

gaire que l'opinion versatile est la source des pouvoirs. La philosophie étant l'arbitre de cette opinion, les philosophes seraient les dispensateurs présomptifs de tout honneur, de tout pouvoir, de toute justice, etc, etc. Oh, combien le génie rend bienfaisant et modeste!

Que conclure de tant de détails abrégés, comprimés en un si petit espace, et dont nous aurions composé tant de volumes; car il ne tenait qu'à nous d'y insérer l'extrait de toute une bibliothèque? Les sciences civiles sont le domaine de nos *archi-penseurs* à la mode, les dix-neuf vingtièmes de leur existence; c'est donc sur eux qu'il nous faut prononcer: qui sommes-nous pour oser juger nos maîtres? Jamais nous ne nous y déterminerons, quoique nous ayons bien résolu de les louer presque autant qu'ils se louent en face les uns les autres, ces louanges faisant une partie indispensable de l'éloge du sujet qui nous

occupe. Rapportons-nous-en à eux-mêmes, et que notre timidité, plus analogue à leur modestie, recueille les suffrages désintéressés et libres qui, sur les lèvres et sous la plume de chacun d'eux, honorent journellement ses confrères absens. En est-il un, nous en attestons J. J. Rousseau qui les connaissait si bien; en est-il un seul qui, de fait, de vive voix ou par écrit, explicitement ou implicitement, mais du fond du cœur, ne traite les autres d'impertinens? Croyons-les tous: ne sont-ils pas les sages, les oracles irréfragables de la vérité, les suprêmes dominateurs de l'opinion qu'ils réclament sans cesse? L'opinion comble de gloire, et la raison couvre de boue, dit l'un des hommes qui avait le plus de l'ancienne raison, et savait le mieux l'apprécier (1).

---

(1) Pensées de Pascal. *De la faiblesse humaine.*

CHAPITRE XL, ET CONCLUSION.

Raison. Vertu.

La raison et la vertu des aimables gens, des *roués*, de leur bonne compagnie et de leurs *penseurs* et *penseuses*, ne sont ni cette raison qui couvre de boue, ni cette vertu qui impose des sacrifices. Aujourd'hui la raison en vogue, mère féconde des paradoxes les plus étranges et les plus contradictoires, est tout simplement notre intelligence habituée à saisir, sans effort, dans le vague artificiel des idées et dans l'amphigouri scientifique de l'expression, des sophismes qui favorisent nos penchans déréglés. La vertu est l'unique espèce de bienfaisance qui puisse sympathiser avec cette sorte de raison, l'antipode de l'ancienne.

De ce qui était jadis absurde, révoltant, insoutenable, le vague des idées et l'amphigouri de l'expression, font maintenant,

au gré de nos *penseurs* et à la grande satisfaction de leurs élèves, un axiome, une *vérité philosophique*. Prenons pour exemple la proposition suivante :

LA SAGESSE AUTORISE EXPRESSÉMENT LE LIBERTINAGE.

On ne peut guère disconvenir qu'une pareille assertion n'ait été dans presque tous les tems passablement fausse; nous ne craignons pas qu'on nous accuse de l'avoir choisie douteuse. Eh bien! commençons par en séparer les membres, puis nous tâcherons d'y jeter du vague, de l'amphigouri, de la philosophie moderne, autant que nous le permettra l'insuffisance de notre génie. Si nous réussissions, il serait à-peu-près évident que la gloire de nos *penseurs* ne tient point à la difficulté vaincue, mais à l'importance des résultats.

1°. LA SAGESSE . . . . . substituez :

« L'homme dépouillé de toute préven-
» tion puérile, le *penseur*, le philosophe,

» qui sait que son ame n'est, en dernière » analyse, que l'ensemble des effets de » l'organisation, et que ses organes intel- » lectuels, quoique plus déliés, sont né- » cessairement assujétis aux lois du mou- » vement comme le reste des corps... »

2°. AUTORISE EXPRESSÉMENT... dites, en poursuivant votre phrase :

« ... à la conscience intime, et répand » le plus qu'il peut l'utile et *rassurante* » conviction de l'irréprochabilité de... »

3°. LE LIBERTINAGE... traduisez ainsi : « de... tout acte naturel de la volonté » aussi nécessairement agissante que tout » corps mobile poussé par un autre mobile. »

Voilà, sans contredit, une *vérité philosophique* dans le genre de celles que débitent nos modernes Cydias, si supérieurs, à tous égards, au Cydias de la Bruyère, « fade discoureur qui n'a pas plus tot le pied » dans une assemblée, qu'il cherche quel- » que femme auprès de qui il puisse s'insi-

» nuer, se parer de son bel esprit ou de sa » philosophie, et mettre en œuvre ses rares » conceptions (1). » Une foule de citations d'ouvrages modernes démontreraient que cette *vérité* est exactement conforme à la doctrine à la mode.

Que le lecteur s'amuse, s'il veut, à placer les membres de la période amphigourique, sous les trois membres de la première proposition, de cette façon-ci :

I.	II.	III.
La sagesse...	*autorise expressément*	*le libertinage.*
L'homme dépouillé de toute prévention puérile... qui SAIT que son ame n'est... que l'ensemble, etc., et que, etc...	a la conscience intime et répand le plus qu'il peut l'utile et RASSURANTE conviction de l'irréprochabilité de........	tout acte naturel de la volonté aussi nécessairement agissante que tout corps mobile poussé par un autre corps mobile.

(1) Caractères, chap. V. *De la société et de la conversation.*

D'abord,

D'abord, l'air de prétention qu'a cette figure en colonnes et à compartimens, à propos d'une *pensée* qu'on pouvait aussi bien juger sans tout cet appareil, sied parfaitement à un ouvrage *philosophique*, et d'une manière plus spéciale encore dans un éloge de l'impertinence, où nous aurions bien voulu pouvoir répandre cette fleur de pédanterie précieuse, que les raisonneurs à la mode étalent avec tant de succès et de complaisance dans leurs volumineuses brochures. Le lecteur éclairé n'aura pas manqué de voir que nous n'avons rien négligé pour cela de ce qui était en notre puissance; et en présumant de nous-mêmes au point de l'inviter à s'amuser d'une figure, peut-être ne sommes-nous pas restés au-dessous de nos modèles. Nous pardonnera-t-il d'avoir cru l'intéresser sans de longs calculs, de l'algèbre, des équations, de la géométrie, des lignes ponctuées, des planches, etc.?

Dépourvu de tous les charmes qu'un illustre *penseur* et son graveur y auraient donnés, cet essai fera du moins connaître l'identité d'un axiome philosophique moderne, et d'une proposition jadis insoutenable, et le procédé de la raison qui remplace, éclipse, et même foudroie l'ancienne, et que ses promoteurs ont humblement appelé génie. Quant à l'esprit dont on raffole, un calembour peut seul le peindre dignement; une pointe le définirait mieux que toute autre figure.

Pour de la vertu, elle en abonde, cette philosophie voluptueuse, puisqu'elle a imaginé de se réserver, dans tant de feuilles publiques, un article de bienfaisance, où l'on est charitable, généreux, l'ami de l'humanité pour un ou deux écus; où l'on jouit, à si bon marché et par indivis, de la gloire et du respect que procurent de fortes sommes consacrées au soulagement des malheureux; jouissance sagement cal-

culée en finance, et qui n'est mêlée d'aucun des déchiremens qu'éprouve l'ame miséricordieuse, que d'autres motifs portent à donner, à agir par elle-même.

A la charité qui se cache, ou plutôt qui n'existe presque plus, qui secourait les infortunés en leur conservant et leur propre estime et celle des bienfaiteurs; en les honorant, les chérissant, les conseillant; en réduisant, le plus possible, ce que l'indigence a d'affreux pour celui qui doit la montrer à plusieurs heureux; notre bienfaisance imprimée substitue l'envie de faire du bruit, qui coûte peu, ne gêne point, n'attendrit et n'émeut guère; qui familiarise l'infortuné à l'idée *anti-morale*, que tant de gens le secourent pour qu'on parle d'eux, le substantent sans l'estimer, sans l'aimer, sans le voir; à recevoir cent louis en ne devant de reconnaissance à personne que pour quelques livres. Une semblable bienfaisance laisse le cœur froid, ou même

n'en part point du tout, et jamais elle n'y arrive ; elle relâchera infailliblement tous les anciens liens moraux et religieux, qui ne font plus que gêner encore quelques demi-philosophes, raisonneurs amphibies, impatiens de se livrer aux impulsions de la gloire hebdomaire ou de la journée, du plaisir du moment et du génie *philosophique*.

On retrouve avec saisissement les mêmes causes dans l'usage qui prend visiblement plus de consistance, de préférer de menus dons pécuniaires, qui ne supposent en ceux qui les offrent, ni délicatesse, ni soins ennuyeux, à cet honneur de nos ancêtres, à cet honneur si difficile à manier, qu'un regard, qu'un rien fanait, flétrissait, salissait, blessait ; à cet honneur vétilleux, ombrageux, maussade, envers lequel il fallait user de tant de ménagemens, que nos *roués* et leurs dames en auraient aujourd'hui des crispations de nerfs et des vapeurs *à périr*.

L'argent paye ou couronne à présent les bonnes actions, les bonnes mœurs, la chasteté, comme il paye le génie. Quelques pièces, un peu de musique, et vingt lignes dans les papiers publics; voilà sûrement de quoi être pour la vie aussi désintéressé que modeste. On a lieu d'espérer que la philosophie, en perfectionnant ces moyens, attirera, portera sur son pavois et les rosières ingénues, et tous les gens vertueux au milieu de nos salles de comédie, où ils recevront le prix de la décence, de la pudeur, de toutes les autres vertus, des mains des actrices, de ces mains qui tressent de si nobles lauriers, et ornent si majestueusement le front des poètes et des héros, etc.

Ainsi parviendra jusqu'aux dernières classes du peuple, cet esprit de dissipation et de frivolité, ce savoir-vivre dont le propre est d'évaluer, sans préjugé, chaque action et chaque individu par leur utilité relative, et de bien connaître sur-tout ce

que vaut le bruit accompagné du numéraire, et le caractère imposant, moral, auguste, que transmettent aux objets de l'opinion et aux récompenses des vertus, les belles et pudiques mains d'une comédienne ou d'une danseuse. Ainsi s'établira peu à peu, jusque dans les champs et sous le chaume, autrefois l'asile de la simplicité, ce protectorat de coterie qui mène si bien dans les grandes villes tout ce qu'il dirige; et la vertu, la pureté, la chasteté, l'innocence virginale, seront, ainsi que le génie, sous la tutelle du riche qui en fut toujours un grand amateur.

Cette bienfaisance, cet honneur, ces vertus de nouvelle fabrique, sont d'autant plus merveilleuses, qu'elles n'ont point de racines comme vertus; qu'on dirait même que l'inconséquence se fait un jeu de les enter sur des vices. Au lieu de germer dans le cœur, elles ne font que passer dans la tête; au lieu d'être des sentimens,

elles ne consistent qu'en représentation ; ce n'est qu'un spectacle, que des ombres colorées, que des nuages dorés, que du bruit. Les vertus et le bruit ayant désormais entr'eux les rapports de l'effet à sa cause, on jouera de malheur si, du train que chacun y va, l'on n'a bientôt toutes les vertus imaginables ; on n'en aura pas moins que de bon goût, de bon esprit, de raison et de génie. Concluons que rien n'est plus beau, plus utile, plus admirable que le sujet de cet éloge.

Loin de nous cette partialité coupable, qui ne montre que les belles qualités de ce qu'elle entreprend d'exalter. Moins dissimulés que la tourbe des panégyristes, nous avouerons, avant de quitter la plume, que le sublime objet de nos louanges paraît avoir un côté faible ; nous aurons la franchise de l'indiquer, sans croire pour cela même chanter la palinodie.

Malgré le radieux éclat de l'impertinence

bien entendue, on rencontre dans le monde des gens de toute condition, de tout âge, qui, soit aveuglement, soit paresse, soit entêtement, soit effet de l'éducation, soit crainte, soit scrupule. . . . . . nous ferons ici grace au lecteur de plus de cinquante *soit*, les uns meilleurs que les autres. . . . . enfin, il y a encore des gens qui tiennent aux anciennes maximes, qui sont engoués du gros bon-sens, qui le cultivent, qui le raffinent, qui en mettent à tout, même dans la plaisanterie; qui souvent y joignent une sorte d'esprit assez séduisante, pour quiconque ne serait pas philosophe et n'aurait pas goûté du génie, après quoi l'on n'aime plus rien que ses propres idées.

Poussons la sincérité aussi loin qu'elle peut aller. Il est encore, et nous en convenons bien volontiers, des hommes de lettres qui révèrent la religion, qui relisent toujours avec un nouveau profit Bossuet, Pascal, Fénélon, etc. et avec un nouveau

plaisir Boileau, J. B. Rousseau, Racine, la Bruyère, etc.; qui composent, le plus qu'ils peuvent, des ouvrages dans le genre de ceux des auteurs du siècle de Louis XIV; des professeurs qui, pour être très-instruits, n'en sont pas plus incrédules; des savans et des artistes qui ont de l'esprit sans en faire, du goût sans bizarrerie, du génie sans s'en douter; des jeunes gens qui étudient au risque de n'avoir pas tout appris au bout de quelques mois; des journalistes qui lisent les ouvrages qu'ils jugent, qui censurent ou louent d'après l'équité, et non d'après telle cabale, qui distinguent la critique du libelle, et le ton déclamatoire de la force de raisonnement, qui, n'ayant ni haine, ni envie, encouragent les auteurs dont les productions, quelque forme qu'elles prennent, tendent au maintien des vrais principes; des philosophes qui ne se nomment pas eux-mêmes ainsi, et qui, laissant les fonctions du ministère

aux ministres, s'occupent à exciter dans tous les cœurs sensibles l'amour de Dieu, du prochain, de la patrie et du roi.

Ajoutons, pour l'acquit de notre conscience, qu'il y a des dames de tout rang, décentes et belles, en qui les mœurs et la raison fine et délicate forment le plus attrayant de tous les charmes; qui *pensent* sans affectation, plaisent sans agaceries, s'instruisent sans ostentation, rient avec pudeur, badinent sans persiflage, élèvent leurs enfans, et sont heureuses du bonheur de leur mari. Il y a aussi de bonnes ames, tendrement avides des bénédictions de l'indigent soulagé, et des délices de la vertu cachée, qui, dédaignant la gloriole éphémère des journaux et de la bienfaisance banale, donnent à-la-fois au malheureux de l'or, des consolations, des signes d'estime, un exemple édifiant, des vertus et le bonheur d'aimer. Il y a des magistrats et des militaires qui rendent à leur état la

dignité qu'ils en reçoivent; des riches, des grands, des princes, qui justifient les respects des citoyens honnêtes, à qui *la prétendue bonne compagnie*, comme ils disent, fait pitié ou plutôt horreur, et qui sont persuadés que ce serait venger les mœurs et le sens commun, que de livrer au ridicule, en évitant toute personnalité, la morgue insolente, et les paradoxes séditieux ou corrupteurs de ces brouillons ignorans qui ne parlent que de leur génie, et le cailletage de leurs prôneuses, etc., etc.

A eux permis. La discussion de tous ces faits incontestables est étrangère à notre sujet. Après avoir loué l'impertinence le plus philosophiquement qu'il nous a été possible, nous n'appréhendons pas d'en affaiblir l'éloge par ces restrictions peu nombreuses, et qui prouveront seulement que nous sommes de bonne foi. Mettre parmi ses mérites les brillantes espérances qu'elle donne, c'était-il donc annoncer

qu'elle n'avait plus de progrès à faire? Pour peindre dans toute sa beauté un impétueux torrent, faut-il attendre qu'il ait submergé les derniers sommets des plus hautes montagnes?

Bénévole et judicieux lecteur, nous croyons vous avoir fourni de puissans motifs d'admirer l'impertinence autant que vous le devez, d'assez justes mesures pour l'apprécier ce qu'elle vaut. Notre tâche est remplie, si vous avez rempli la vôtre, celle de remonter aux intentions. *Ride si sapis.* MARTIAL. *Ep.* 41.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

TOME II.

FIN DE LA TABLE.

LIVRES DE FONDS

QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

Contes dérobés à leur auteur, par F. N., in-12. 1 fr. 20 c.

Elémens de physique, ou Physique de la jeunesse, in-12. 1 fr.

Eloge philosophique de l'Impertinence, par M. de la Bractéole, nouvelle édition, ornée de fig. 1 fr. 80 c.

Le même, sur pap. vélin d'Annonay, satiné, et cart. à la Bradel. 4 fr.

Enseignement (de l') et des Etudes domestiques, ou Moyens simples d'exciter l'émulation des enfans élevés à la maison paternelle, suivis: 1°. d'Observations utiles aux parens qui emmènent leurs enfans sans maître à la campagne ou qui les retirent de pension; 2°. d'un Recueil de pensées des plus célèbres écrivains sur l'importance de l'éducation morale; 3°. d'un Répertoire de livres propres à

l'instruction de la jeunesse, par F. Fréville, in-12. 2 fr.

Grammaire italienne de MM. de Port-Royal, cinquième édition, précédée de réflexions sur cette grammaire, par Ch.-J. Lafolie, et suivie d'une préface de MM. de Port-Royal, sur la décadence de la langue latine et la naissance de l'italienne, in-8°. sur beau pap. 2 fr. 50 c.

Histoire du duché de Valois, contenant tout ce qui s'est passé dans ce pays depuis le tems des Gaulois, et depuis l'origine de la monarchie française jusqu'en l'année 1073, 3 vol. in 4°. 15 fr.

Itinéraire parisien, ou Petit Tableau de Paris, contenant, dans la première partie, une notice sur l'ère républicaine; la description géographique du département de la Seine; la division de Paris; l'état alphabétique de toutes les rues, enclos, cul-de-sacs, places, ponts, quais, barrières; les limites extérieures et intérieures de chaque arrondissement. Dans la seconde partie, l'empire français, les grandes dignités et autorités de l'empire; les administrations; les établissemens publics et particuliers; les musées nationaux et particuliers; les monumens, les curiosités, lycées, écoles,

paroisses, spectacles, promenades, etc., avec un plan de Paris; par M. Alletz, commissaire de police de la division de la place Vendome; 2e. édit., formant deux parties en un vol. in-12, et considérablement augmentée. 2 fr. 50 c.

Lettres et Épîtres amoureuses d'Héloïse et d'Abeilard, imprimées sur beau pap. avec des caractères neufs, et ornées des portraits d'Héloïse et d'Abeilard, dessinés et gravés avec soin, in-8o. de près de 400 pages, contenant leur vie, leurs lettres véritables traduites par M. le comte de Bussy Rabutin; celles de M. Pope; les épitres de MM. de Beauchamp, Colardeau, Fleury, Dorat, Mercier, Douxigné, Saurin, etc. 4 fr. 50 c.

Les mêmes, satinées et cartonnées à la Bradel. 5 fr. 50 c.

Les mêmes, papier vélin, satinees, cartonnées à la Bradel, figures avant la lettre. 10 fr.

Manuel d'Epictète, et le Tableau de Cébès de Thèbes, traduits du grec en vers français, par M. Desforges, in-4o. 2 fr.

Le même, papier fin, cartonné. 4 fr.

Moreau et Pichegru au 18 fructidor an V, suivi de la conjuration de ce dernier pendant les années III, IV et V, in-12. 2 fr.

Mémoires secrets de R. Montgaillard, pendant les années de son émigration, contenant de nouvelles informations sur le caractère des princes français et sur les intrigues des agens de l'Angleterre, in-8°. 2 fr.

Physionomie portative, d'après Lavater, les Pernety et plusieurs autres célèbres physionomistes; 2 vol. in-18, ornés du portrait de Lavater et d'une planche contenant 38 sujets d'etudes physionomiques. 3 fr.

La même, imprimée sur très-beau papier vélin d'Annonay, satinée et cartonnée à la Bradel. 7 fr. 50 c.

Recueil complet des Ordonnances de Police rendues depuis l'établissement de la préfecture en l'an 8, huitième, neuvième, dixième, onzième, douzième, treizième et quatorzième années, jusqu'au premier janvier 1806, 5 volumes in-12. 10 fr.

Chaque volume se vend séparément 2 fr., et il en paraît un au commencement de chaque année.

Recueil des séances relatives à la procédure de Georges, Moreau et autres, broch. in-4°. 60 c.

Le même, format in-8°. 60 c.

Tableau analytique, chronologique et comparatif des histoires de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne, depuis Pharamond jusqu'à la mort de Louis XVI, in-4°. oblong sur grand-raisin, contenant 44 tableaux, et orné d'une jolie carte color. de ces cinq puissances. 3 fr.

Traité de l'Imprimerie, par Bertrand-Quinquet, ancien imprimeur du roi, in-4°., orné de beaucoup de pl. 6 fr.

Le même, pap. fin. 9 fr.

Le même, pap. vél. 20 fr.

OUVRAGES

DE M. A.-F.-J. FRÉVILLE.

ALPHABET personnifié, ou les Lettres rendues sensibles par 25 figures d'enfans en action; nouv. édit. dédiée à ma petite Emilienne; in-32, fig. en noir, broch. 1 fr. 20 c.

Le même, fig. color. 2 fr. 40 c.

Le même, fig. color., renfermé dans une jolie boîte en carton. 3 fr.

Contes (les) jaunes, les Fêtes de la jeu-

nesse et le Jardin des pensées, 3e. édit., in-18, fig. 1 fr.

Les mêmes, 4e. édit., considérablement augmentée et ornée de 37 fig., 2 vol. in-18. 3 fr.

Correspondance de Myladi Cécile avec ses enfans, ou Recueil de lettres relatives aux jeux et aux études de la jeunesse, pour la former aux vertus morales, à la narration et au style épistolaire, 2e. édit., corrigée et augmentée, 2 vol. in-12. 4 fr. 50 c.

Courrier (le) alphabétique, premier jeu élémentaire du jeune âge, suivi du Courrier des devises, grande feuille gravée et collée sur carton, avec une instruction, broch. in-12. 1 fr. 80 c.

Courrier (le) grammairien, second jeu élémentaire du jeune âge, pour donner les premières notions de la grammaire française, grande feuille gravée et collée sur carton, avec une instruction, brochure in-12. 1 fr. 80 c.

Courrier (le) encyclopédique, ou le Petit Jeu de tout un peu, pour amuser utilement la jeunesse pendant les récréations pluvieuses, grande feuille gravée et collée sur carton, avec une instruction, brochure in-12. 1 fr. 80 c.

La boîte contenant le Courrier, la Pirouette, le Dé, 25 jetons rouges et 25 jetons blancs, et pouvant servir indifféremment pour les trois jeux. 1 fr. 80 c.

Domino (le) des enfans et les Petits Contes, pour faciliter les premiers débuts de la lecture, 2e. édit., in-12, fig. 1 fr. 20 c.

Domino (le jeu de) à points, à lettres et à syllabes, avec l'instruction ; le tout renfermé dans une jolie boîte en carton. 1 fr. 20 c.

Domino (le jeu de) à figures, pour apprendre à lire aux enfans, avec une instruction; le tout dans une jolie boîte en carton. 1 fr. 20 c.

Enseignement (de l') et des Etudes domestiques, in-12. 2 fr.

Essais (Nouveaux) d'éducation, ou Choix des plus beaux traits de l'histoire ancienne et moderne, entremêlés de dialogues, d'anecdotes, de fables, de contes, suivis du Livret des pensées, 3 volumes in 12. 7 fr. 50 c.

Exemples (beaux) de piété filiale et de concorde fraternelle, nouvelle édition, augmentée de plusieurs traits intéressans, et suivis de la Vie de Jeanne-d'Arc, in-12, fig. 2 fr. 50 c.

Fiches (le jeu de) orthographique, com-

posé de 200 fiches gravées et renfermées, avec l'instruction, dans une jolie boîte. 1 fr. 20 c.

Histoire des Chiens célèbres, entremêlée de notices curieuses sur l'histoire naturelle et le merveilleux instinct de divers animaux; 2 vol. in-18, ornés de fig. 2 fr.

Grammaire (petite) des commençans, suivie de la Méthode la plus simple d'apprendre l'orthographe française, in-12, 1 fr.

Grammaire (la) notée, ou les parties du discours démontrées par des signes analytiques, qui ne laissent aucun doute sur le principe, la syntaxe et l'orthographe des participes français; suivie de remarques sur l'enseignement grammatical et sur l'orthographe de Voltaire, in-12 1 fr. 25 c.

Pirouette instructive, suivie du Courrier des symboles, pour amuser utilement la jeunesse pendant les longues soirées d'hiver, grande feuille gravée et collée sur carton, avec une instruction, brochure in-12. 1 fr. 80 c.

La même, coloriée. 2 fr. 50 c.

La boîte contenant 60 jetons rouges, 3 pirouettes, un dé et un courrier. 1 f. 80 c.

Principes élémentaires d'orthographe française, in-8°. 3 fr.

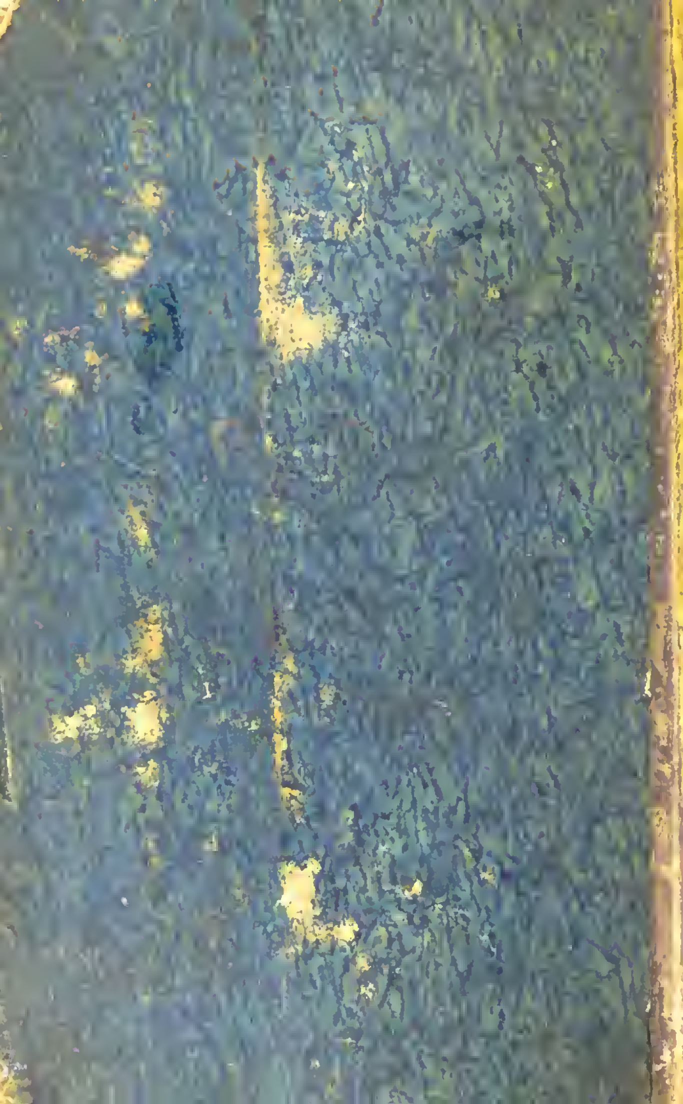
Syllabaire des jeux de l'enfance, suivi des Dialogues de la jeune famille, orné de 30 grav. représentant les divertissemens, amusemens du premier âge, in-12. 1 fr.

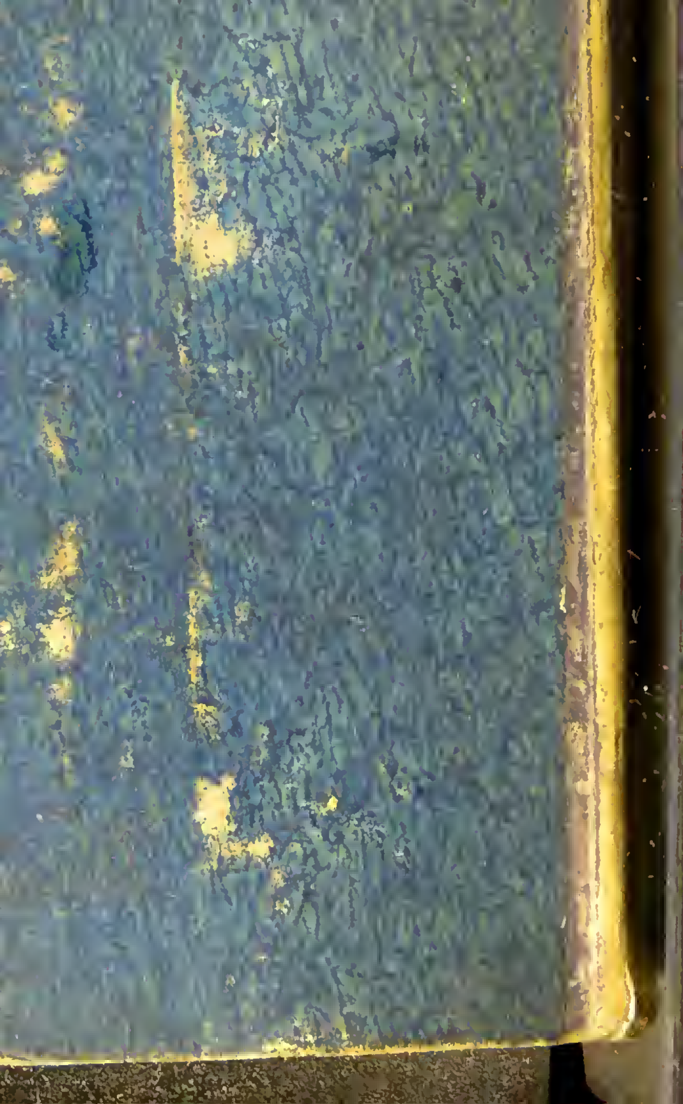
Syllabaire grammatical, orné de 25 vignettes et de jolis médaillons alphabétiques, gr. par Leroy et Lachaussée, in-12. 1 fr.

Vers (les) homonymes, suivis des homographes, ouvrage utile aux personnes qui veulent se perfectionner dans l'orthographe française, in-12. 2 fr. 50 c.

Vies des enfans célèbres, ou Modèles des jeunes gens, suivies des plus beaux traits de piété filiale, 2 vol. in-12, fig. 5 fr.

phefran-
3 fr.
suivi des
né de 30
semens,
12. 1 fr.
vignettes
ues, gr.
1 fr.
omogra-
[illegible] qui
[illegible]
fr. [illegible]
des [illegible]
[illegible]
5 fr.






24ColorCard